

B I B L I O T H È Q U E R O S E

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE

ET LA

MAISON

HANTÉE



FANTOMETTE ET LA MAISON HANTEE

par Georges CHAULET

*

PERSONNE n'a pu entrer dans le musée.
Personne n'a pu en sortir.

Et pourtant, trois tableaux ont disparu !

Il y a de la magie là-dessous ! Et Fantômette va chercher la solution de ce mystère stupéfiant. Son enquête, commencée au musée, la mène jusque dans une maison hantée où elle rencontre d'étranges visiteurs...

Mais, Fantômette, aura vite fait d'imaginer un excellent « piège à fantômes ».



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

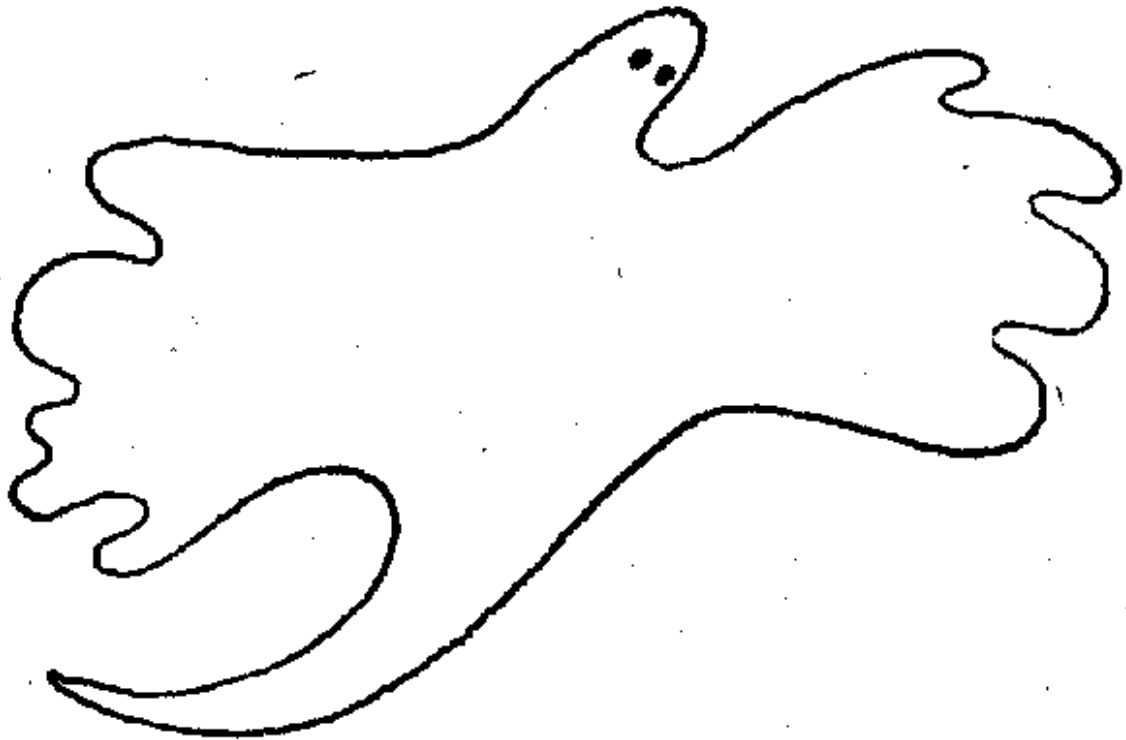
1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
- 17. *Fantômette et la maison hantée* 1971**
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973)
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

GEORGES CHAULET

**FANTOMETTE
ET LA
MAISON HANTEE**

ILLUSTRATIONS DE CLAIRE LHERMEY



HACHETTE

377

TABLE

I. — LA NUIT TERRIBLE	7
II. — APPEL AU SECOURS	13
III. — LE FANTÔME	31
IV. — POPOVITCH	41
V. — PIÈGES	51
VI. — ANGOISSES	65
VII. — L'INCROYABLE CAMBRIOLAGE	75
VIII. — UN MYSTÈRE INEXPLICABLE	89
IX. — ENTREVUE AVEC LE MAÎTRE	105
X. — L'EXPLICATION	113
XI. — UN NOUVEL EXPLOIT DU FURET	127
XII. — FRANÇOISE RÉFLÉCHIT	143
XIII. — LA « CONSCIENCE UNIVERSELLE » ..	151
XIV. — OU L'ON RETROUVE LE FURET	165
ÉPILOGUE	179



CHAPITRE PREMIER

La nuit terrible

« TU AS ENTENDU, Agathe ? Il y a quelqu'un dans le jardin ! »

— Oui, Germaine, j'ai entendu... »

Les pas se rapprochaient peu à peu, d'autant plus distincts que la nuit était silencieuse.

« Mon Dieu ! dit Germaine dans un souffle, si c'était un voleur ? »

— Un voleur ! Ciel ! C'est affreux... »

Qui aurait pu deviner, en voyant la villa des Pétunias qu'elle était hantée par un fantôme ? Tout comme les villas du voisinage, elle avait une apparence bien modeste. Une maisonnette bâtie au milieu d'un jardinet soigneusement entretenu, composé de trois arbustes qui s'efforçaient de fournir chaque année une demi-livre de cerises anglaises.

Si le devant de la maison ne présentait rien de particulier, en revanche la partie arrière, exposée au sud, se caractérisait par la présence d'une véranda qui occupait une partie de l'étage. C'était une longue pièce dont tout un côté, face au soleil, était vitré. A l'intérieur s'alignaient par douzaines des pots de cactus et de plantes grasses d'origine tropicale.

C'est dans cette demeure mi-citadine, mi-campagnarde que vivaient les demoiselles Faïence. Toujours strictement vêtues de noir, elles ne se différenciaient que par leur prénom. Germaine et Agathe ne sortaient guère, sauf pour se rendre à Sainte-Ursule ou pour faire de menus

achats dans le quartier commerçant de Framboisy, leur petite ville. Peu de visites, si ce n'était celle de leur jeune nièce, la grande Ficelle. Leur activité se bornait à arroser le jardinet et à compter les épines de leurs cactus.

Rien ne laissait prévoir que cette paisible existence allait être troublée de la plus étrange façon.

Un soir, après avoir bu une tasse de tilleul, Germaine et Agathe se mirent au lit. A peine eurent-elles éteint la lampe de chevet, qu'un crissement de cailloux révéla la présence d'un être marchant sur l'allée du jardinet. Le bruit des pas, lents, pesants, s'accompagnait d'un cliquetis métallique : un tintement de chaînes. Le visiteur nocturne marqua un temps d'arrêt devant la façade de la maison. Les deux demoiselles tremblaient comme des marteaux pneumatiques. Il se produisit une espèce de grattement contre la porte d'entrée. Germaine murmura :

« Que fait-il ? il essaie d'ouvrir ? »

— Oui... Il... il essaie... »

Le cliquetis recommença, ainsi que le crissement des graviers. Le bruit se rap-

procha sensiblement de la chambre du rez-de-chaussée dans laquelle les deux sœurs claquaient des dents.

« Oh ! Agathe ! Il contourne la maison ! »

— Oui, Germaine, il tourne autour... »

Il y eut un nouveau silence, encore plus angoissant que le bruit lui-même. Puis...

« Ah ! Germaine, il gratte contre les volets de notre fenêtre ! »

— Il gratte ! »

Quelqu'un ou quelque chose frottait le bois, le griffait, le cognait en s'efforçant d'ouvrir.

« Il veut entrer ! »

— Oui, il veut... »

Alors, l'être poussa un hurlement lugubre, comme le cri d'un chat en colère ou d'un nourrisson réclamant son biberon. Germaine et Agathe se serraient l'une contre l'autre en ramenant le drap au-dessus de leur tête. Le hurlement cessa, puis le bruit des pas et des chaînes s'éloigna lentement.

« Il s'en va... »

— Oui, oui, heureusement ! »

Au bout de quelques instants, le silence reprit possession de la nuit. Mais les demoiselles Faience continuaient de trembler. Une semblable aventure ne leur était encore jamais arrivée. Agathe murmura :

« Crois-tu que c'était ?... »

— Que c'était ?

— Un fantôme, n'est-ce pas ?

— Sûrement !

— Oh ! C'est bien ce que je craignais. Il n'y a qu'un fantôme pour se promener la nuit avec des chaînes, en poussant des cris épouvant...

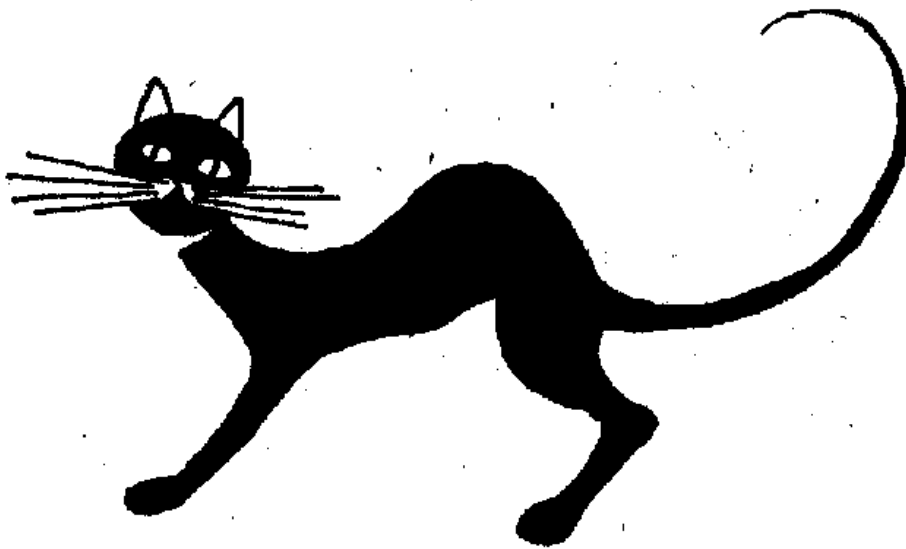
— Ah ! tais-toi ! Tu me donnes la chair de poule ! »

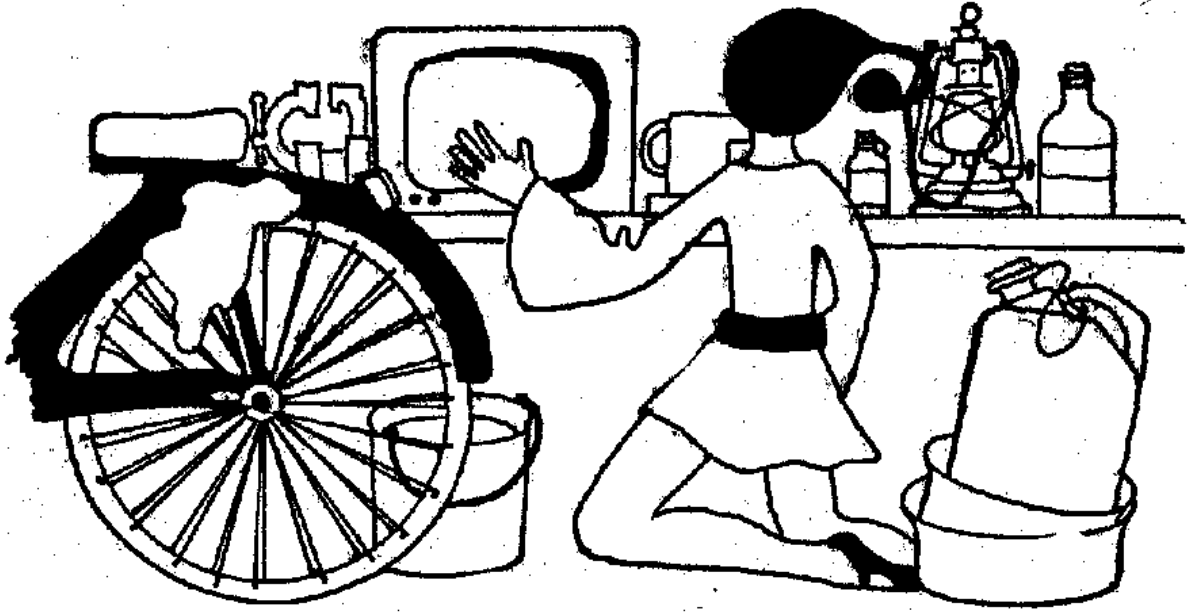
Les malheureuses ne purent fermer l'œil de la nuit. Elles rallumèrent la lampe de chevet, malgré la dépense supplémentaire d'électricité que cela allait causer, et attendirent l'aube en tendant l'oreille, dans la crainte d'une nouvelle visite. Mais le fantôme ne devait faire qu'une seule ronde par nuit, car il ne revint pas.

Au petit jour, les deux sœurs se levèrent. Les traits de leurs visages étaient tirés, leurs yeux papillotants. En pous-

sant les volets, elles firent une constatation qui leur fit dresser les cheveux sur la tête. La peinture qui couvrait le bois était écaillée par endroits, et le bois lui-même était entaillé, labouré, griffé. Mais par des griffes aiguës, puissantes, redoutables. Seul un fauve, un tigre géant eût pu marquer dans les volets une empreinte aussi profonde.

Un tigre, ou *quoi d'autre ?*





CHAPITRE II

Appel au secours

FANTÔMETTE, vêtue de soie jaune, coiffée de son bonnet à pompon, masquée de noir, s'était installée dans un coin de son garage.

Elle faisait briller les chromes de son cyclomoteur rouge et blanc avec une peau de chamois. Posé sur un établi, entre un étau et une lampe à souder, un

téléviseur portable diffusait le bulletin d'information :

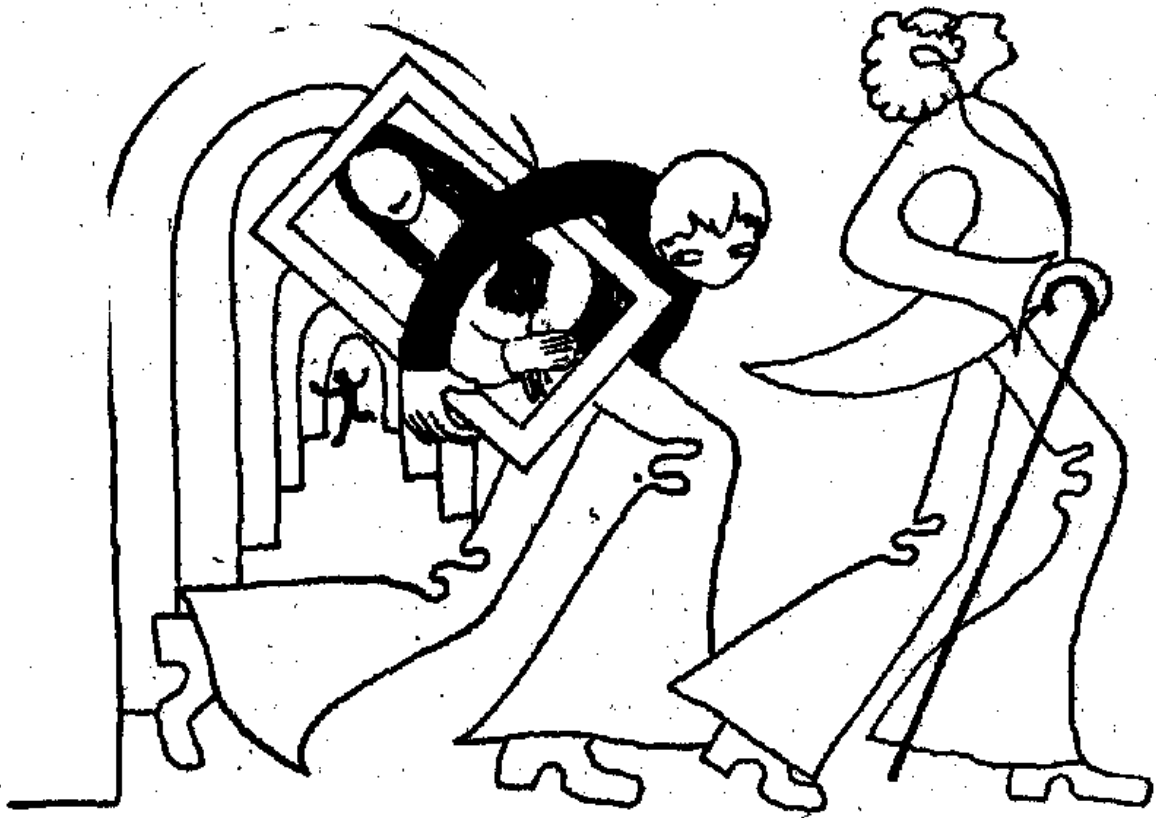
« ...dans la 8^{ème} circonscription électorale, Baratin est élu au premier tour... Voici maintenant une nouvelle qui vient de tomber de nos téléscripteurs. Un vol d'une audace inouïe est à mettre, une fois de plus, au compte du fameux cambrioleur qui se fait appeler Le Furet. On sait qu'une grande réception devait avoir lieu hier soir au Club des Diplomates, en l'honneur de la princesse Léocadia de Cartomancie. Le début de la soirée s'était déroulé normalement. La princesse est arrivée à 21 h 36 très exactement, mitraillée par les photographes qui prenaient pour cible ses bagues, ses broches, son collier, et surtout le magnifique diadème orné de 360 diamants qui est la plus belle pièce du trésor royal de Cartomancie. »

Fantômette a abandonné le nettoyage de sa mécanique pour s'approcher du téléviseur. Le téléspeaker poursuit :

« La princesse Léocadia a été reçue par Son Excellence l'ambassadeur de France, qui a prononcé une allocution de bienvenue. A l'instant même où la prin-

cesse allait prendre la parole pour remercier, toutes les lumières se sont éteintes. Il s'est produit un mouvement de panique, et quelques dames ont poussé des cris. Une minute plus tard, quand les lumières sont revenues, la princesse a constaté avec stupeur que tous ses bijoux avaient disparu. Broches, bagues, collier et diadème. Quant à l'ambassadeur, il s'était envolé. Un huissier l'a vu sortir du Club, marchant d'un pas tranquille, allumer un cigare et monter dans une des voitures de l'ambassade qui s'est éloignée aussitôt. Une demi-heure plus tard, le commissaire Pirouette a découvert dans un vestiaire un homme ficelé comme un rôti : il s'agissait de l'ambassadeur de France, du vrai. L'autre n'était qu'un imposteur. Et cet imposteur, ce ne peut être que le Furet. Lui seul était capable d'imaginer, de mettre au point et de réussir un tel coup, avec la hardiesse et le sang-froid qui le caractérisent.

Fantômette éteignit le téléviseur pour mieux réfléchir. Ainsi donc, l'audacieux brigand avait encore fait la preuve de son infernale habileté. Ce n'était pas un



petit cambrioleur de bas étage, un de ceux qui se contentent de forcer un tiroir-caisse ou de grapiller sur les étagères. Le personnage avait une autre envergure. Intelligent, audacieux, capable de tout deviner et de tout prévoir, il réussissait les escamotages les plus acrobatiques, les vols les plus inattendus qu'il réalisait avec l'aide de ses deux complices habituels, l'élégant prince d'Alpaga — un faux prince, bien entendu — et le gros Bulldozer, une véritable brute. On attribuait à la bande la disparition de la Joconde, la séquestration d'une colonie de

vacances sur le pic appelé Dent du Diable, et le détournement d'une fusée lunaire. C'est encore le Furet qui avait occupé pendant deux heures un émetteur de télévision, pendant que ses complices barraient les entrées des studios, pour le plaisir de raconter sa vie devant les caméras. Seule Fantômette avait réussi, à plusieurs reprises, une capture que d'autres jugeaient impossible. Mais chaque fois, le subtil personnage avait réussi à s'évader. La jeune aventurière se dit qu'une fois de plus, elle allait devoir se mettre en campagne pour attraper le Furet. Une nouvelle partie de chasse en perspective...

Elle se préparait à continuer son astiquage de chromes, quand le téléphone sonna dans la chambre voisine. Elle quitta le garage, décrocha l'appareil. Une petite voix féminine, un peu acidulée, se fit entendre.

« Allô ! C'est toi Françoise ? Ici, c'est Ficelle.

— Bonjour, Ficelle. Quoi de neuf ?

— Ah ! ma pauvre, il se passe une chose épouvantable chez mes tantes. Tu

sais, celles de la villa des Pétunias. Il y a un fantôme qui vient chez elles pendant la nuit !

— Oh, oh ! Un fantôme dans notre bonne ville de Framboisy ? Voilà du nouveau...

— Ce n'est pas de la blague, tu sais ! C'est un vrai fantôme, un véritable, en chair et en os, avec des chaînes incassables, des hurlements horripilants, et tout et tout !

— Voilà qui est diablement intéressant, ma bonne Ficelle.



— Je pense bien ! Alors je me suis dit que nous pourrions essayer de le faire partir. On aurait très peur ! Ce serait drôlement amusant... Tu es d'accord ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Alors, on va s'installer chez mes tantes, avec Boulotte. A nous trois, nous ferons une petite armée anti-fantômes, et ça rassurera Germaine et Agathe.

— Entendu. J'irai les voir demain. »

A l'autre bout du fil, Ficelle s'alarme.

« Ah ! mais non, ma petite Françoise ! Ça ne peut pas attendre. Il faut y aller dès ce soir, sinon elles risquent de mourir de peur ! Il faut que nous passions la nuit dans la villa.

— Et pourquoi ne demandent-elles pas aux gendarmes de monter la garde chez elles ?

— Heu... Je crois qu'elles ont encore plus peur des gendarmes que des fantômes !

— Bon. Alors, c'est d'accord, nous irons toutes les trois ce soir. Disons neuf heures.

— Entendu, neuf heures. J'apporterai une grande paire de ciseaux.

— Des ciseaux ? Pour quoi faire ?

— Pour couper le fantôme en morceaux ! »

Fantômette raccrocha. Elle n'avait pas vu Ficelle depuis plusieurs semaines. La dernière fois qu'elles s'étaient trouvées ensemble, c'était au musée du Louvre, alors qu'elles recherchaient le fabuleux trésor du pharaon Ramsès IV. Et voici que la grande Ficelle l'appelait maintenant au secours de ses tantes. Fantômette allait se rendre dans cette villa hantée, bien sûr, mais avec le vague sentiment que ce fantôme ne devait pas être pris très au sérieux. Ces demoiselles qui vivaient seules devaient être victimes d'hallucinations, ou plus simplement s'amuser à se faire peur à elles-mêmes. Le revenant était sans doute quelque brave matou amateur de greniers, ou quelque chien qui se promenait en remorquant sa chaîne. A moins qu'un gamin facétieux du voisinage ne s'amusât à terroriser les deux vieilles dames... Quant à croire qu'il pouvait s'agir d'un fantôme véritable, non, mille fois non. Fantômette ne croyait pas aux fantômes.

**

A la nuit tombante, une jeune cyclo-motoriste brune traversa la grand-place de Framboisy, passa devant le musée d'Art futuriste, longea le boulevard de l'Ondine et parvint dans un quartier tranquille uniquement composé de pavillons et de jardins. Elle s'arrêta devant la villa des Pétunias, dont le nom figurait sur une plaque de céramique scellée à côté de la clochette suspendue près de l'entrée. Ayant agité cette clochette par l'intermédiaire d'une petite chaîne, elle vit apparaître deux filles qui se mirent à pousser des cris de joie. L'une — la grande Ficelle — pouvait s'apparenter à un crayon, une aiguille à tricoter ou une baguette de tambour. L'autre — la grosse Boulotte — évoquait la sphéricité d'un ballon, d'un globe terrestre ou d'une citrouille.

« Françoise ! Comme on est contentes de te voir ! Tu as reçu mon coup de téléphone ?

— Je vois que tu poses toujours des

questions aussi stupides, ma grande. C'est toi qui as reçu un coup de téléphone, sans doute sur la tête...

— Hein ? Tu dis ? Oserais-tu insinuer par hasard que je suis... »

Mais la grande Ficelle ne put terminer sa phrase. Les demoiselles Faiënce venaient à leur rencontre, se tenant raides comme des soldats au garde-à-vous. Françoise ayant eu déjà l'occasion de rencontrer ces deux personnes, les présentations se trouvèrent simplifiées. Germaine dit à Françoise :

« Soyez la bienvenue, mademoiselle.

— Oui, la bienvenue, répéta Agathe.

— Et moi, je suis charmée de vous voir, dit Françoise. Puis-je laisser mon cyclomoteur dans le jardin ?

— Mais oui, dit Germaine. Vous êtes bien courageuse, de monter sur ce genre d'engin.

— Oh ! oui, bien courageuse », répéta Agathe en écho.

Elles entrèrent toutes les cinq dans le salon de la villa, où la profusion des bibelots, statuettes, tableaux, gravures, assiettes décorées et lampes de cuivre re-

poussé eussent fait la délectation d'un antiquaire.

Germaine se tourna vers la jeune visiteuse :

« Vous prendrez bien une tasse de camomille ? »

— C'est peut-être une boisson un peu forte ? hasarda Agathe.

— Tu as raison, ma chère sœur. Du tilleul, alors ? »

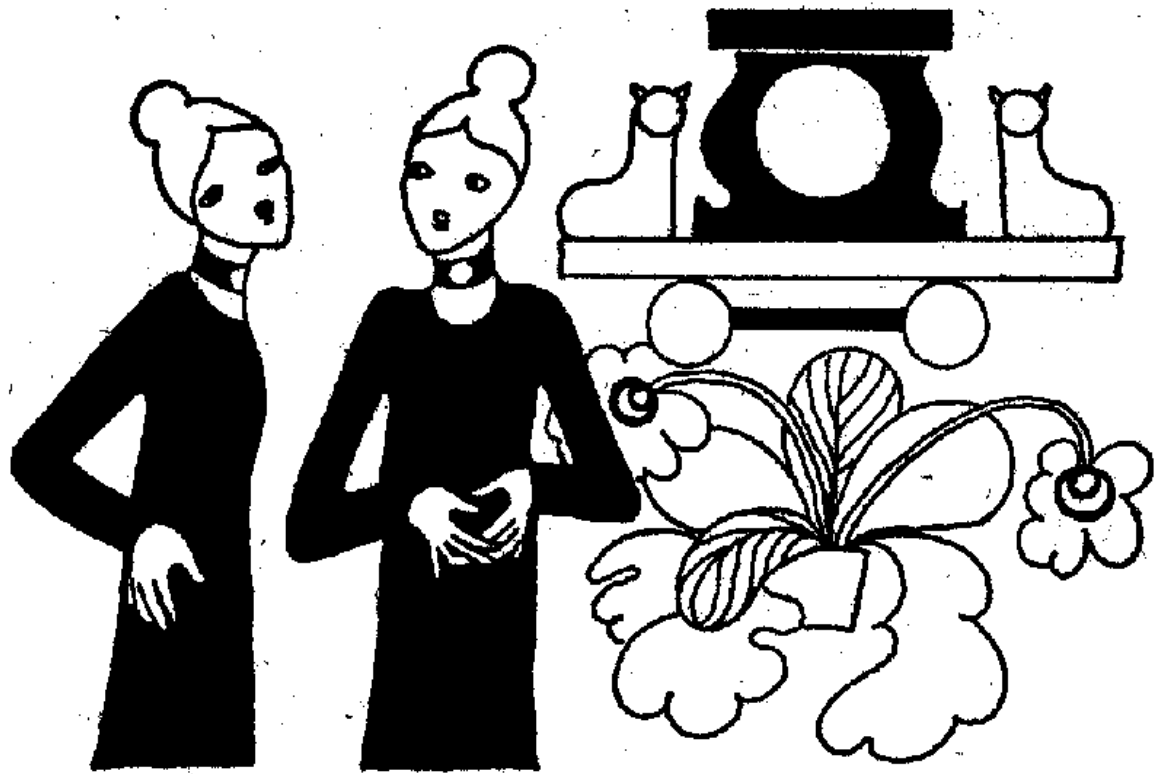
Françoise fit un signe d'approbation, tout en maudissant l'herboriste qui avait inventé cette fade boisson. Pendant qu'Agathe mettait une bouilloire à chauffer, Germaine expliqua :

« Si nous nous sommes permis de vous déranger, mademoiselle, et de vous faire venir ici, c'est sur la demande instante de notre nièce. Elle nous a vanté vos mérites, vos dons de... comment dit-on ? Détective, je crois et nous avons fini par lui céder. »

Ficelle intervint :

« Oh ! moi aussi, je suis une détective de choix. Mais si Françoise est là, j'aurai l'occasion de la protéger. »

— Cependant, reprit Germaine, êtes-



vous bien certaine de ne pas être aussi effrayée que nous ? Pensez-vous pouvoir mettre en fuite cet affreux spectre ? Nous ne voudrions pas vous faire courir le moindre danger, et je tiens à vous prévenir au préalable... »

Françoise sourit :

« Ne vous inquiétez pas pour moi. Votre fantôme ne m'impressionne absolument pas. Où est-il, que je lui tire les oreilles ? »

Mlle Germaine eut un mouvement de recul. Elle balbutia :

« Ne plaisantez pas avec ces choses-là !

C'est très grave ! Un fantôme doit être respecté ! Surtout s'il est malveillant !

— Surtout ! » renchérit Agathe qui revenait avec la bouilloire.

Le tilleul fut servi, avec une gravité cérémonieuse. Les cinq demoiselles étaient assises autour d'une table ronde recouverte d'une nappe de dentelles. La tisane fut bue en silence, le petit doigt en l'air. Sur un canapé, un chat observait la scène avec la dignité d'un lord anglais. Dans un coin, une horloge à balancier sonna une fois.

« La demie de neuf heures, dit Germaine.

— La demie, confirma Agathe.

— Il va falloir songer à aller au lit. Mais avant, il faut que je vous montre les traces laissées par le fantôme. »

Agathe frémit :

« Est-ce bien nécessaire ? C'est tellement horrible !

— Il faut que notre jeune amie se rende bien compte que ce fantôme est véritable, et que nous ne l'avons pas dérangée pour rien. Suivez-moi ! »

Elles allèrent dans la chambre du rez-

de-chaussée, où Françoise put voir les sillons tracés dans les volets de la fenêtre. Elle les examina longuement en les touchant du doigt.

« Vous dites que c'est le fantôme qui a fait ces marques ? »

— Oui, hier soir. Nous l'avons d'abord entendu marcher sur l'allée. Il s'est arrêté à la porte, puis il a contourné la maison et il est venu gratter aux volets. Il essayait d'entrer.

— Il essayait ! confirma Agathe.

— Ensuite, il a poussé un hurlement épouvantable et il est reparti en traînant ses chaînes. »

Françoise réfléchit un moment, puis demanda :

« L'avez-vous vu ? »

— Non ! Oh ! non... Nous n'avions pas du tout envie de sortir pour le contempler. N'est-ce pas Agathe ?

— Certainement, Germaine. Nous n'avions pas envie de mettre le bout du nez dehors.

— Et il nous a tellement effrayées, que nous avons changé de chambre. Au lieu de rester ici, nous avons préparé nos lits

au premier étage. Là-haut, nous serons un peu plus en sûreté. Le fantôme sera obligé de monter l'escalier avant de nous atteindre. Il y a d'ailleurs au premier étage une seconde chambre où vous pourrez vous installer, mademoiselle, avec vos jeunes amies. »

Françoise secoua la tête :

« Je vous remercie, mais je n'ai pas l'intention de me cacher là-haut. Je vais rester ici, au rez-de-chaussée.

— Bravo ! s'écria la grande Ficelle, comme ça, nous serons quatre pour monter la garde.

— Quatre ?

— Oui. Moi, la courageuse Ficelle, plus cette espèce de grosse gourmande, plus toi, Françoise, plus le chat. Ficelle : un, Boulotte : deux, Françoise : trois, Mistigri : quatre. Nous serons quatre contre un seul minable fantôme de rien du tout ! »

Françoise ne put s'empêcher de sourire. Elle complimenta son amie pour le courage dont elle faisait preuve, puis elle se leva, fit le tour de la pièce en réfléchissant, et demanda à Germaine :

« Pourriez-vous me dire à quelle heure ce revenant s'est présenté ? »

— Nous venions de nous coucher. Il devait être un peu plus de neuf heures et quart. Nous nous mettons au lit tous les soirs, à neuf heures et quart exactement. Et si nous veillons ce soir, c'est parce que les circonstances sont tout à fait exceptionnelles.

— C'est bizarre. Je croyais que les fantômes attendaient toujours minuit pour apparaître. J'ai lu quantité d'histoires de revenants, et dans toutes il est dit que les fantômes ne sont visibles qu'entre minuit et le chant du coq. Il faut croire que les temps sont changés...

— Sûrement ! dit Ficelle, avec ses bombes atomiques... Tout est détraqué. »

Françoise reporta son regard sur l'horloge qui indiquait dix heures moins vingt-cinq. Elle constata :

« En somme, il est en retard... Il devrait déjà être là, en train de tirer sur ses chaînes... »

Germaine se mit à trembler. Elle saisit sa sœur par le bras et dit :

« Si vous le voulez bien, mesdemoi-

selles, nous allons monter tout de suite. N'est-ce pas, Agathe ?

— Tu as raison, Germaine. Montons sans retard.

— Et si le fantôme vient, prévenez-nous aussitôt. Mais avant d'entrer dans notre chambre, annoncez-vous, parce que nous allons nous enfermer à clé. Bonne nuit ! mesdemoiselles. Dormez bien !

— Nous allons essayer... »

Les demoiselles Faïence quittèrent le salon, montèrent l'escalier et s'enfermèrent dans leur chambre. Françoise mit le chat sur ses genoux et entreprit de lui gratter le haut de la tête. Boulotte décorqua délicatement une noix extraite d'une petite poche en demandant :

« Alors, Françoise, crois-tu que le cher spectre va nous faire voir son museau ?

— Je l'espère...

— Eh bien, moi, je ne l'espère pas du tout ! » s'écria Ficelle avec un tremblement dans la voix.

Elle regardait autour d'elle en ouvrant de grands yeux, serrait ses genoux et froissait sa robe nerveusement. Fran-

çoise lui lança un coup d'œil ironique.

« Je croyais que tu avais l'étoffe d'une super-déetective imbattable. Tu as peur ?

— Non, je n'ai pas peur. Mais je ne suis pas très rassurée. Ce n'est pas du tout la même chose. Et puis...

— Chut ! Regarde le chat... »

Mistigri avait sauté à terre et dressait l'oreille.





CHAPITRE III

Le fantôme

LE SILENCE n'était troublé que par le tic-tac du balancier de l'horloge qui marquait dix heures moins le quart. Assise sur le canapé, la grande Ficelle chiffonnait toujours nerveusement son pull. Boulotte avait cessé de mastiquer. Françoise s'était levée et écoutait. Au loin, dans la nuit, un chien aboya. Mistigri se tenait immobile sur ses pattes, comme un animal empaillé. Françoise murmura :

« Je commence à avoir très peur... Et pourtant, je n'entends rien... »

C'est alors que les trois filles percurent le crissement des cailloux sur une allée. Françoise sortit d'une poche de sa jupe une petite lampe électrique. Elle tendit le bras et appuya sur l'interrupteur du plafonnier. Le salon se trouva plongé dans le noir. Les pas sur l'allée se rapprochèrent, plus distincts. En même temps, la chaîne tintait en traînant sur les cailloux.

« Françoise, où es-tu ? demanda Ficelle d'une voix mourante.

— Je suis toujours là, ma vieille.

— Il... Il ne va pas entrer ici ?

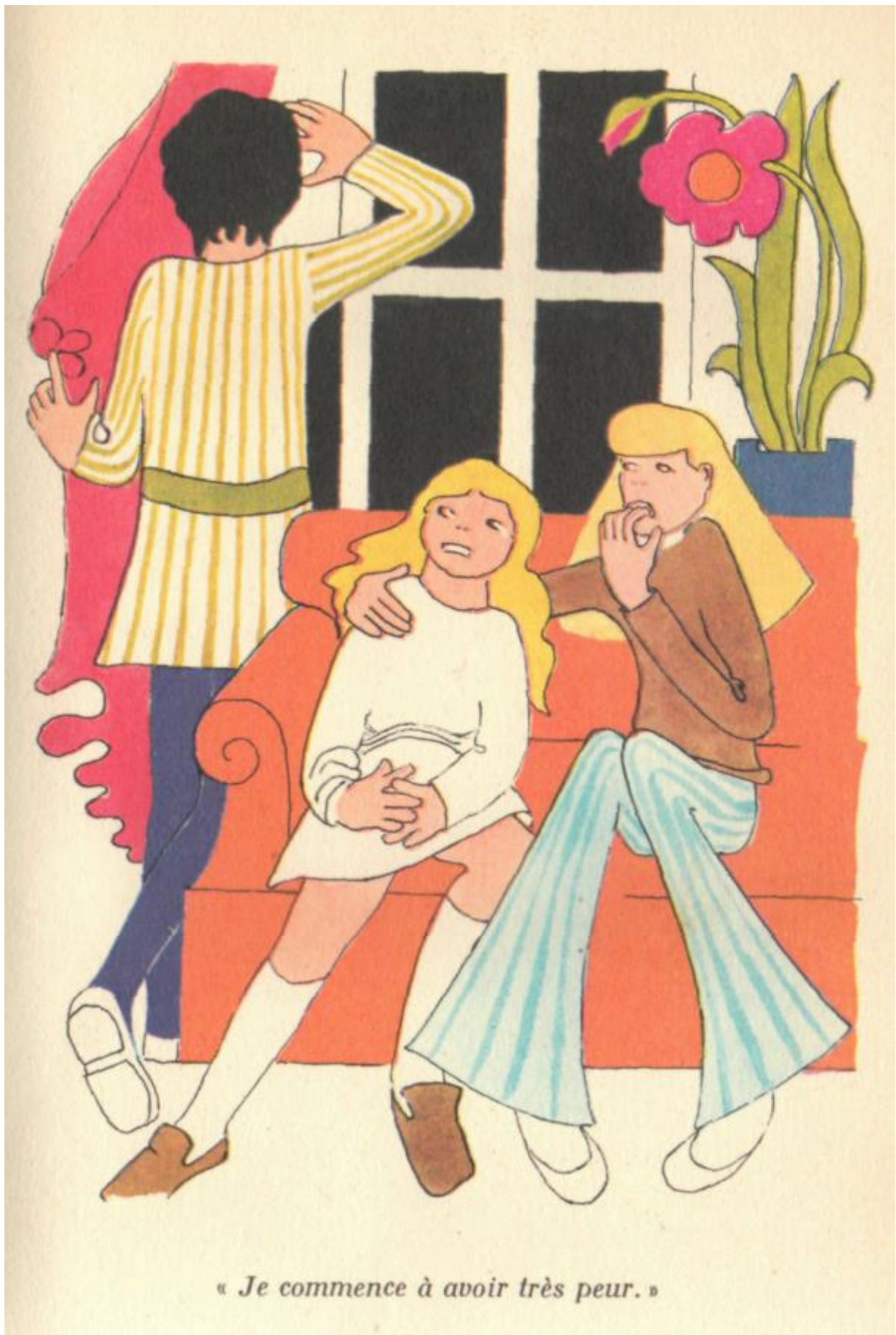
— Mais non, voyons. Tout est fermé. Ecoute plutôt. C'est passionnant. Il fait le tour de la villa. »

En effet, le fantôme longeait le côté de la maison pour venir sur l'arrière. Ficelle gémit :

« Il vient ! Il vient ! Montons chez mes tantes, vite !

— Nous sommes très bien ici.

— Non, allons là-haut ! Dans le noir, je ne suis pas très courageuse.



« Je commence à avoir très peur. »

— Alors vas-y, si tu veux. Moi, je reste ici. »

La grande Ficelle se tut, paralysée par un bruit nouveau qui la glaçait : le fantôme raclait les volets de la fenêtre, les frappait, tentait de les arracher. Françoise souffla :

« Ne bougez pas, vous deux. Je vais sortir et le surprendre par-derrière.

— Non, n'y vas pas !

— Mais si ! Je veux voir quelle tête il a ! »

Ficelle et Boulotte restèrent seules dans le noir, terrifiées, se blottissant l'une contre l'autre. Il y eut un hurlement lugubre, comme la veille, puis des bruits indistincts, des chocs, un cri et une galo-pade sur les graviers. Les deux filles retenaient leur souffle. Il leur sembla que le fantôme s'enfuyait. Et ce fut de nouveau le silence.

Ficelle essaya de reprendre un peu de courage ; en tâtonnant, elle parvint à retrouver l'interrupteur et à rallumer le plafonnier. Il n'y avait avec elle que la grosse Boulotte, blanche comme un suaire. Le chat avait disparu.

« Que fait donc Françoise ? Qu'attend-elle pour revenir ? »

Dehors, c'était le silence, à l'exception des aboiements lointains du chien qui devait s'ennuyer. Ficelle attendit une minute, deux minutes. Une pensée lui vint soudain à l'esprit. Une pensée affreuse : si Françoise ne revenait pas, c'est parce qu'elle venait d'être enlevée par le fantôme !

Ficelle se mit à crier en appelant ses tantes à son secours, bientôt imitée par Boulotte. Elles restaient au milieu du salon, ne sachant que faire, paralysées par l'émotion. Alors, la porte de l'entrée se rouvrit et Françoise apparut, chancelante. Elle se frottait la tête en grimaçant. Ficelle se précipita vers elle.

« Oh ! Malheur de malheur ! Que t'est-il arrivé ? J'ai bien cru que le fantôme t'avait emportée sous son bras ! »

— Non, grogna Françoise, mais il m'a envoyé un joli coup sur le crâne... Ah ! le sauvage ! Qu'il me retombe un peu sous la main et on verra si je n'en fais pas de la purée !

— Il est parti ?



— Oui.

— Tant mieux pour lui ! »

Complètement rassurée maintenant, Ficelle monta quatre à quatre jusqu'au premier étage pour aller chercher ses tantes. Elles apparurent en chemise de nuit, descendirent timidement, très inquiètes, et s'empressèrent auprès de Françoise. Germaine lui tapota les mains, comme on le fait généralement pour ranimer une personne évanouie, et Agathe versa de l'eau de fleurs d'oranger sur un mouchoir pour lui bassiner les tempes.

Germaine s'écria :

« Ciel ! Est-ce le fantôme qui vous a donné ce méchant coup ?

— Oui, c'est lui. Il ne m'a pas laissé le temps de lui rendre la pareille.

— Alors, ce n'est pas un pur esprit, puisqu'il vous a touchée ? C'est un esprit matériel...

— Dites plutôt un esprit frappeur... J'ai voulu le surprendre par-derrière au moment où il tentait de forcer les volets. Je l'ai éclairé avec ma lampe électrique.

— Ah ! Comment est-il ? demanda Germaine.

— Oui, répéta Agathe, comment est-il ?

— Il a tout à fait la mine d'un revenant classique. Une forme blanche qui porte une chaîne en guise de ceinture.

— Oh ! Et vous avez vu son visage ?

— Non.

— Ah ! Son visage était caché ? Par le suaire, sans doute ?

— Eh bien... non... C'est assez curieux, mais...

— Parlez, parlez ! »

Françoise hésitait. Elle regarda les deux sœurs, puis Boulotte et Ficelle, et dit enfin à mi-voix :

« Je ne voudrais pas vous effrayer outre mesure, mais...

— Dites ! Au point où nous en sommes, une frayeur de plus ou de moins...

— Soit ! Eh bien, c'est un fantôme qui... *qui n'a pas de visage !* »

*
**

Stupeur.

Germaine et Agathe ouvraient à demi la bouche, abasourdies. Ficelle tripotait nerveusement la botte de paille qui lui tenait lieu de chevelure. Le chat, qui était réapparu, battait l'air de sa queue, signe de mécontentement chez les félins. Françoise frottait sa tempe d'un air maussade. Boulotte enfin mastiquait machinalement un bout de bois de réglisse. Germaine dit avec hésitation :

« Alors, c'est... C'est un vrai spectre ? S'il n'a pas de tête ?

— Je ne sais pas, dit Françoise, à la place de la figure, j'ai vu un grand trou noir. Au moment où je me suis approchée, mon cher Fantôme a brusquement levé le bras et j'ai senti un coup terrible

contre ma tempe. C'était si soudain que je n'ai pas eu le temps de réagir. Je suis tombée dans les pommes... Mais je vous garantis que la prochaine fois, je cognerai la première !

— Oh, là, là ! s'écria Ficelle, tu vas encore affronter ce revenant ?

— Pardi ! Il ne va pas s'en tirer à si bon compte. Je vais lui donner une de ces leçons dont il se souviendra longtemps, aussi vrai que je m'appelle... »

Elle s'interrompit, se tourna vers les sœurs Faïence et déclara :

« Assez de sport pour ce soir. Si vous le permettez, nous allons maintenant nous coucher.

— Je vais vous faire une goutte de verveine, dit Agathe, c'est souverain pour le mal de tête.

— Oh ! ce n'est pas la peine.

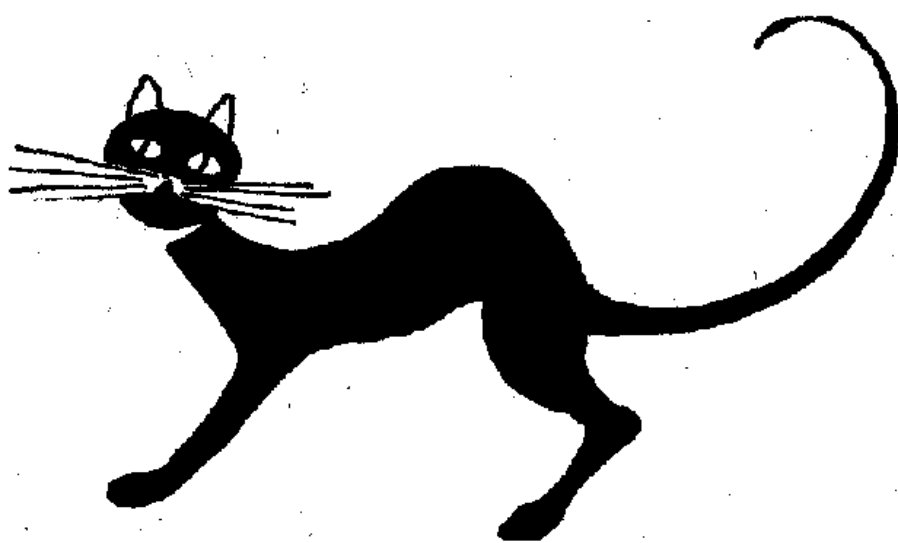
— Si, si ! Quand on a reçu un mauvais coup sur le crâne, il faut toujours boire de la verveine. »

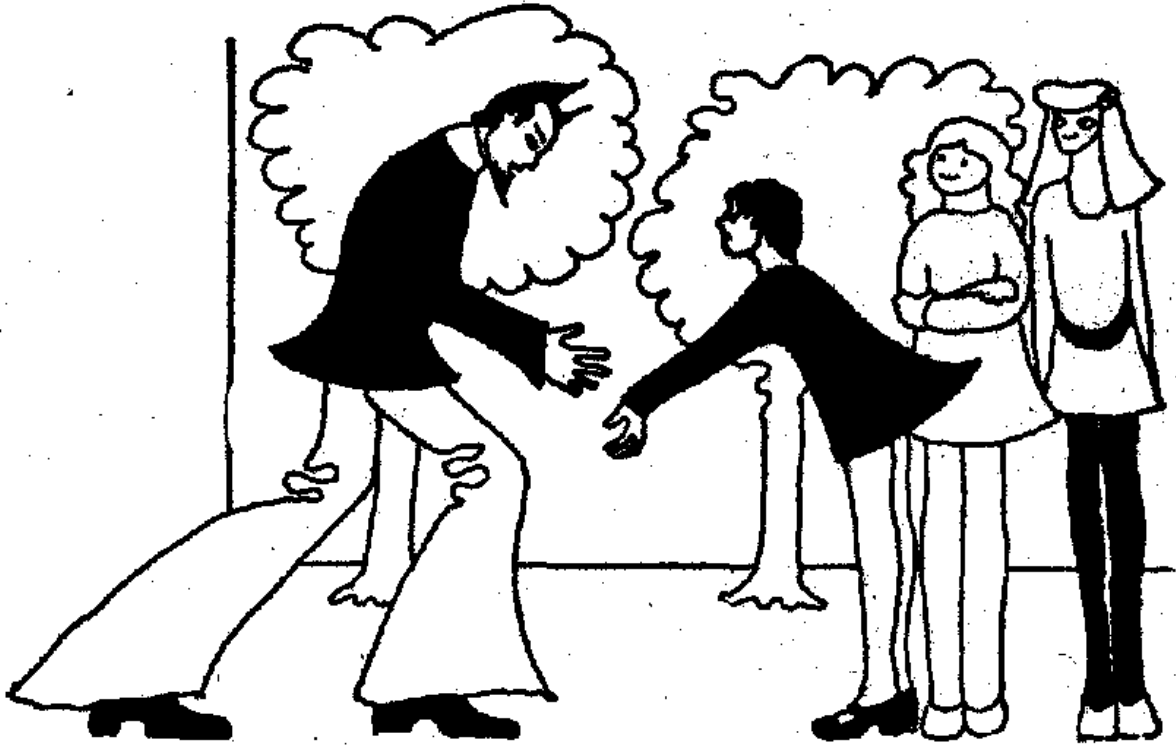
Boulotte approuva :

« Un peu de verveine me fera du bien aussi. Avec une goutte de lait, trois sucres et quelques petits gâteaux secs... »

Ces demoiselles se remirent de leurs émotions en sirotant la tisane, puis tout le monde alla se coucher au premier étage.

Germaine, Agathe et Ficelle restèrent longtemps éveillées en retournant mentalement les terribles événements de la soirée. Boulotte s'endormit tout de suite, parce qu'elle venait de remplir son estomac. Françoise s'endormit également très vite, parce qu'elle n'avait peur de rien.





CHAPITRE IV

Popovitch

LE MUSÉE d'Art futuriste de Framboisy est un bâtiment blanc qui affecte la forme d'un gigantesque champignon de béton et de verre.

De larges baies vitrées laissent entrer à flots la lumière qui éclaire de vastes salles consacrées à la peinture et la sculpture de notre temps, mais réalisées dans un

esprit d'avenir. Nombre de ces sculptures ont pour thème la conquête du monde cosmique et représentent des fusées ou des stations de l'Espace. Les peintures sont des portraits imaginaires de Saturniens, des paysages de Jupiter ou des figurations de ce que seront les cités de l'an 3 000.

Trois toiles retiennent plus particulièrement l'attention. Elles sont dues au talent de l'artiste moldo-croate Popovitch, bien connu pour l'imagination délirante qu'il manifeste dans ses tableaux de science-fiction. Ces trois compositions sont accrochées à la place d'honneur sur le panneau central de la salle des peintures. Elles ont pour titre *Astronaute empaillé*, *Galaxie circulaire* et *Martien mangeant une choucroute*.

Les musées américains ont offert des sommes fabuleuses pour l'achat de ces trois toiles, mais la ville de Framboisy s'est toujours refusée à s'en séparer. Elle estime qu'elles font partie du patrimoine national et que ce serait un crime d'en priver notre pays pour quelques misérables millions de dollars.

Ce matin-là, une animation inhabituelle agitait les gardiens du musée. Ils circulaient, s'interpellaient, se parlaient à l'oreille. Le gardien chef donnait des ordres, montait et descendait l'escalier qui s'élevait au centre du champignon géant. Dans un angle de la salle des peintures, un buffet avait été dressé et un maître d'hôtel empilait soigneusement des petits sandwiches entre des seaux à champagne.

A onze heures, on allait procéder à la remise officielle au musée d'une nouvelle statue, offerte par Popovitch. Le grand artiste avait daigné se déplacer pour cette occasion exceptionnelle. Il se dérangeait d'ailleurs volontiers lorsqu'on lui donnait l'occasion de prononcer son propre éloge. Ce qu'il n'allait pas manquer de faire, la statue étant de lui.

Elle avait été mise en place la veille au soir, face aux trois tableaux du même artiste. Car Popovitch n'était pas seulement peintre et sculpteur, mais aussi décorateur, scénariste, écrivain, compositeur et danseur. On lui devait même une pièce de théâtre en vingt-six actes et

quatre-vingt-douze tableaux, *Les Rides Précieuses*, dont la représentation durait trois jours entiers. Cette pièce avait été jouée une fois — une seule — à bord d'un sous-marin atomique prêté par la Marine nationale.

La statue de Popovitch était évidemment de style futuriste. Elle représentait un automate assis sur une charrue, qui tenait de la main gauche une balance et de la droite un aspirateur. Ce curieux personnage était censé représenter « La Conscience universelle en marche vers le Progrès impalpable ». Formule inventée par le maître Popovitch lui-même qui ajoutait : « Cette sculpture admirable est la preuve vivante de mon génie insurpassable. »

C'est donc cette *Conscience universelle* qui allait être inaugurée à onze heures, en ce dimanche matin. Et cette nouvelle qui était déjà connue dans la ville depuis plusieurs jours, attira dès neuf heures une foule de curieux. Ils espéraient entrevoir, avec un peu de chance, les cheveux du maître qui étaient toujours coiffés en cornes de diable.

Dans cette foule se trouvaient Françoise, Ficelle et Boulotte. La grande Ficelle s'était un peu remise des émotions de la nuit. Elle oubliait provisoirement le fantôme de la villa des Pétunias, ses hurlements et ses bruits de chaînes. Elle se dressait sur la pointe des pieds pour essayer de voir les gens qui pénétraient dans le musée, soigneusement contrôlés au passage par les gardiens. Car l'entrée était réservée au comité artistique de la ville et aux journalistes. Boulotte se dressait aussi sur la pointe des pieds, pleurnichait :

« Je ne vois rien ! »

— Pour l'instant, dit Françoise, il n'y a rien à voir. Tout à l'heure, peut-être. Quand Popovitch va arriver.

— Mais à ce moment-là, il y aura encore plus de monde ! On ne pourra même pas s'approcher de lui ! Pourtant, je voudrais bien savoir comment il est... Et lui demander quel est son plat préféré... On devrait essayer d'aller près de l'entrée.

— Non, au contraire.

— Mais tu es folle !

— Pas du tout ! »

Ficelle approuva Boulotte :

« Françoise, tu es folle. Il faut aller près de l'entrée.

— Non. Je te garantis que tu verras Popovitch comme tu me vois et même que tu assisteras au cocktail. Ne bougeons pas d'ici.

— Oh ! mais plus nous serons loin de l'entrée, moins nous aurons de chances !

— Tais-toi donc ! Tiens, regarde ! Le voilà ! »

Une énorme voiture couleur framboise écrasée venait de déboucher sur la place. Elle arrivait lentement, avec une certaine majesté. La grande Ficelle se rendit compte que pour atteindre l'entrée du musée, la voiture allait passer tout près de l'endroit où elle se trouvait.

Il se produisit alors un fait qui stupéfia Ficelle. Alors que l'auto du maître n'était plus éloignée que d'une dizaine de mètres, Françoise porta à ses lèvres un sifflet dans lequel elle souffla, en même temps qu'elle se postait en plein devant la voiture, bras écartés. Le chauffeur freina et Françoise s'approcha vivement en souriant pour lui dire :

« N'avancez pas plus, il faut de la place pour le car de la télévision. »

Puis elle ouvrit la portière arrière et salua Popovitch en s'écriant :

« Bonjour, maître ! La bonne ville de Framboisy vous souhaite la bienvenue et s'honore de voir dans ses murs un hôte aussi illustre ! »

L'artiste inclina légèrement la tête avec un sourire de condescendance et s'avança vers l'entrée du musée, suivi de près par Boulotte et Ficelle. Françoise marchait résolument devant lui.

C'était un homme d'assez haute taille, aux traits fins, au grand nez. Sur sa tête, ses cheveux cosmétiqués se dressaient en deux pointes démesurées, comme des antennes. Il portait de plus une barbiche non moins effilée que ses cheveux, de sorte que ces trois pointes qui lui sortaient de la tête lui conféraient l'aspect de quelque monstre marin, ou d'une créature extra-terrestre. Il fumait une pipe au tuyau torsadé qui laissait derrière lui un nuage parfumé rappelant l'encens. Et il allait d'un pas nonchalant, un poing sur la hanche, regardant autour

de lui d'un air supérieur, mais point dépourvu d'amabilité. On le sentait heureux de la curiosité qu'il soulevait. La foule s'écartait sur son passage, laissant circuler par la même occasion les trois filles. En compagnie de l'artiste, elles montèrent l'escalier du musée, saluées par les membres du comité d'accueil. Comme l'un d'eux s'approchait de Françoise pour ébaucher une demande d'explication sur sa présence, elle lui dit sèchement :

« Le maître est avec moi ! »

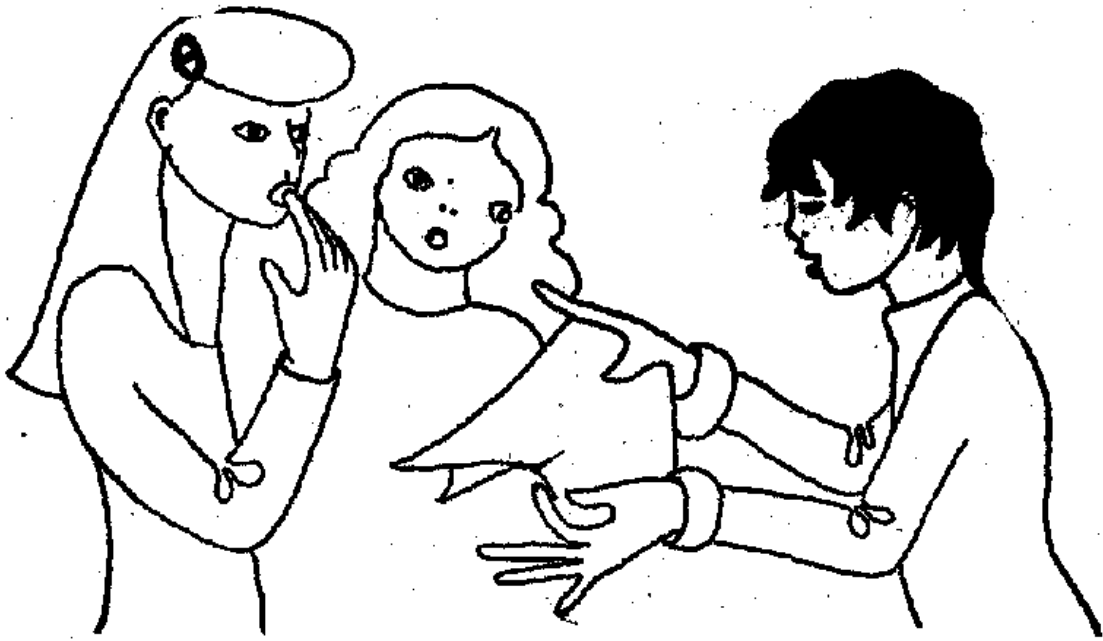
L'autre n'insista pas et salua encore plus bas.

On se réunit entre la statue et les tableaux. Le directeur du musée fit un petit discours pour accueillir Popovitch et le remercier du don inestimable qu'il venait de faire à la ville. Lorsqu'il le compara à Léonard de Vinci, Michel-Ange et Salvador Dali, le Maître approuva d'un hochement de tête. Puis il répondit en se félicitant de voir son génie apprécié à sa juste valeur.

Quand il eut fini, on applaudit très fort et on se précipita sur le buffet pour dé-

vorer les petits fours en les arrosant de champagne. Boulotte se distingua particulièrement dans cet exercice. Quand il ne resta plus la moindre miette du dernier petit sandwich, la gourmande donna le signal de la retraite. Il était d'ailleurs près de midi, et il fallait songer à retourner à la villa des Pétunias.





CHAPITRE V

Pièges

POUR occuper le dimanche après-midi, Françoise, Ficelle et Boulotte allèrent au cinéma. Il y avait au programme un joyeux festival de vieux films à base de poursuites et de tartes à la crème. Charlot échappa au grand policeman, Laurel et Hardy reçurent sur la tête une bonne dose de farine, de suie ou de peinture.

Dans la salle, c'était l'hilarité générale. Ficelle riait encore en sortant du cinéma.

Mais lorsqu'elle s'achemina de nouveau vers la villa hantée, elle perdit bien vite son sourire. La soirée se rapprochait et avec elle la perspective d'un retour du fantôme. Elle fit part à Françoise de son inquiétude :

« Dis-moi... Crois-tu que le revenant va revenir ? »

— Oui, comme son nom l'indique. J'ai l'impression que cette maison lui plaît. Je ne vois pas pourquoi il ne ferait pas sa petite visite chaque nuit.

— Oh ! il va encore épouvanter mes tantes...

— Bah ! Elles s'effraient d'un rien...

— Tout de même ! Un fantôme... Il me semble qu'il y a de quoi avoir peur !

— Bon, si tu veux...

— Il faudrait pourtant faire quelque chose pour le chasser, ou lui enlever le goût de revenir.

— Bien sûr. Mais as-tu une idée ? »

Ficelle plissa son front, ce qui lui donna l'aspect d'une tôle ondulée. En plus petit, bien sûr. Puis elle se balança sur

un pied, mordit ses lèvres, tortilla le bas de sa robe, grogna deux ou trois fois, regarda vers les nuages que teintait de rose le soleil couchant. En fin de compte, elle proposa :

« Nous pourrions nous cacher dans le jardin et lui donner un grand coup sur la tête quand il passerait dans l'allée ? »

— Bravo ! Tu n'as pas peur de te battre contre lui ?

— Heu... Si. Mais tu passeras devant... »
Françoise éclata de rire.

« C'est tout ce que tu as à me proposer ? »

— Oui... Hum !... Attends, je crois qu'il me vient une autre idée... Une idée fortement géniale !

— Je l'espère. Qu'est-ce que c'est ?

— Voilà. Dans le film, tout à l'heure... Tu as vu ce qu'il y avait ? »

Boulotte intervint :

« Il y avait des tartes à la crème. Des tartes magnifiques... Quel dommage de se les envoyer à la figure ! »

— Non, dit Ficelle, je ne veux pas parler des tartes. Je parle du gros sac de ciment accroché à une corde. Vous savez,

quand Laurel et Hardy essaient de le faire monter à l'étage avec une poulie... Eh bien, quand Laurel a lâché la corde, le sac est retombé sur le gros Hardy. On pourrait essayer de faire la même chose avec le fantôme ? »

Françoise réfléchit.

« Ce n'est pas si bête, ton truc...

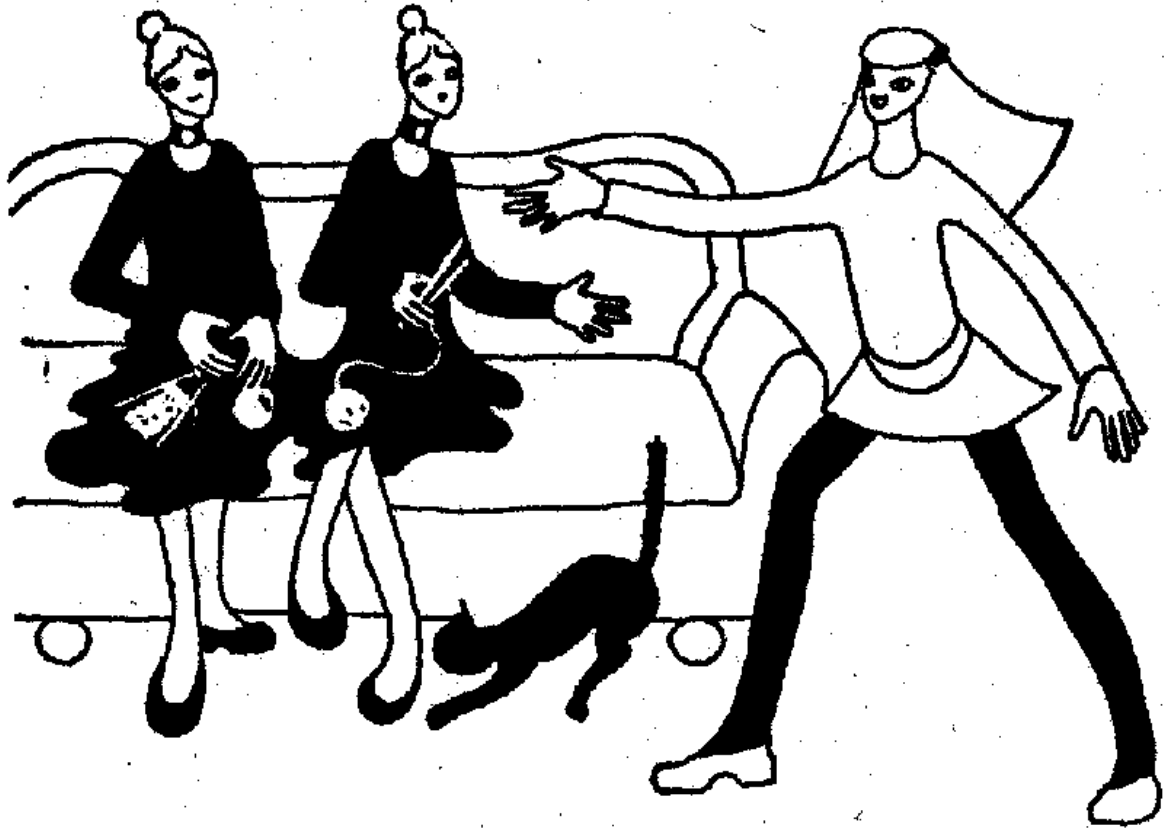
— Je pense bien ! Quand il sera en train de gratouiller le volet, pan ! On lui laisse tomber un grand sac de charbon ou de farine sur le crâne...

— Oui, c'est vrai... S'il essaie encore d'ouvrir la fenêtre, il restera sur place pendant un moment et nous pourrons en profiter pour le bombarder... »

La grande Ficelle sauta de joie en voyant son plan approuvé, d'autant plus qu'il allait lui permettre de rester à l'abri dans la maison. Françoise sourit :

« Alors, c'est entendu. Nous allons essayer ta ruse de guerre. J'aimerais assez verser sur son suaire blanc un bon pot de goudron ! »

Elles revinrent à la villa en courant presque. Ficelle entra en coup de vent dans le salon où les demoiselles Faïence



tricotaient paisiblement en sirotant du thé au jasmin. Devant l'arrivée intempestive de la grande fille, Mistigri plongea sous le canapé. Ficelle s'écria :

« Mes tantes, il nous faut un gros sac de farine ou de charbon, ou un seau plein de peinture rouge, ou un tonneau de goudron. Et puis une corde et une poulie.

— Ciel ! s'exclama Germaine, que veux-tu faire avec ce matériel ? C'est pour repeindre la maison ?

— Non, c'est pour faire tomber sur la tête du fantôme ! »

Et Ficelle expliqua aux deux sœurs qui ouvraient des yeux ronds, la stratégie anti-revenant qu'elle comptait employer le soir même. Germaine parut très surprise, et Agathe très inquiète. Celle-ci déclara :

« Si vous faites du mal au fantôme, il va devenir encore plus méchant. Et alors, c'en sera fait de nous !

— Non, dit Françoise en secouant la tête, il a besoin d'une bonne leçon. Voilà ce qu'il lui faut. Après, il ne reviendra plus. L'idée de Ficelle est assez ingénieuse. »

Ficelle se redressa fièrement et les demoiselles n'insistèrent pas. Elles reprirent une tasse de thé pour calmer leur émotion, puis conférèrent à voix basse. Cette petite discussion les amena à prendre une décision grave; dans le cas où la tentative de leur nièce échouerait, elles quitteraient la villa pour aller se réfugier chez leur sœur Aglaé qui habitait à trente kilomètres de là, à Trou-la-chaussette.

Pendant ce temps, Françoise, Ficelle et Boulotte furetaient dans tous les coins

de la maison. Les deux premières pour rassembler leur matériel de guerre; la troisième pour voir s'il ne traînait pas quelque bout de saucisson. Françoise et Ficelle trouvèrent une corde au grenier, un vieux seau dans la cabane du jardin et du charbon à la cave. Elles remplirent le seau de boulets, le montèrent péniblement à l'étage. Elles ouvrirent la fenêtre, attachèrent un bout de la corde au balcon, l'autre bout à l'anse du seau, et laissèrent pendre le récipient à l'extérieur. Quand le fantôme viendrait sous la fenêtre, il ne resterait plus qu'à couper la corde avec un sécateur et le seau lui tomberait dessus ! —

Ravies de leur stratagème, les deux amies retrouvèrent Boulotte qui mâchait allégrement un morceau de gruyère dérobé dans la cuisine. Toutes trois dînèrent de bon appétit, dévorant en un seul soir les provisions que les demoiselles Faïence mettaient une semaine à consommer. On en était au dessert, et Ficelle déclarait qu'elle était impatiente de voir le fantôme arriver, quand il y eut un coup de clochette au portail. Françoise se leva.

« J'y vais ! »

Elle sortit du pavillon, traversa le jardinet et s'approcha de la grille.

« Tiens ! Il n'y a personne... »

Elle aperçut alors une chose blanche enfilée sur une des pointes de la grille. Une feuille de papier. Elle la décrocha, revint dans la maison, lut à haute voix la phrase écrite en caractères d'imprimerie :

SI VOUS VOULEZ SAVOIR LA VÉRITÉ SUR LE FANTÔME, VENEZ TOUT DE SUITE A LA FERME DU DIABLE.

« Quelle est cette ferme ? » demanda Françoise après avoir lu le message.

Germaine répondit en frissonnant :

« C'est une ferme abandonnée, isolée, sur la route de Trou-la-Chaussette. A cinq ou six kilomètres d'ici, après un passage à niveau. Vous n'avez pas l'intention de vous rendre là-bas ? »

— Mais si, je vais y aller. Il faut absolument que je tire cette histoire au clair. Je me demande *qui* a écrit ce message... »

Agathe renchérit :

« N'allez pas là-bas... C'est un endroit maudit !

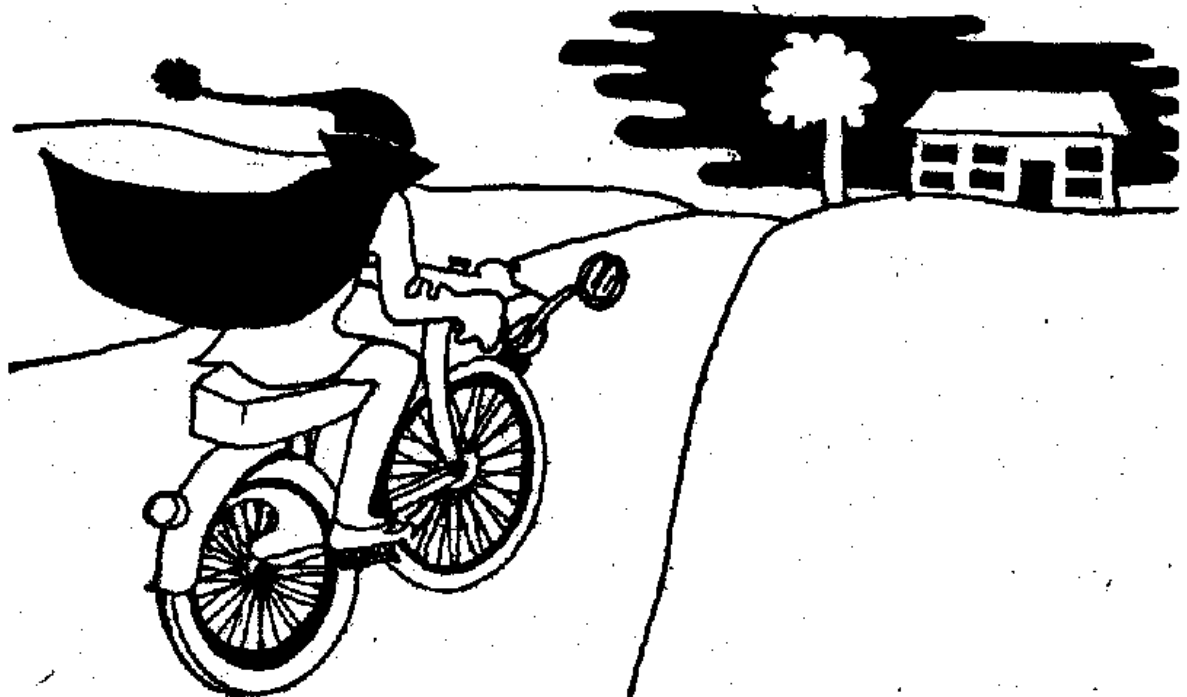
— Pourquoi l'appelle-t-on « Ferme du « Diable » ?

— Je l'ignore, mais sans doute parce que ce n'est pas un endroit à fréquenter.

— Bon. Je vais toujours y faire un petit tour.

— Mais vous n'allez pas nous laisser seules ! Si le fantôme venait ?

— Ficelle ferait fonctionner le piège. Et puis ne vous inquiétez pas. Je serai



bientôt de retour. Juste le temps d'aller et de venir. A tout de suite ! »

Transies, tremblantes, elles regardèrent Françoise s'enfoncer dans l'obscurité.

**

Une nuit silencieuse, profonde, enveloppait Framboisy. Un silence troublé cependant par la pétarade d'un cyclomoteur qui roulait à toute allure vers Trou-la-Chaussette. Il sortit de la ville, roula à travers la campagne pendant une douzaine de minutes, coupa une voie ferrée. Fantômette murmura :

« Je ne dois plus être bien loin, maintenant. C'est sûrement cette masse sombre. »

Il y avait en effet une masse sombre, à l'écart de la route. Un petit chemin de traverse y conduisait. La jeune aventurière s'y engagea résolument. Son phare éclairait les sinuosités, les bosses et les creux du chemin. Elle atteignit la ferme du Diable, s'approcha et glissa la main dans une petite poche de son justaucorps

de soie pour y prendre sa lampe électrique.

« Ah ! zut ! J'ai oublié de la récupérer hier soir. Elle est restée dans le jardin. »

Elle ouvrit une sacoche de son cyclo-moteur, en sortit un briquet à gaz et l'alluma. Elle se trouvait devant la bâtisse. En approchant la flamme du battant, elle vit qu'il était entrebâillé.

« Puisque c'est ouvert, entrons ! »

La pièce dans laquelle elle pénétra était une de ces grandes cuisines campagnardes qui servent de salle commune. Au fond, une grande cheminée. Une table et un banc de bois composaient tout l'ameublement. L'ensemble était poussiéreux, livré aux araignées qui avaient tissé leurs toiles dans tous les recoins. Le lieu paraissait déserté depuis longtemps.

« Que diable suis-je venue faire ici ? Il n'y a pas un chat... »

C'est alors qu'il lui sembla percevoir un bruit léger. Des craquements de bois, des grincements. Cela provenait d'une pièce voisine. Fantômette tira de sa ceinture un petit poignard et marcha vers une porte qui se trouvait à côté de la chemi-

née. Cette porte, comme la première, était entrouverte. Elle la repoussa avec le pied, entra.

C'était une sorte d'office, à peu près désaffecté. Il n'y avait là que quelques bouteilles vides et une chaise qui perdait sa paille. Perplexe, la jeune aventurière regardait autour d'elle.

« D'où venait donc ce bruit ? D'une autre pièce ? Du grenier ?... Continuons notre petite visite... »

Dans son dos, il se produisit un claquement sec. Elle se retourna : la porte venait de se refermer. Il y eut un bruit de clé tournant dans la serrure, puis des pas qui s'éloignaient. Fantômette appuya sur la poignée, secoua la porte.

« Fermée ! Qui donc s'amuse à me faire des farces ? Le cher fantôme ? Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanteries ! »

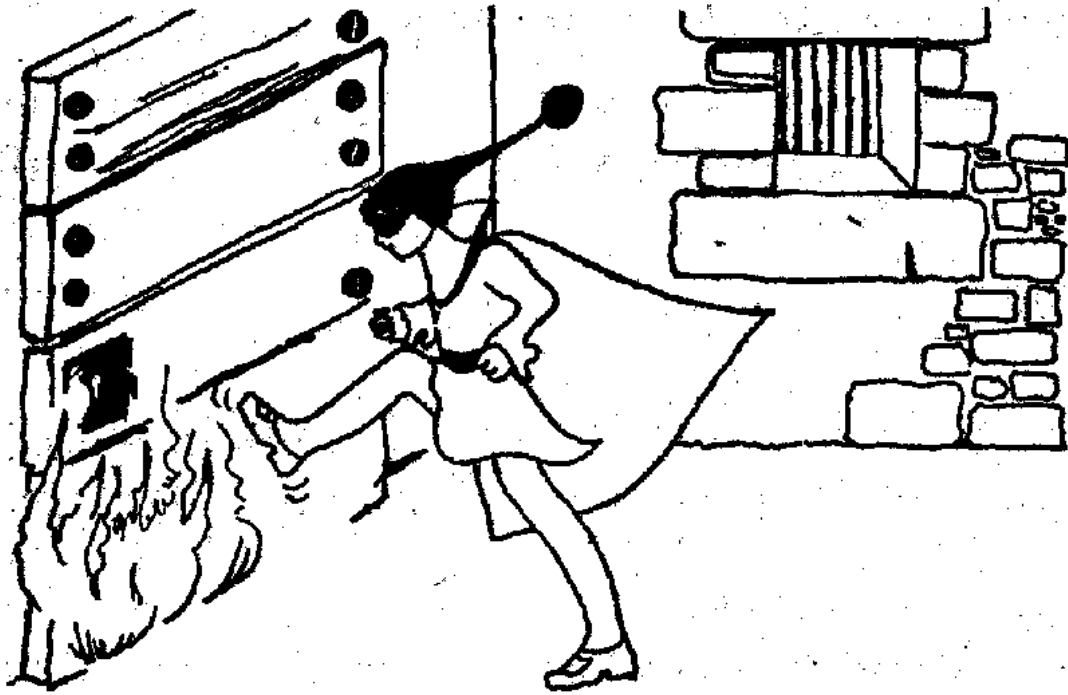
Elle s'approcha de la fenêtre. Ce fut pour constater qu'elle était condamnée par des barreaux de fer. Là-bas, sous la pâle lueur d'un croissant de lune, une silhouette s'éloignait à grands pas. Après quelques instants, une voiture se mit en

route. Fantômette se mordit le bout de la langue.

« Evidemment, c'était un coup monté. On m'a fait venir ici uniquement pour me boucler. Mille pompons ! Que j'ai été bête de venir me fourrer dans ce piège !... Ce n'est pas digne de moi... Je mérite un bon zéro, une retenue et des leçons à copier ! »

Elle revint vers la porte qui était en chêne massif, trop épaisse pour être défoncée. Par acquis de conscience, la jeune justicière fit un essai en se servant de la chaise comme d'un bélier. Sous le choc, la chaise se disloqua et éclata en dix morceaux.

« Eh bien, me voilà prisonnière. Et pendant ce temps, *le fantôme va venir dans la villa*. Je me demande si les occupants auront le courage de se mettre à la fenêtre pour faire fonctionner le piège à revenants ? Sinon, les choses risquent de tourner mal pour elles... Ah ! Il faut que je trouve le moyen de sortir d'ici ! »



CHAPITRE VI

Angoisses

UNE ATMOSPHERE d'épouvante pesait sur la villa des Pétunias. Françoise était partie depuis plus d'une heure. Les sœurs Faience, Boulotte et Ficelle regardaient anxieusement par la fenêtre du salon, en direction de la rue. Mais rien n'apparaissait. Mistigri allait et venait dans la

maison, le museau en l'air, la queue agitée. L'horloge venait de sonner neuf fois. Germaine murmura :

« Le fantôme ne va pas tarder à venir...

— C'est vrai, dit Agathe à voix basse, il ne va pas tarder.

— Et Françoise qui ne revient pas ! Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un accident ! Nous n'aurions jamais dû la laisser partir ! Je le savais bien, moi, que c'était une mauvaise chose d'aller dans cette maudite ferme ! »

Un moment passa. Boulotte, assise sur le canapé, avait abandonné la dégustation d'une madeleine pourtant délicieuse, tant l'émotion lui nouait la gorge. Serrée tout contre elle, la grande Ficelle jetait autour de la pièce des regards apeurés. D'une voix chevrotante, Agathe demanda :

« Est-ce que nous ne devrions pas monter ? »

— Oui, oui, approuva Germaine, ne restons pas ici. Allons toutes au premier étage... »

Elles montèrent l'escalier, se groupèrent dans la chambre où la machine anti-fantôme avait été préparée. Ficelle s'ap-

procha de la fenêtre, tira lentement sur un vantail pour l'entrouvrir et risqua un regard vers le jardin. En se penchant un peu, elle pouvait voir le seau pendu au bout d'une corde qui mesurait à peu près cinquante centimètres de long. Le jardin était désert, la nuit sereine. Germaine et Agathe venaient de s'asseoir sur leur lit. En comptant les battements de leur cœur, elles attendaient. La grande Ficelle, qui avait tout d'abord souhaité l'arrivée du fantôme, espérait maintenant qu'il renoncerait à sa visite. Dans le lointain, le chien se remit à aboyer, ainsi qu'il l'avait fait la veille. Mistigri s'immobilisa, baissa son nez au ras du sol comme s'il venait d'apercevoir une souris sous un meuble.

Alors, il y eut de nouveau le crissement des pas sur le gravier, le raclement des chaînes. Germaine gémit :

« Ciel ! le voilà...

— Le voilà ! » souffla Agathe.

La grande Ficelle, à la fois morte de peur et avide d'apercevoir le spectre, glissait son regard dans l'entrebâillement de la fenêtre.

Et elle vit...

Une silhouette blanche apparaissait en contrebas, dans une des allées du jardin, marchant lentement, les mains en avant comme un somnambule. La main droite de l'abominable visiteur semblait tenir un objet qui brillait vaguement sous un rayon de lune. Il s'approcha des volets du rez-de-chaussée, leva le bras... et commença à les gratter avec l'objet, comme il l'avait fait précédemment. Fiacelle retenait son souffle, prête à crier. Les demoiselles Faience balbutièrent :

« Que fait-il ? Que fait-il ? »

La grande fille était trop effrayée pour répondre. Elle se trouvait hypnotisée par la présence de ce fantôme qui continuait de détériorer les volets, juste sous la fenêtre. Rassemblant le peu de courage qui lui restait, elle essaya de se rappeler le plan d'attaque qu'elle avait mis au point avec Françoise. Il fallait faire tomber le seau...

Elle saisit le sécateur qui avait été préparé, coupa la corde. Il y eut une seconde de silence, puis un choc et un long cri de douleur, suivi d'un bruit de pas



précipités. Ficelle se pencha par la fenêtre, juste pour voir le revenant tourner le coin de la maison en s'enfuyant à toutes jambes !

« Ça y est ! Ça y est ! je l'ai eu ! C'est réussi ! Il se sauve ! Victoire ! »

Les demoiselles soupirèrent de soulagement.

« Ouf ! fit Germaine, tant mieux ! Il allait finir par nous faire mourir de peur. N'est-ce pas Agathe ? »

— Sûrement, Germaine.

— Mais il va peut-être revenir la nuit.

prochaine. J'ai bien envie que nous allions nous réfugier chez notre sœur Aglaé...

— Mais, dit Ficelle, ma ruse a réussi ! Il est parti grâce à moi. Je l'ai balayé comme une vulgaire épluchure ! »

Germaine secoua la tête.

« Vous l'avez chassé pour cette nuit, mais il peut très bien avoir envie de recommencer son manège. Et il sera encore plus en colère... Non, non, je n'ai pas du tout l'intention de vivre de nouveau une nuit comme celle-ci... Mon pauvre cœur n'y résisterait pas. Nous allons partir dès demain matin.

— Parfaitement, approuva Agathe, dès demain matin ! »

Comme la demoiselle achevait de prononcer cette phrase, le gravier crissa de nouveau. Ficelle se sentit blêmir, en même temps que ses cheveux filasses se hérissaient comme des poils de balai. Elle gémit :

« Aaaaah ! Il revient ! »

Les deux sœurs Faïence faillirent s'évanouir. Mais Ficelle vit alors qu'il ne s'agissait plus du fantôme, mais de Fran-

çoise. La brunette s'avavançait sous la fenêtre en agitant la main. Elle cria :

« N'ayez pas peur ! C'est moi, Françoise ! Comment ça va là-haut ? »

Ficelle pointa son doigt vers le bas.

« Il nous a rendu visite, il y a trois minutes. Regarde, je lui ai laissé tomber le seau sur la tête, comme prévu.

— Bravo, ma vieille ! Et qu'a-t-il dit ?

— Il a crié et il s'est sauvé comme un lapin.

— Parfait ! Ouvrez-moi la porte d'entrée et je vous donnerai une médaille pour votre conduite courageuse ! »

Une minute après, Françoise pouvait enfin fournir l'explication de son retard.

« Je suis donc allée dans cette ferme du Diable qui mérite bien son nom. On m'y a enfermée...

— On t'y a enfermée ? Qui ?

— Sans doute le fantôme. Il voulait être sûr que je ne lui mettrais pas des bâtons dans les roues pendant qu'il viendrait secouer ses chaînes ici. C'était bien combiné. Seulement, j'ai réussi à sortir de la pièce.

— Comment as-tu fait ? »

Françoise approcha une de ses manches du visage de son amie.

« Sens-tu cette odeur ? »

— Mmmm ?... Tu sens la fumée.

— Oui... Avec la paille et le bois d'une chaise, j'ai mis le feu à la porte. J'avais un briquet.

— Et la porte a brûlé ?

— Assez mal, mais elle a brûlé, oui. Pendant un quart d'heure j'ai toussé et j'ai pleuré, mais tout de même le bois s'est consumé autour de la serrure et j'ai fini par ouvrir le battant à coups de pied. »

Ficelle ouvrait de grands yeux, en admiration devant son amie.

« Oh ! Je n'aurais jamais eu l'idée de mettre le feu à la porte pour m'évader ! Ça, non ! C'est une idée à la Fantômette... Et pourtant, j'en ai, de l'imagination ! C'est moi qui ai inventé la machine à farcir les lentilles, tu te souviens ? J'en avais fait les plans sur mon cahier de vocabulaire... Même que Mlle Bigoudi m'avait donné la leçon à copier trois fois... Une machine qui aurait pourtant

marché très bien... Aussi bien que mon piège à fantômes...

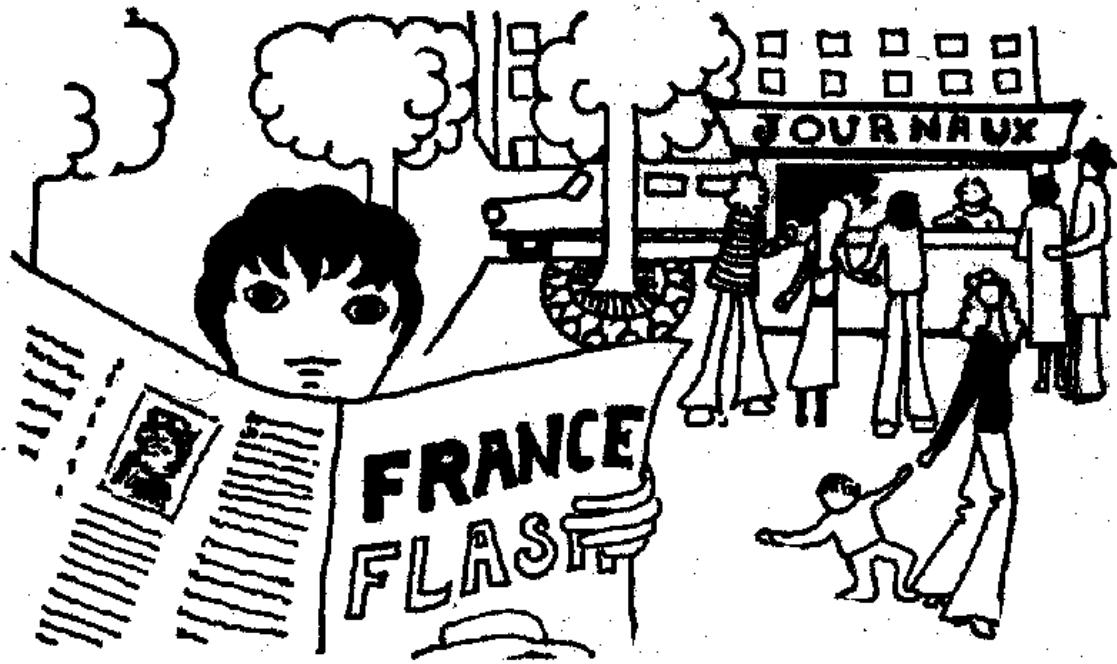
— C'est vrai qu'il a très bien fonctionné. Ton idée était parfaite, ma grande. Maintenant, il n'aura plus envie de revenir, cet affreux !

— C'est nous qui ne reviendrons plus ! s'écria Germaine.

— Oui, confirma Agathe, nous allons partir et nous réfugier chez notre chère sœur Aglaé. Au moins, sa maison est tranquille. »

Françoise réfléchit un instant, puis murmura :

« J'ai l'impression que vous allez faire justement ce que le fantôme attend de vous. S'il vous a effrayées, ce n'était que *pour vous faire partir de cette villa.* »



CHAPITRE VII

L'incroyable cambriolage

DÈS LE PETIT JOUR, les demoiselles Faïence se levèrent pour préparer leur départ. La décision était irrévocable : il leur était devenu impossible de vivre plus longtemps dans une maison hantée. Elles reviendraient plus tard, dans trois ou quatre mois, le temps que leur hôte indésirable change d'avis et s'en aille effrayer quelque autre maisonnée. Il ne man-

quait pas de vieux châteaux dans la région de Framboisy, qui ne demandaient qu'à recevoir des revenants de bonne qualité, propres à attirer une belle clientèle de touristes ! Entre-temps, elles tâcheraient de trouver un locataire, s'il en existait un assez courageux pour habiter cette villa.

Elles s'entendirent avec un transporteur pour qu'il prenne soin de déménager leurs pots à cactus jusqu'à Trou-la-Chaussette et lui firent mille recommandations, l'adjurant de conduire lentement son camion afin que les précieuses plantes ne soient pas secouées. Elles emballèrent leurs petites affaires, mirent dans un sac à ouvrage la laine, les aiguilles à tricoter, la théière, l'eau de fleurs d'oranger et le chat, puis prirent l'autocar pour se rendre chez leur sœur Aglaé, après avoir pris soin de laisser sur leur porte un petit écriteau où l'on pouvait lire : DEFENSE DE HANTER.



Fantômette était décidée à faire toute la lumière sur ce qu'elle appelait « l'af-

faire du fantôme », mais au cours de la journée, son attention se trouva détournée par une autre affaire, d'un genre bien différent. A midi, c'est-à-dire à peu près au moment où les demoiselles Faïence quittaient la ville, elle acheta au kiosque de la Grand-Place un des journaux qui venaient d'arriver de la capitale : *France-Flash*. Sur la première page, un énorme titre s'étalait :

LE FURET LANCE UN DÉFI !

L'article, signé Œil de Lynx, était ainsi rédigé :

« Nous venons de recevoir une lettre du fameux chef de bande qui se fait appeler le Furet et nous nous empressons de la reproduire, car son contenu intéressera certainement nos lecteurs :

Considérant que mes collections personnelles seraient incomplètes s'il n'y figuraient pas quelques œuvres du maître Popovitch, j'ai décidé d'inscrire à mon catalogue particulier les trois tableaux suivants; Astronaute empaillé, Galaxie circulaire, Martien mangeant une chou-

croute. *J'irai moi-même chercher ces tableaux au musée Futuriste de Framboisy, dans la nuit du 16 au 17 Mai.*

Signé : LE FURET. »

Fantômette relut trois fois l'article. Elle murmura :

« Quel infernal toupet ! Il ne recule devant rien ! Annoncer ses cambriolages à l'avance... C'est incroyable ! Voyons... la nuit du 16 au 17... Mais c'est ce soir, c'est la nuit prochaine ! »

Elle leva les yeux vers le musée. Devant l'entrée stationnait une voiture de police. Des agents bavardaient avec les gardiens. Sans doute le commissaire de Framboisy connaissait-il déjà le projet du Furet et prenait-il ses dispositions pour empêcher le vol.

Fantômette se réjouit intérieurement. Le fameux malfaiteur se trouvait dans la même ville qu'elle, et il allait se livrer à un de ses exploits coutumiers. Elle se trouvait aux premières loges pour assister à l'opération !

« Voici une magnifique occasion pour observer les méthodes du personnage.

S'est-il vanté ? Va-t-il réellement pénétrer dans le musée et s'emparer des trois tableaux ? Je suis curieuse de savoir comment il compte s'y prendre ! »

Elle s'approcha de l'entrée, fut aperçue par le conservateur qui lui fit signe et lui demanda :

« Ne vous ai-je pas déjà vue hier, à la réception Popovitch ?

— Oui, c'est vrai.

— Vous paraissiez vous entendre très bien avec le maître ?

— Tout à fait bien. Je l'admire beaucoup et je ne veux pas qu'il arrive malheur à ses toiles. »

Elle désigna le journal. Le conservateur lut l'article, soupira :

« C'est bien le texte que la Préfecture m'a téléphoné il y a une demi-heure. Vous voyez, nous sommes en train de prendre nos dispositions pour interdire à ce brigand l'entrée de mon musée.

— Et vous croyez que ce sera efficace ?

— Je l'espère, mademoiselle. Je suis même persuadé que devant ce déploiement de forces, il renoncera à sa tentative. Tenez, venez voir... »

Fantômette suivit le conservateur dans la salle de peinture, où se trouvaient des agents en uniforme et des policiers en civil immédiatement reconnaissables à leurs chapeaux de feutre mou et à leurs imperméables mastic. Le conservateur expliqua :

« Voyez... La salle ne comporte qu'une seule entrée, devant laquelle se tiendront deux agents. Les fenêtres sont verrouillées de l'intérieur. Le Furet ne disposera d'aucun moyen lui permettant de pénétrer dans cette salle. Et je vous garantis qu'il n'y a ici aucune trappe, aucun passage secret. Nous ne sommes pas dans un vieux château plein de souterrains, non. C'est une construction moderne, simple et nette. De plus, je vais passer la nuit ici, en compagnie de M. le commissaire Maigrelet, et je ferai bonne garde, soyez-en sûre. Donc, j'estime que le nommé Furet nous laissera bien tranquilles. Il renoncera à voler les trois tableaux! »

Le regard de Fantômette se porta alors sur le robot intitulé *La Conscience universelle*. Elle le désigna en demandant :

« Et ceci? Imaginez qu'il se soit caché dans cette espèce d'armure? »

Le conservateur tressaillit. La statue de métal avait une taille suffisante pour dissimuler un homme. La supposition de la jeune aventurière était loin d'être absurde. Il conféra à voix basse avec les agents qui se postèrent autour du robot, pistolet au poing. Puis le conservateur ordonna :

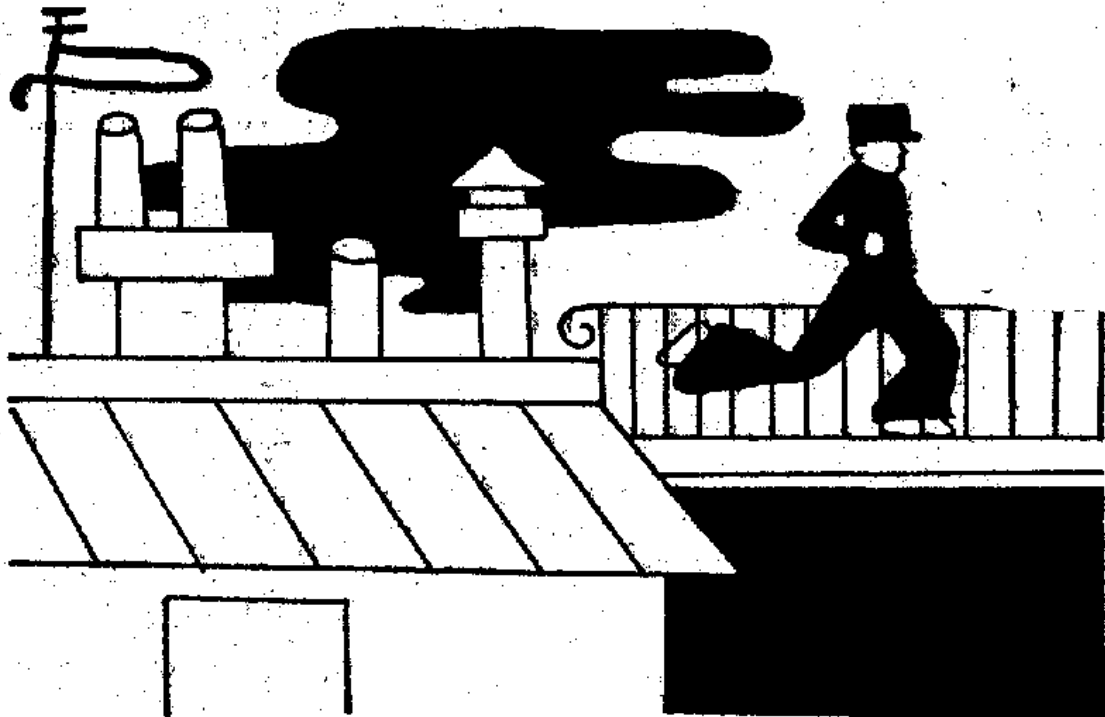
« Sortez de là! Allons, vous êtes repéré! Inutile de vous cacher plus longtemps, monsieur le Furet! »

La statue demeura parfaitement silencieuse. Un des agents suggéra de tirer une balle dedans, mais le conservateur s'y opposa, refusant de voir détériorer une œuvre d'art. On fit venir un gardien muni d'un tournevis. Il démontra la tête de métal, et on se pencha pour regarder à l'intérieur du corps de la statue.

Il était vide.

Le conservateur poussa un soupir de soulagement.

« Bon! Maintenant, je suis tranquille. Il n'y a plus rien à craindre. Avec la surveillance intérieure et le cordon d'agents

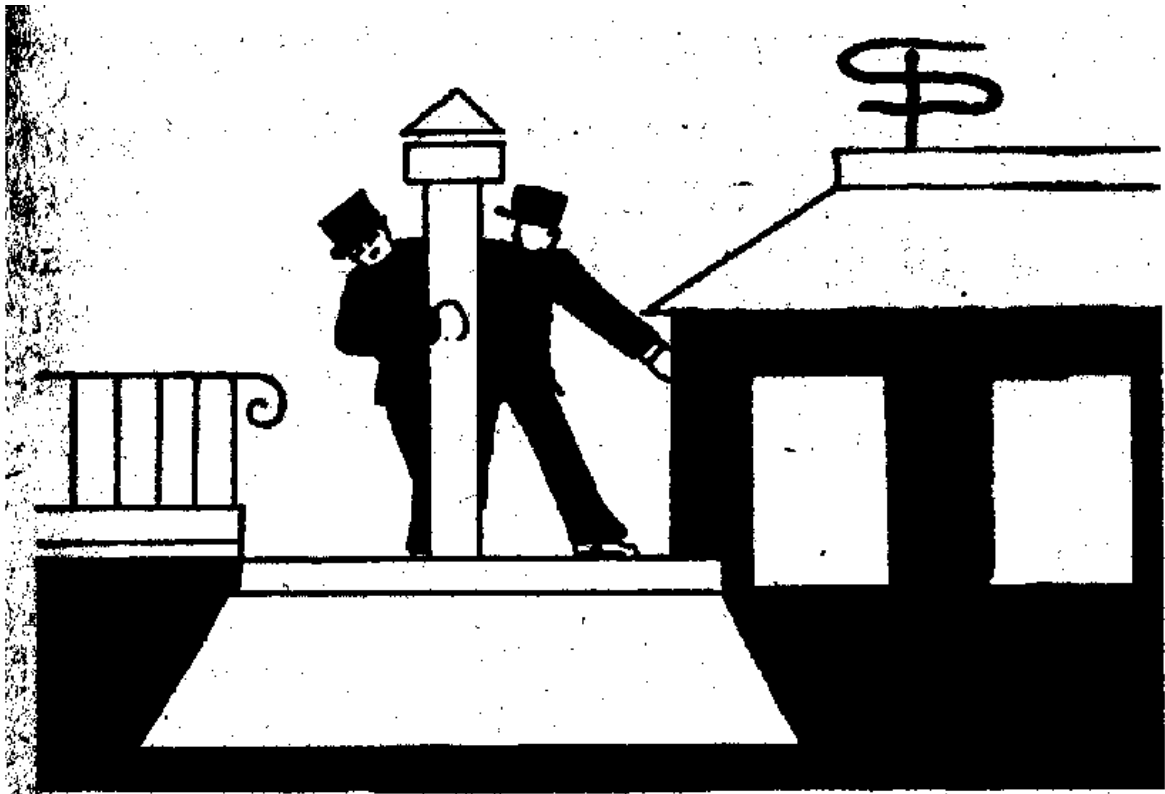


qui encerclent le musée, une mouche ne trouverait pas la place de passer.

— Et le toit? dit Fantômette, s'il s'y posait avec un hélicoptère.

— J'y ai pensé. Il y aura des hommes armés au-dessus du musée. Et toutes les lumières resteront allumées pendant la nuit. Nous disposons même d'un groupe électrogène, pour le cas où le Furet essaierait de couper le courant. Croyez-moi, le vol des tableaux est impossible! »

Fantômette sortit du musée, assez impressionnée par le luxe de précautions prises. Le Furet avait eu tort d'annoncer



son cambriolage à l'avance. Par vantardise, sans doute. Il allait se heurter à un mur infranchissable.

Fantômette s'éloigna sans se presser de la Grand-place. Elle méditait. La prochaine nuit, à Framboisy, serait fertile en événements bizarres. D'une part, le cambriolage — ou la tentative — du Furet, d'autre part, une nouvelle visite du fantôme à la villa des Pétunias, s'il était disposé à continuer sa série d'apparitions.

« Il va falloir que je choisisse. Ou je monte la garde dans la villa, comme d'habitude, ou je surveille le musée.

Voyons... Le fantôme vient vers neuf heures et quart, neuf heures vingt. Je l'attendrai jusqu'à la demie. S'il ne se montre pas, j'irai faire un petit tour du côté du musée. Bon, voilà qui est dit! Et maintenant, allons écouter des disques...

**

Françoise, Boulotte et Ficelle passèrent l'après-midi du 16 à faire tourner l'électrophone, à enrôler leurs mèches de cheveux sur des bigoudis auto-collants et à essayer de jouer la *Sixième Symphonie* sur une guitare qui ne possédait plus que deux cordes. Puis elles regardèrent une émission de chanteurs à la télévision et dînèrent. A 21 heures, Françoise manifesta son intention de sortir. Ficelle lui demanda :

« Tu veux retourner au cinéma? »

— Non, je vais aller faire un petit tour à la villa des Pétunias. Le fantôme va peut-être revenir une nouvelle fois. Veux-tu m'accompagner? »

Ficelle frissonna.

« Retourner dans cette grande maison

vide? Oh, non! Encore, quand il y avait mes tantes... Mais maintenant qu'elles sont parties! Je ne veux plus aller dans cette maison hantée.

— Et toi, Boulotte? »

La grosse gourmande retira de sa bouche la pomme qu'elle était en train de croquer et dit en frissonnant :

« Même pour une tarte aux framboises, je ne retournerais pas là-bas! »

Françoise haussa les épaules.

« Vous me faites une belle équipe de poules mouillées! J'y vais, moi.

— A quelle heure vas-tu rentrer? demanda Ficelle.

— Aucune idée. En tout cas, ne m'attendez pas. »

Elle sortit, sauta sur son cyclomoteur et démarra. Lorsqu'elle fut arrivée devant la grille de la villa, elle regarda autour d'elle. Personne en vue. Un bond souple pour escalader la clôture, puis un saut à terre. Où se cacher pour voir sans être vue? Elle contourna la maison, aperçut la cabane à outils et sourit. Oui, c'était là une bonne cachette.

Elle entra, s'assit sur une vieille caisse

vide et attendit. La nuit était calme, comme la veille. Le fantôme allait-il faire sa visite habituelle? S'il avait vraiment reçu le seau à charbon sur la tête, peut-être était-il en train de se faire soigner dans un hôpital? Françoise jeta un coup d'œil sur le cadran phosphorescent de sa montre : 21 h 15.

« Encore quelques minutes à attendre. »

Les minutes s'écoulaient, et Françoise tendait l'oreille. Une voiture passa dans la rue, puis il y eut le pas de deux promeneurs qui circulaient en bavardant. Dans le lointain, le chien aboyeur lança son concert nocturne.

21 h 25... 21 h 30...

Françoise sortit de la cabane en grommelant :

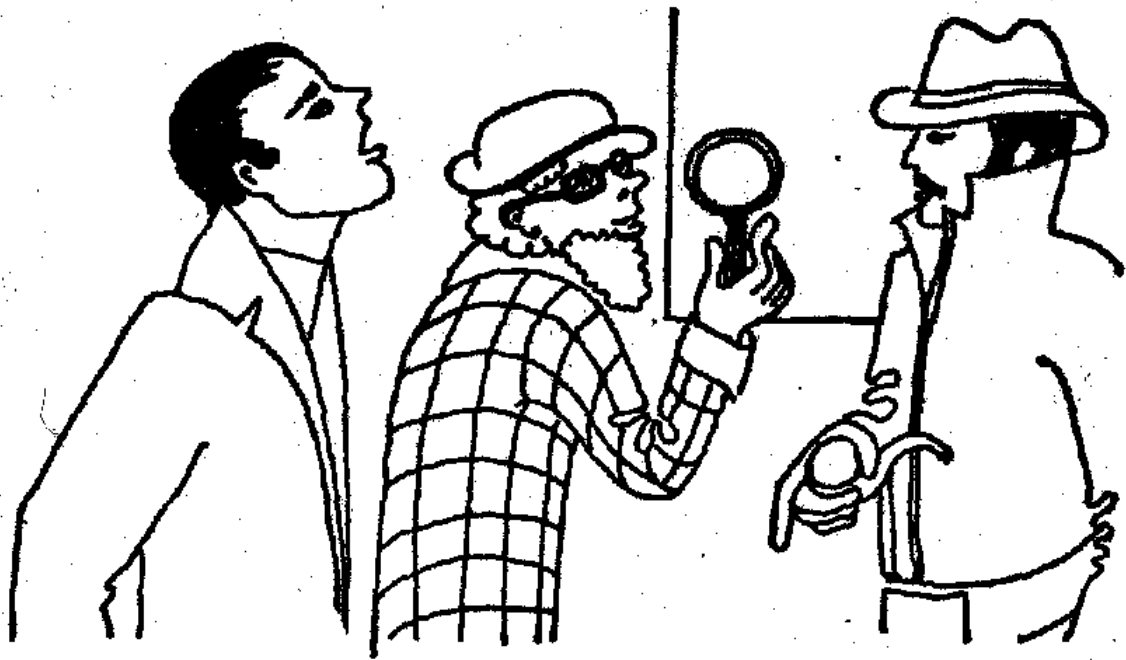
« Eh bien, je suis venue pour rien. C'est bien ce que j'avais pensé. Il voulait simplement effrayer les demoiselles Faience pour qu'elles quittent la villa. Maintenant que ce but est atteint, il n'éprouve plus le besoin de revenir. »

Elle escalada la grille en sens inverse, sauta dans la rue et reprit son cyclomo-

teur pour rouler vers la Grand-Place. Devant le musée stationnait un car de police. Des agents gardaient l'entrée. D'autres patrouillaient autour de l'édifice fortement éclairé à l'intérieur par une profusion de tubes fluorescents, et à l'extérieur par des projecteurs. La lumière formait autour du bâtiment une ceinture lumineuse de cent mètres de largeur. Personne n'aurait pu s'approcher sans être immédiatement aperçu. Françoise hocha la tête en murmurant :

« Décidément, ce n'est pas cette nuit que le Furet s'emparera des trois tableaux du maître Popovitch ! »

Elle rentra se coucher.



CHAPITRE VIII

Un mystère inexplicable

LE CONSERVATEUR du musée de Framboisy leva les yeux vers le panneau où les trois tableaux étaient accrochés et poussa un profond soupir de soulagement.

« Ouf! Monsieur le commissaire, ils sont toujours là. Le Furet a raté son coup!

— En effet, dit le commissaire Maigre-

let en bourrant sa pipe, c'était là une des vantardises dont il est coutumier.

— Pourtant, il réalise généralement ce qu'il entreprend.

— Oui, parfois. Mais cette nuit, notre vigilance a fait échouer ses projets. Voyons... Quelle heure est-il? Huit heures? Hé, hé! Je prendrais bien une goutte de café... »

Le conservateur allait faire apporter du café, quand un brouhaha de voix se fit entendre, qui provenait de l'entrée. Quelqu'un criait :

« Laissez-moi passer! Mais sapristipette! Laissez-moi donc entrer! »

Le conservateur sortit de la salle de peinture et s'approcha du hall d'entrée. Il dit aux agents :

« Laissez passer, messieurs! C'est l'expert, M. Floquet. »

L'expert Floquet entra dans le vestibule, marchant à pas vifs, nerveusement. Il agitait les bras et secouait la tête en signe d'indignation, comme pour s'éventer avec sa barbe blanche. Ses lunettes tressautaient sur son nez et son chapeau noir menaçait de s'envoler.

« On me refusait le passage ! glapissait-il, à moi, Floquet, qui ai mes libres entrées dans tous les musées du monde !

— Calmez-vous, mon cher Floquet, dit le conservateur.

— Je suis calme ! Je suis calme ! Je suis terriblement calme !... Voyons les tableaux...

— Vous voulez parler des Popovitch ?

— Evidemment ! Je ne veux pas parler de la Joconde ! Je viens vérifier s'ils sont toujours là... Mais ça m'étonnerait ! Du moment que cet abominable Furet a dit qu'il allait les voler, c'est qu'ils n'y sont plus ! »

Le conservateur sourit.

« Mon cher Floquet, ils sont toujours là. Notre voleur national n'a pas réussi à les enlever. »

Le coléreux expert grogna quelque chose dans sa barbe et se dirigea à grands pas vers la galerie de peinture. Le commissaire se pencha à l'oreille du conservateur et chuchota :

« Il n'a pas l'air très commode... »

— Il a un caractère épouvantable, mais c'est un des plus grands experts qui soient. Jamais il ne fait d'erreur. »

L'expert se planta devant le panneau, poings sur les hanches et leva le nez. Le conservateur s'écria, triomphant :

« Vous voyez, les trois précieux Popovitch sont toujours là ! »

M. Floquet tira de sa poche une loupe qu'il approcha de l'*Astronaute empaillé*; toucha la toile du bout des doigts, la gratta un peu, en renifla sa surface comme un chat flairant une boîte de sardines. Il agit de la même manière avec les deux autres tableaux, puis rempocha sa loupe avec un petit ricanement.

« Hi, hi ! C'est bien ce que je pensais... »

— Pardon ?

— Oui, c'est bien ce que je pensais. Ils sont faux. Archi-faux.

— Comment ? Vous en êtes sûr ? »

L'expert haussa les épaules, pour exprimer qu'il était vraiment inutile de mettre en doute ses affirmations. Le conservateur, blême, ouvrait la bouche comme une carpe en train de bâiller. Le

commissaire, les yeux ronds, se grattait le crâne avec le tuyau de sa pipe. M. Floquet pointa son index vers le panneau et dit lentement, sentencieusement, comme un professeur qui essaie de faire entrer une leçon dans la tête d'un cancre :

« Ces toiles ont été peintes avec de vulgaires pinceaux de bazar, alors que le grand artiste qu'est Popovitch n'emploie que des brosses en soie de porcelet, à vingt-huit poils, qu'il fait venir spécialement du Japon. D'autre part, ces tableaux sentent la peinture, c'est-à-dire l'huile de lin. Or, le maître n'emploie que de l'huile de soja parfumée au menthol. Ma conclusion est donc que ces trois tableaux ne sont que de vulgaires copies, assez grossières d'ailleurs, dont la valeur totale ne doit guère dépasser trois francs cinquante. »

Il ôta son chapeau d'un coup sec et sortit à grands pas.

Le conservateur était atterré.

« C'est incroyable ! Le Furet a réussi le vol qu'il avait annoncé ! Mais comment diable s'y est-il pris ? Avec toute la sur-

veillance que nous avons organisée ! Une souris n'aurait pu passer ! »

Le commissaire Maigret se caressait le menton, très ennuyé. Il soupira :

« Je n'y comprends rien moi-même... Nous n'avons pas quitté cette pièce un seul instant. Les fenêtres sont restées fermées... »

Il vérifia pour la dixième fois qu'elles n'avaient pas été ouvertes.

« Et personne n'a franchi la porte... Il n'est tout de même pas passé à travers les murs !

— Hé !... Qui sait, monsieur le commissaire... Cet homme est véritablement diabolique !

— Ah ! c'est incompréhensible ! Voyons... Essayons de réfléchir. De mettre un peu d'ordre dans nos idées... Il a fallu qu'il retire les trois tableaux véritables, qu'il les sorte du musée. Puis il a dû y pénétrer de nouveau avec les faux. Tout ce trafic n'a pu se faire sous nos yeux, quand même !

— A moins que le Furet n'ait trouvé le moyen de se rendre invisible...

— Ah ! Non, l'homme invisible, c'est

du cinéma ! Et nous ne sommes pas au cinéma. »

Le commissaire Maigret interrogea encore une fois les agents qui étaient restés à l'entrée du musée pendant la nuit et ceux qui avaient patrouillé autour. Ils n'avaient rien vu. Personne ne s'en était approché, personne n'en était sorti. Le conservateur demanda à voix basse au commissaire :

« Etes-vous sûr de vos hommes ? »

— J'en réponds comme de moi-même ! Le Furet n'a pu bénéficier d'aucune complicité à l'intérieur du musée.

— Alors ?

— Alors, c'est de la magie ! Je suis obligé de faire la même constatation que vous. Hier, il y avait ici trois Popovitch, aujourd'hui il y a trois croûtes. Comment la transformation s'est-elle opérée ? Je n'en sais absolument rien ! »

Il enfonça son chapeau d'un coup de poing, écarta les journalistes qui attendaient à l'entrée en grommelant :

« Adressez-vous au conservateur ! »

Et il regagna le commissariat. Une heure plus tard, les premiers communiqués

étaient diffusés par la radio et les journaux s'apprêtaient à sortir des éditions spéciales :

UN CAMBRIOLAGE-MIRACLE !

LE FURET A VOLÉ LES TROIS TABLEAUX DE POPOVITCH et les a remplacés par trois copies sans valeur. On ignore la manière employée par l'ingénieur cambrioleur pour opérer la substitution. Le commissaire Maigretet aurait déjà son idée sur la question, mais il a refusé de la révéler.

Deux heures plus tard, les journaux de midi publiaient une annonce sur une page entière. Popovitch offrait une prime d'un million à qui lui ferait retrouver les trois tableaux. Et le soir même, on pouvait voir une annonce semblable dans *France-Flash*, qui était ainsi rédigée :

J'offre un million à qui m'apportera la barbichette de Popovitch, pour la faire figurer dans ma collection de curiosités.

Signé : LE FURET



On les voyait courir après les papillons.

Interviewé par des reporters, le maître s'emporta, traita le cambrioleur de microbe invétéré, de cafard verdâtre et de crapaud bégayeur. De plus, il le maudit jusqu'à la septième génération et fit le serment de lui tremper le nez dans un pot d'huile de soja lorsqu'il le tiendrait.

Il écumait :

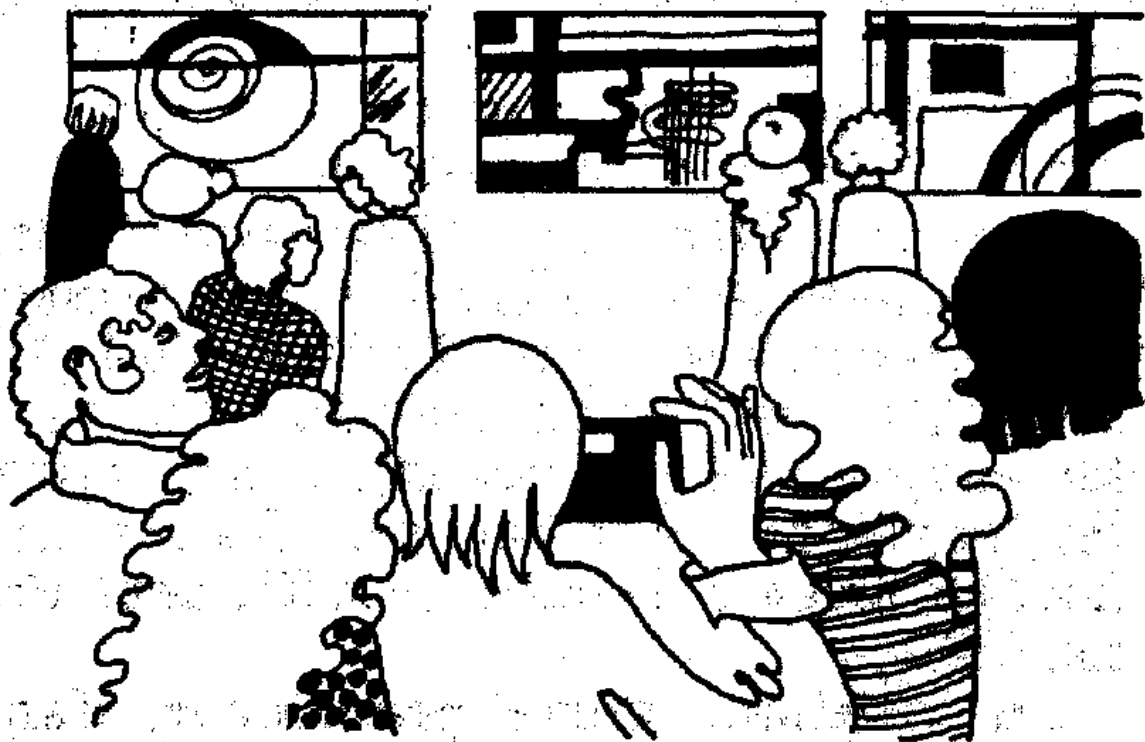
« Non content de voler mes chefs-d'œuvre incomparables, il a le front de me narguer ! Mais ça ne se passera pas comme ça ! Le commissaire Maigret est en train d'enquêter et il finira par mettre la main au collet de ce lézard mal peigné ! »

Mais la journée se passa sans que le commissaire ait soulevé le moindre coin du voile qui cachait la vérité. Il tournait en rond dans son bureau en tirant sur sa pipe dont la fumée obscurcissait l'air autant que son cerveau, refusait de recevoir les journalistes, houspillait ses collaborateurs et maintenait son téléphone décroché pour n'être pas harcelé par ses supérieurs.

Le lendemain matin il retourna au mu-

sée d'Art futuriste, inspecta une fois de plus les fenêtres, les murs, les planchers et le plafond, tandis qu'une foule compacte s'amassait devant l'entrée qui était provisoirement interdite au public. Vers onze heures, il renonça à fouiller plus longuement et autorisa le conservateur à rouvrir les portes.

Alors, ce fut la ruée. On se précipitait dans la galerie des peintures, on se bousculait pour apercevoir les trois tableaux qui paraissaient d'autant plus précieux, qu'ils étaient devenus faux ! Avant, ils



n'étaient que connus; maintenant, ils devenaient célèbres...

Popovitch avait déjà cessé d'accorder sa confiance au commissaire Maigret, et il envoyait des communiqués aux journaux pour protester contre l'inefficacité de cette police qui n'avait pas encore été capable de lui retrouver ses toiles. Le maître vint exprimer son indignation sur les écrans de télévision, en termes grandiloquents, roulant les yeux et tirant sur sa barbiche. En réalité, il était ravi de la publicité faite autour de son nom et se réjouissait de voir que le Furet avait eu le bon goût de choisir ses œuvres pour les voler.

**

Pendant ce temps, que devenaient Françoise, Boulotte et Ficelle ? Apparemment peu préoccupées par l'affaire des tableaux, on les voyait se promener dans les environs de Framboisy, courir après les papillons, chercher des fraises des bois ou essayer d'imiter le sifflement des merles.

En revenant d'une promenade, dans

l'après-midi du 18, les trois filles passèrent devant la villa des Pétunias. Le long du trottoir stationnait une voiture de grand tourisme, basse, profilée, de couleur rouge. Françoise désigna une fenêtre ouverte de la villa.

« Regarde, Ficelle ! On dirait que tes tantes ont trouvé un locataire. Ce doit être le propriétaire de cette voiture. »

Ficelle regarda l'intérieur du véhicule et s'exclama :

« Oh ! il y a un radio-téléphone sur le tableau de bord ! Ça a l'air drôlement confortable ! On doit être assis là-dedans comme des princesses orientales sur des coussins de soie... »

— Tu veux dire, comme sur des mottes de beurre tiède », rectifia Boulotte.

Comme les trois amies allaient poursuivre leur chemin, la porte de la villa s'ouvrit et un homme assez corpulent, blond, porteur de lunettes à grosses montures, apparut en haut du perron. Il traversa lentement le jardinet, ouvrit la grille et s'installa pesamment dans la voiture. Il respirait très fort, en faisant siffler l'air, comme un asthmatique. Il mit le moteur

en route et démarra dans un ronflement sonore. En quelques courtes secondes, le bolide rouge atteignit le bout de la rue et disparut.

Françoise posa son index sur la pointe de son menton puis enroula une de ses boucles noires autour de son doigt. Elle réfléchit un moment, puis se tourna vers ses amies et demanda :

« Vous n'avez pas déjà vu cet homme ? J'ai l'impression de le connaître.

— Moi, dit Ficelle, je ne l'ai jamais rencontré.

— Moi non plus ! » fit Boulotte en ouvrant une bouche énorme pour y enfourner un éclair au café qu'elle venait d'acheter à la pâtisserie Finefleur, la meilleure de Framboisy.

Françoise secoua la tête en faisant « tss-tss-tss » entre les lèvres. Ficelle déclara :

« En tout cas, je peux te dire une chose : c'est que ce bonhomme va faire un drôle de nez quand le fantôme viendra secouer ses chaînes sous la fenêtre ! Nous aurions peut-être dû le prévenir ? Tu ne crois pas, Françoise ?

— Non, le fantôme le laissera tranquille.

— Tu crois ? Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire. C'est une impression. Je pense que le fantôme ne reviendra plus, maintenant que les demoiselles Faïence ont abandonné la villa. »

Elles continuèrent leur promenade jusqu'à la Grand-Place. Il y régnait depuis deux jours une animation inhabituelle. Le musée d'Art futuriste n'avait jamais attiré autant de monde, qui apparaissait sous la forme de touristes débarquant des convois d'autocars détournés de leurs circuits habituels. Les châteaux historiques ou les vieilles abbayes étaient délaissés au profit des trois faux Popovitch. En voyant cette foule s'engouffrer dans le musée, Françoise commenta :

« Il est curieux de constater que les gens vont beaucoup plus regarder la peinture de Popovitch depuis qu'elle est fausse ! Le même phénomène s'était produit quand on avait volé *L'Indifférent*¹. »

1. Tableau de Watteau qui fut volé au Louvre. Après sa disparition, le public se précipita pour voir l'emplacement où il avait été accroché.

Ficelle se tourna vers Françoise et dit :
« Je pense à une chose... Toi qui as des qualités de détective, pourquoi n'essaierais-tu pas de trouver comment le Furet s'y est pris pour voler les trois tableaux ? »

Françoise se mit à rire.

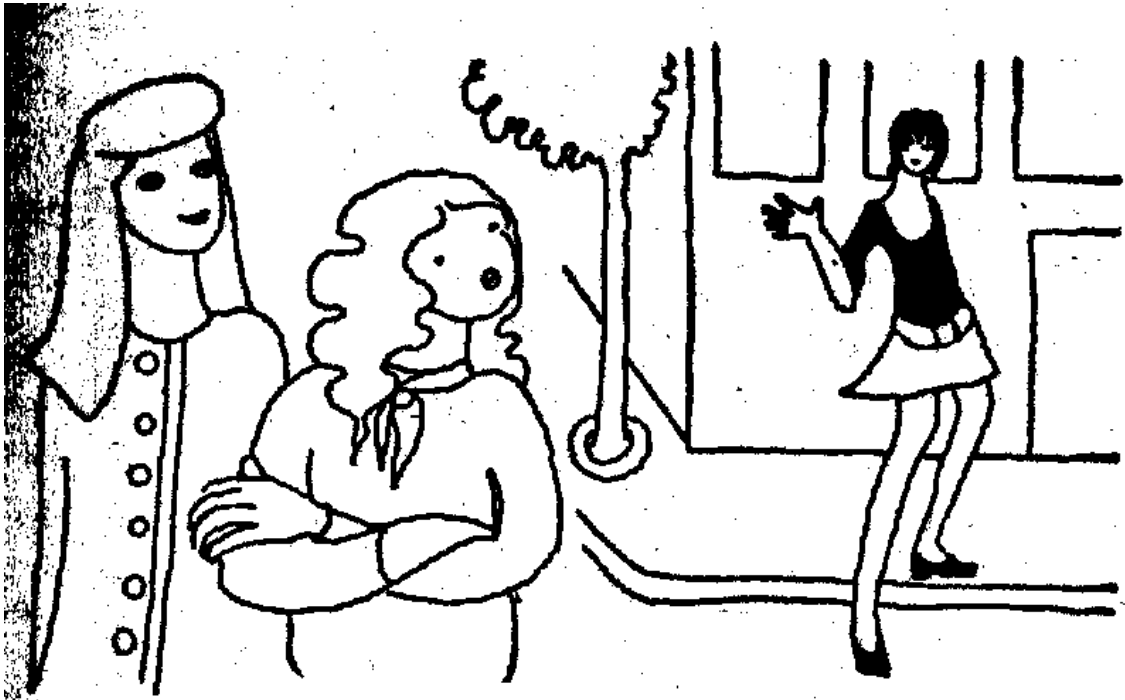
« Ha, ha ! Je prends bonne note de ta suggestion. Je la mets dans ma poche avec mon mouchoir dessus !

— Pourquoi ? C'est idiot, ce que je viens de dire ?

— Pas du tout, ma grande. Seulement, je ne t'ai pas attendue pour faire ce que tu me proposes.

— Ah ? Tu as essayé de deviner comment il a fait ?

— Je n'ai pas essayé. J'ai deviné. *Je sais comment les trois tableaux ont été volés.* »



CHAPITRE IX

Entrevue avec le maître

LA GRANDE FICELLE ouvrit des yeux ronds. Sa bouche prit la même forme circulaire. Elle demanda :

« Comment a-t-il fait ? Dis-le moi vite !

— Plus tard.

— Oh ! si, dis-le !

— Non. Il faut d'abord que je fasse certaines vérifications. Et puis cette affaire ne fait que commencer.

— Vraiment ? Moi, j'ai l'impression que c'est terminé. Le Furet a volé les tableaux, et voilà tout ! »

Françoise secoua la tête.

« Non, ma grande, tout n'est pas fini. Il va encore se passer d'autres choses. Je ne sais pas exactement quoi et c'est justement pour cela qu'il faut attendre. »

Ficelle fit la moue et grommela :

« Alors, tu ne veux pas me dire comment le vol s'est passé ? »

— Pas pour l'instant. Mais je te promets que tu seras la première à le savoir.

— Avant le commissaire Maigret ?

— Avant lui.

— Avant les journaux et la télé ?

— Oui.

— Ah ! chic alors ! »

Elle fit quelques gambades pour exprimer sa joie puis demanda :

« Et maintenant, qu'allons-nous faire ? »

Boulotte proposa :

« On pourrait prendre l'autobus et passer au supermarché ? En ce moment, il y a des réductions formidables sur les gaufrettes. Si on en achète trois paquets,

on a droit à une boîte gratuite de biscuits champagne !

— Allez-y si vous voulez, répondit Françoise, moi j'ai autre chose à faire.

— Alors, tu ne veux pas de gaufrettes ?

— Rapporte-m'en un paquet.

— D'accord ! Quel parfum ? vanille ? fraise ? framboise ?

— Artichaut.

— Ah ? Je ne sais pas si je vais en trouver. Tu crois que ça existe, des gaufrettes aux artichauts ? »

Laissant Boulotte perplexe, Françoise fit un petit adieu de la main et tourna le coin de la rue.

Sur son cyclomoteur, Fantômette fonçait vers la capitale où elle arriva vers la fin de l'après-midi. Elle se dirigea aussitôt vers l'avenue de l'Hippodrome, où résidait Popovitch.

Il possédait un hôtel particulier d'apparence cossue, devant lequel stationnait un car de reportage bleu et blanc. Des techniciens faisaient le va-et-vient entre

le car et l'hôtel, déroulant des câbles électriques, et Fantômette en profita pour se glisser discrètement par la porte ouverte, dans l'intérieur de l'hôtel. Le vestibule et un grand salon étaient envahis par une foule de reporters et de journalistes qui assistaient à une conférence faite par le maître. Il s'était mis debout sur un piano à queue, pour dominer l'assemblée. Une chaîne haute-fidélité diffusait de la musique stéréophonique. Un parfum de lavande flottait dans l'air.

Le maître parlait. Il décrivait par quel mystérieux mécanisme l'inspiration lui venait du cosmos pour faire naître dans son cerveau génial les images que sa main transposait sur la toile. Les journalistes prenaient fébrilement des notes, les reporters lui mettaient des micros sous le nez. Puis il parla du musée d'Art futuriste, de son *Martien mangeant une choucroute*, (les Martiens, messieurs, ne se nourrissent que de choucroute à la bière brune), de la *Galaxie Circulaire* (que j'ai dessinée carrée, messieurs), et de l'*Astronaute empaillé* (avec de la paille synthétique extraite d'une poutre). Il

s'emporta une fois de plus contre le Furet (ce pou galeux !). Sa barbichette tremblait d'indignation et sa pipe fumait comme un petit volcan.

Après trois quarts d'heure de conférence, il répondit aux questions fines et originales des journalistes (Combien avez-vous fait de tableaux ? Combien de temps passez-vous pour faire un tableau ? Combien vendez-vous vos tableaux ?). Puis il but un grand verre de vodka à la menthe. Fantômette profita de ce répit pour se faufiler jusqu'au piano contre lequel le grand artiste s'appuyait maintenant. Il la reconnut aussitôt.

« N'est-ce pas vous, mademoiselle, qui m'avez accueilli, lors de ma dernière visite au musée de Framboisy ?

— Oui, maître, c'est bien moi. Me permettez-vous de vous poser une toute petite question ?

— Posez, mademoiselle, posez.

— Voilà. J'aimerais savoir comment vous avez eu l'idée d'offrir une sculpture au musée ?

— Vous voulez parler de mon admirable *Conscience universelle* ? C'est là



une idée qui m'est venue naturellement, comme toutes mes géniales idées. J'avais déjà des toiles exposées... Il était donc normal que j'y eusse une sculpture.

— Oui, mais êtes-vous bien certain d'avoir pris cette décision sans que personne vous en ait parlé avant ? On ne vous a pas suggéré d'offrir cette statue ?

— Non, l'idée est de moi... Quoique... Voyons... Fouillons dans notre mémoire infailible... Une suggestion, dites-vous ?... Attendez... Il me semble que... »

Il lissait sa barbiche en fronçant les sourcils, l'air inspiré.

« Oui, maintenant que vous m'en parlez, il me revient que lors d'une conversation, quelqu'un m'a dit : « Cher maître, « vous qui avez un immense talent, pour- « quoi ne nous faites-vous pas la grâce « d'exposer une de vos merveilleuses « sculptures ? » Et comme cette proposition m'a paru tout à fait raisonnable, j'ai accepté.

— Vous rappelez-vous *qui* a prononcé cette phrase ?

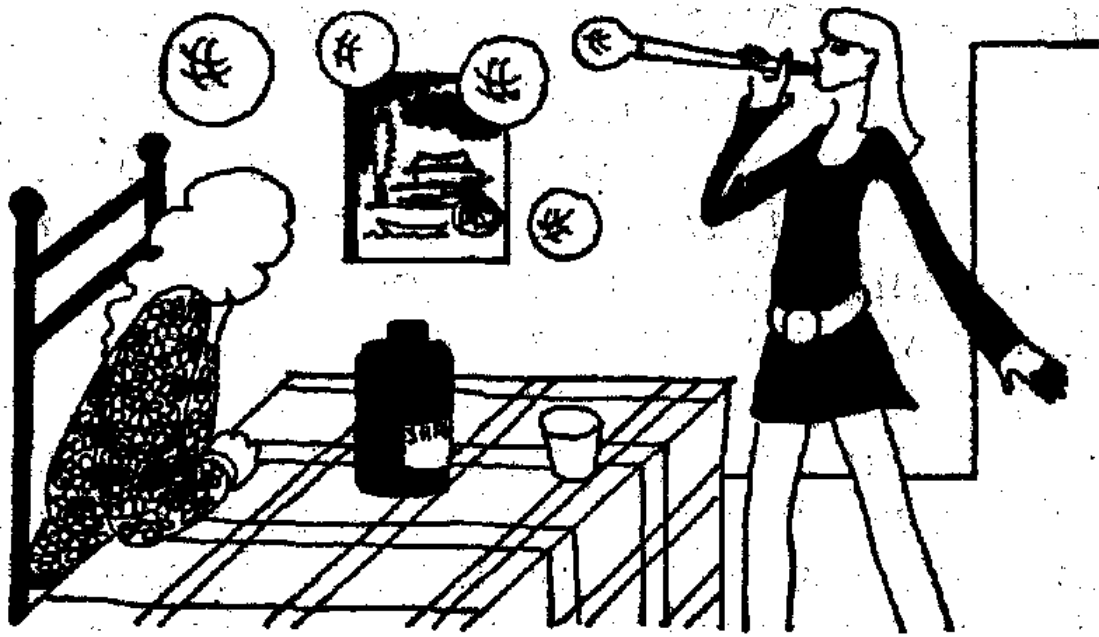
— Je m'en souviens, oui. C'était lors d'une réception chez le comte de la Pastille. Et c'est le comte lui-même qui m'a suggéré d'offrir la *Conscience* au musée d'Art futuriste. Le comte est un grand ami à moi. Tenez, voici sa photo accrochée au mur, sous cette tête de tigre. Une fort belle bête que le comte a abattue lors d'une chasse au Pakistan et dont il m'a fait parvenir la dépouille. »

Fantômette examina la photographie. Elle représentait le comte de la Pastille, casqué, en tenue de mécanicien, devant une voiture de sport dont l'avant portait un panneau « Rallye de Monte-Cristo ». Popovitch fit un signe de tête.

« Oui, mademoiselle, le comte a gagné le rallye l'année dernière et m'a envoyé cette photographie en souvenir. J'ai dans mes relations les plus grands noms du sport, du spectacle et de la diplomatie. »

Fantômette remercia l'artiste pour ces précisions, lui souhaita de retrouver rapidement les trois tableaux que le Furet lui avait volés, et prit congé. Elle remonta sur son cyclomoteur en songeant :

« Il me semblait bien que le visage du nouvel occupant de la villa ne m'était pas inconnu. Je l'avais déjà vu dans des magazines ou à la télé. C'est le comte de la Pastille. J'aimerais savoir ce qu'il est venu faire à Framboisy... »



CHAPITRE X

L'explication

« **A**TTENDS, Boulotte, je vais préparer mon mélange magique... Tu vas voir... Des bulles fantastiques... »

La grande Ficelle versa une cuiller à café de shampoing dans un verre d'eau, remua, puis plongea dans le verre un tube de carton de trois centimètres de diamètre. Elle porta ce cigare à sa bouche, pencha la tête en avant et se mit à souf-

fler très lentement. Bientôt, une superbe bulle se forma, sous l'œil émerveillé de Boulotte qui regardait l'expérience en grignotant une barre de nougat. La grande Ficelle fit une profonde inspiration, souffla de nouveau jusqu'à ce que la bulle atteigne la dimension d'un petit melon, en changeant de couleurs à mesure qu'elle se dilatait. Les irisations étaient roses, mauves, vertes. D'un mouvement rapide, mais régulier, Ficelle souleva le tube, et la bulle se détacha. Elle tomba lentement sur la moquette, rebondit trois ou quatre fois sans éclater, à la grande fierté de Ficelle qui expliqua :

« Tu vois, c'est ma toute nouvelle invention : la bulle incassable. Elle rebondit sur la moquette sans se briser.

— Et si c'était sur du parquet ou du carrelage ?

— Elle éclaterait. Maintenant, je vais essayer de faire des bulles cubiques... »

Mais cet intéressant projet fut annulé par l'arrivée de Françoise. Elle paraissait soucieuse. Ficelle lui demanda :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ressembles à une poule qui aurait trouvé un œuf dur.

— Je suis inquiète, Ficelle. Je crains que les événements ne se précipitent. Au lieu d'attendre que le Furet agisse, je vais prendre les devants. Il vaut mieux prévenir les coups que les parer. Je vais révéler au conservateur du musée d'Art futuriste comment ses tableaux ont été volés.

— Ah ! Tu as promis de me le dire avant !

— Tu y tiens vraiment ?

— Je pense bien.

— Bon, c'est entendu. Ouvre tes oreilles en grand. »

Mais ce conseil était inutile : la grande Ficelle ouvrait non seulement les oreilles en grand, mais aussi les yeux et la bouche. Boulotte avait cessé de manger, signe d'une profonde attention. Françoise marqua une pause, comme pour préparer sa phrase. Puis elle expliqua :

« Quand un fait étrange se produit, il faut se demander si l'on n'a pas affaire tout simplement à un phénomène naturel. Or, le cambriolage réussi par le Furet a l'aspect d'une opération fantastique, d'une espèce de miracle. On n'est pas loin de tenir cet homme pour un sorcier,

parce qu'il a réalisé une chose apparemment impossible : faire sortir trois vrais tableaux d'un local surveillé par des dizaines de policiers et les remplacer par trois faux.

— C'est donc bien de la magie !

— Non, Ficelle, ce n'est pas de la magie, mais tout simplement de la prestidigitation. J'ai constaté par moi-même qu'il n'existait aucun moyen de s'approcher du musée et encore moins d'y pénétrer. La conclusion saute aux yeux. Puisque, premièrement, les vrais tableaux ne pouvaient pas sortir, c'est qu'ils ne sont pas sortis. Deuxièmement, puisque les faux ne pouvaient pas entrer, c'est qu'ils ne sont pas entrés. »

Ficelle plissait son front, essayant de comprendre. Elle s'écria :

« Mais les trois tableaux qui sont exposés en ce moment, ce sont bien des faux !

— Non. Non, justement ! Il est impossible qu'ils soient autre chose que les vrais. Ils n'ont pas bougé de place. En fait, il ne s'est rien passé !

— Alors, je ne comprends plus ! Tout

le monde dit que ce sont les faux ! Popovitch, l'expert, la presse, le commissaire Maigrelet...

— Ils se trompent. Ils se trompent tous ! Il ne faut pas perdre de vue ce phénomène étrange, incompréhensible à première vue : le Furet a annoncé publiquement qu'il allait voler les tableaux. D'habitude, n'est-ce pas, les voleurs se gardent bien d'annoncer leurs cambriolages ! Si donc le Furet a pris la peine de le faire, c'est qu'il avait ses raisons.

— Lesquelles ?

— Il voulait persuader le conservateur, le commissaire, l'opinion publique, qu'il allait s'emparer des tableaux. Du moment qu'il criait sur les toits « Je vais voler les trois Popovitch ! », c'est qu'il avait l'intention de le faire. On pourrait appeler cela de la suggestion collective. Et tout le monde a marché ! Maintenant, il ne me reste plus qu'à aller dire au conservateur que ses précieuses toiles n'ont pas quitté le musée. A tout à l'heure ! »

Et Françoise laissa Ficelle ébahie, muette d'admiration devant l'ingénieuse explication de son amie.



Dans le musée, le conservateur s'entretenait avec le commissaire Maigrelet. Les deux hommes étaient de fort méchante humeur. Ils avaient étalé sur le bureau les quotidiens du jour, où les critiques à l'égard de la police étaient vives. On lui reprochait son inertie, la lenteur de l'enquête, le peu d'indices recueillis. Le Furet était toujours en liberté et narguait le commissaire tout autant que Popovitch. La situation devenait intenable.

Le commissaire Maigrelet tournait en rond en tirant sur sa pipe. Il grommelait des paroles indistinctes entre ses dents. Accoudé sur son bureau, le conservateur paraissait accablé. Il demanda :

« Que faire, monsieur le commissaire ? Ne pourrions-nous appeler... Je ne sais pas, moi ! Scotland Yard ? »

Maigrelet haussa les épaules.

« Si nous étions en Angleterre, ce serait déjà fait. Et puis là-bas ils ont Sherlock Holmes. Mais ici, nous n'avons personne de ce genre... »

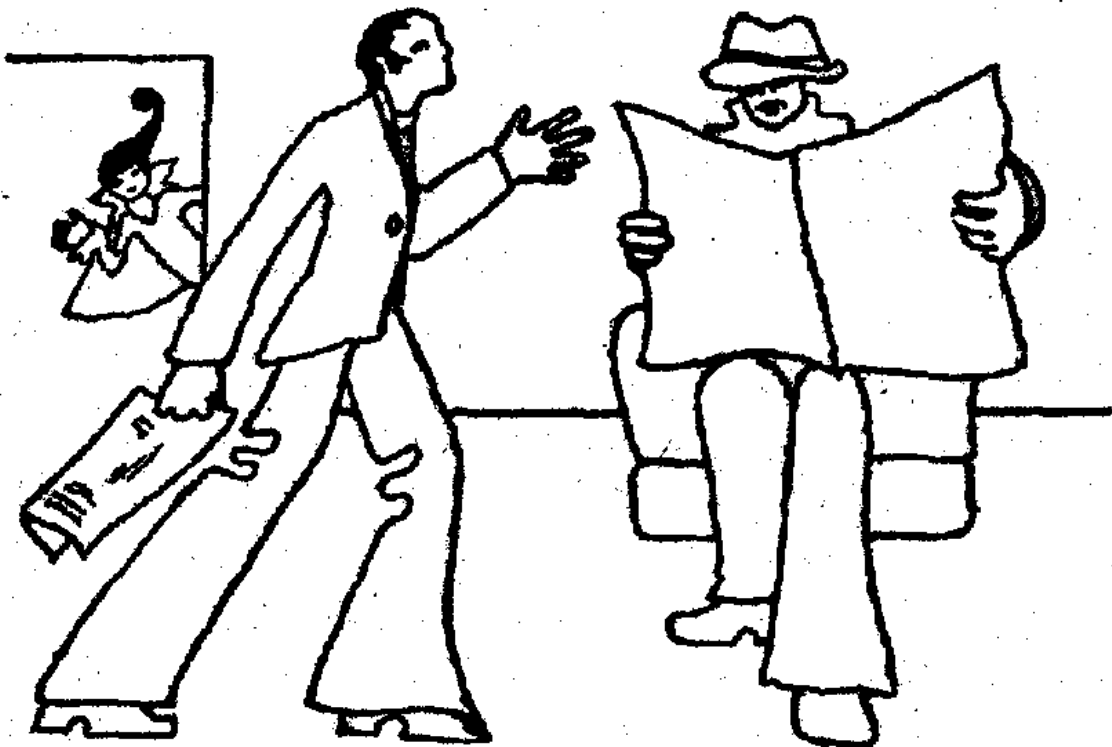
Il s'arrêta soudain, se frappa le front.

« Mais si ! Il y a quelqu'un qui vaut largement le meilleur des détectives ! Une personne capable de résoudre les énigmes les plus compliquées et de débrouiller les situations les plus difficiles !

— Qui donc ? demanda le conservateur avec espoir.

— Fantômette ! Elle seule pourrait nous dire comment les tableaux ont été volés et comment nous pourrions les retrouver.

— Oui, mais nous ne savons pas où elle est en ce moment.



— Dans cette pièce ! » fit une voix.

Les deux hommes levèrent la tête. Une sorte de lutin jaune, masqué de noir, se tenait sur le seuil de la pièce.

« Fantômette ! s'exclama Maigrelet.

— Elle-même, pour vous servir. Je crois, messieurs, que vous êtes dans l'embarras à cause de certains tableaux ?

— C'est fantastique ! Nous étions justement en train de parler de vous ! Et nous nous demandions comment faire pour vous trouver.

— Eh bien, c'est très simple, vous voyez. Il suffit que l'on ait besoin de moi pour que j'accoure. Mais parlons plutôt de votre affaire. Vous désirez savoir comment le Furet a substitué les faux tableaux aux vrais ?

— C'est ce que nous cherchons depuis trois jours !

— Je vous apporte la solution. Les trois toiles n'ont pu sortir du musée à cause de l'étroite surveillance qui y était exercée. Comme les faux tableaux n'ont pu prendre le chemin inverse pour la même raison, il en résulte que les vrais n'ont pas bougé de place.

— Comment ! dit le conservateur, vous prétendez qu'il n'y a pas eu substitution ?

— Je l'affirme.

— Mais c'est illogique ! M. Floquet, l'expert, a constaté que les peintures sont fausses !

— En est-il absolument certain ?

— Absolument !

— Il a pu commettre une erreur ?

— Non, mademoiselle ! Il ne se trompe jamais. Je vous assure qu'il connaît parfaitement son métier. C'est peut-être le plus grand expert du monde.

— Alors, il y aurait une autre solution. Une solution extraordinaire. Mais avec le Furet, il faut s'attendre à tout. Il est possible que l'homme qui a fait l'expertise... »

Elle hésita. Le conservateur la pressa d'exprimer sa pensée. Fantômette eut un sourire.

« Je pense tout simplement que ce n'était pas M. Floquet.

— Qui donc, alors ?

— Le Furet, bien sûr. Le Furet, déguisé, grimé à la ressemblance de M. Floquet.

— Comment ? Il aurait joué le rôle de l'expert ?

— Oui. Ce bandit a des qualités de comédien tout à fait remarquables. »

Le conservateur hochait la tête, sceptique.

« J'avoue que votre explication est ingénieuse, mais je connais bien M. Floquet, et je suis persuadé que c'est bien lui qui a examiné les trois tableaux. Du reste, voulez-vous que nous l'appelions, pour confirmation ?

— Je crois que ce serait plus sûr.

— Soit. Il n'habite pas loin d'ici. Je vais lui demander de venir. »

Le conservateur forma un numéro, attendit.

« Allô ! Ici le musée d'Art futuriste. Pourrais-je parler à M. Floquet ?... Vous dites qu'il n'est pas chez lui ? Où pourrais-je le joindre ?

— Comment ?... Ah ! par exemple ! »

Il raccrocha, très pâle.

« M. Floquet a disparu depuis trois jours ! »

Il y eut un moment de silence. Le commissaire grogna :

« Ceci semblerait confirmer votre idée, mademoiselle. Toutefois...

— Toutefois?

— Nous sommes certains que les tableaux sont quand même faux.

— Moi, je persiste à penser que ces tableaux sont les vrais et qu'ils n'ont pas bougé d'ici. Tenez, nous allons les examiner de près. Vous monsieur le conservateur, qui avez eu l'occasion de les voir souvent, vous devez pouvoir les authentifier aussi bien que M. Floquet?

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils ne sont plus ici.

— Comment?

— Oui, Popovitch est venu les chercher, il y a une heure.

— Quoi? Que dites-vous? Popovitch est venu?

— Oui. Il en avait assez de voir le public regarder les copies... »

Très agitée, Fantômette s'écria :

« Mais il y a une heure, j'étais en compagnie de Popovitch, dans son hôtel. Il donnait une conférence de presse devant des dizaines de journalistes! *Ce n'est*

pas lui qui est venu chercher les tableaux!

— Qui est-ce donc?

— Vous ne le devinez donc pas? Le Furet, pardi! Il s'est déguisé en Popovitch, tout comme il s'était déguisé en Floquet. Il a mis les trois tableaux sous son bras — les vrais — et il s'en est allé tranquillement! Ah! mille pompons! Je suis venue une heure trop tard! Ce bandit est diabolique. C'est le mot, diabolique! »

C'est elle maintenant qui tournait en rond dans le bureau, les mains derrière le dos.

« Ah! je me doutais qu'il y arriverait, le gremlin! Il a toutes les audaces! Et un talent de comédien stupéfiant, je vous le disais. Dans le fond, je l'admire, ce bonhomme. Il n'y a personne qui soit capable de lui tenir tête.

— Si, dit le conservateur, il y a vous.

— Moi? Oh! pour l'instant, j'avoue que je suis assez désorientée. J'ai besoin de me reprendre, de réfléchir. Avec un adversaire de cette envergure, il ne faut pas agir au hasard. Quand j'aurai mis

au point un plan d'attaque, je vous préviendrai.

— Mais... Quand? Plus le temps passe et plus le Furet a le temps de se mettre à l'abri. »

Fantômette fit signe que non.

« Ne vous inquiétez pas. Dès que le moment sera venu, je vous livrerai le Furet, pieds et poings liés.

— Et les tableaux?

— Vous les aurez par-dessus le marché. »

Elle pirouetta sur ses talons et sortit du bureau. Les deux hommes se regardèrent. Le conservateur demanda avec hésitation :

« Pouvons-nous lui faire confiance? Elle me paraît bien jeune!

— Elle a déjà beaucoup d'expérience et a réussi plusieurs fois à provoquer l'arrestation du Furet. Je crois que nous pouvons compter sur elle. Et puis, que pourrions-nous faire d'autre? Nous n'avons pas le choix. »

Il alluma une nouvelle pipe, tira dessus avec un plaisir certain et déclara :

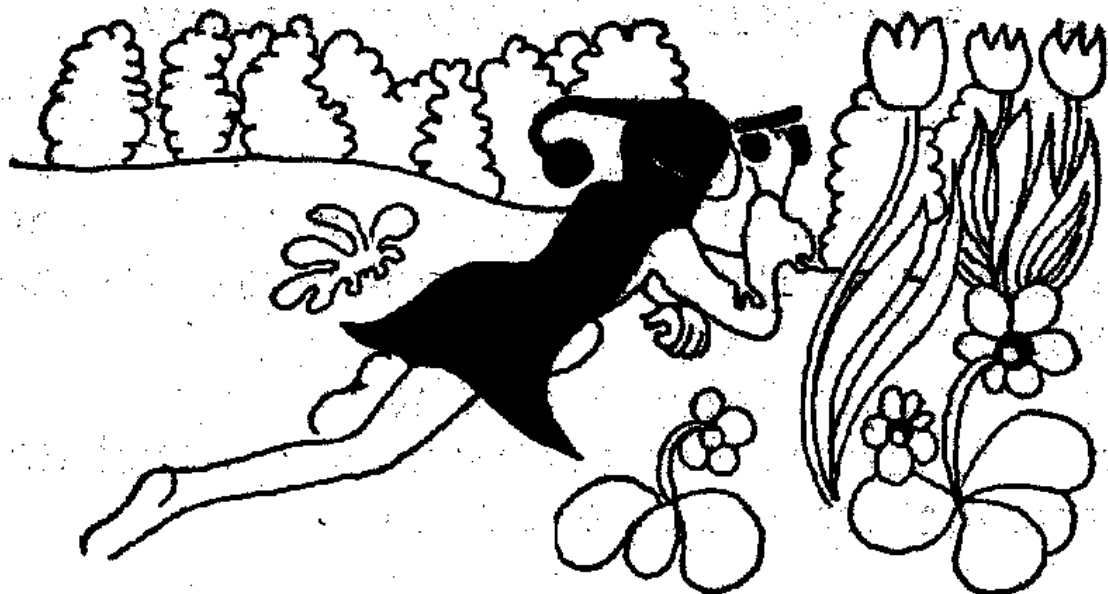
« Je vais annoncer aux journalistes que

j'ai pris Fantômette comme collaboratrice. Cela fera patienter l'opinion publique. Allons, je crois que la journée n'aura pas été trop mauvaise tout de même... »

Le conservateur soupira :

« C'est exactement ce que le Furet doit être en train de penser! »





CHAPITRE XI

Un nouvel exploit du Furet

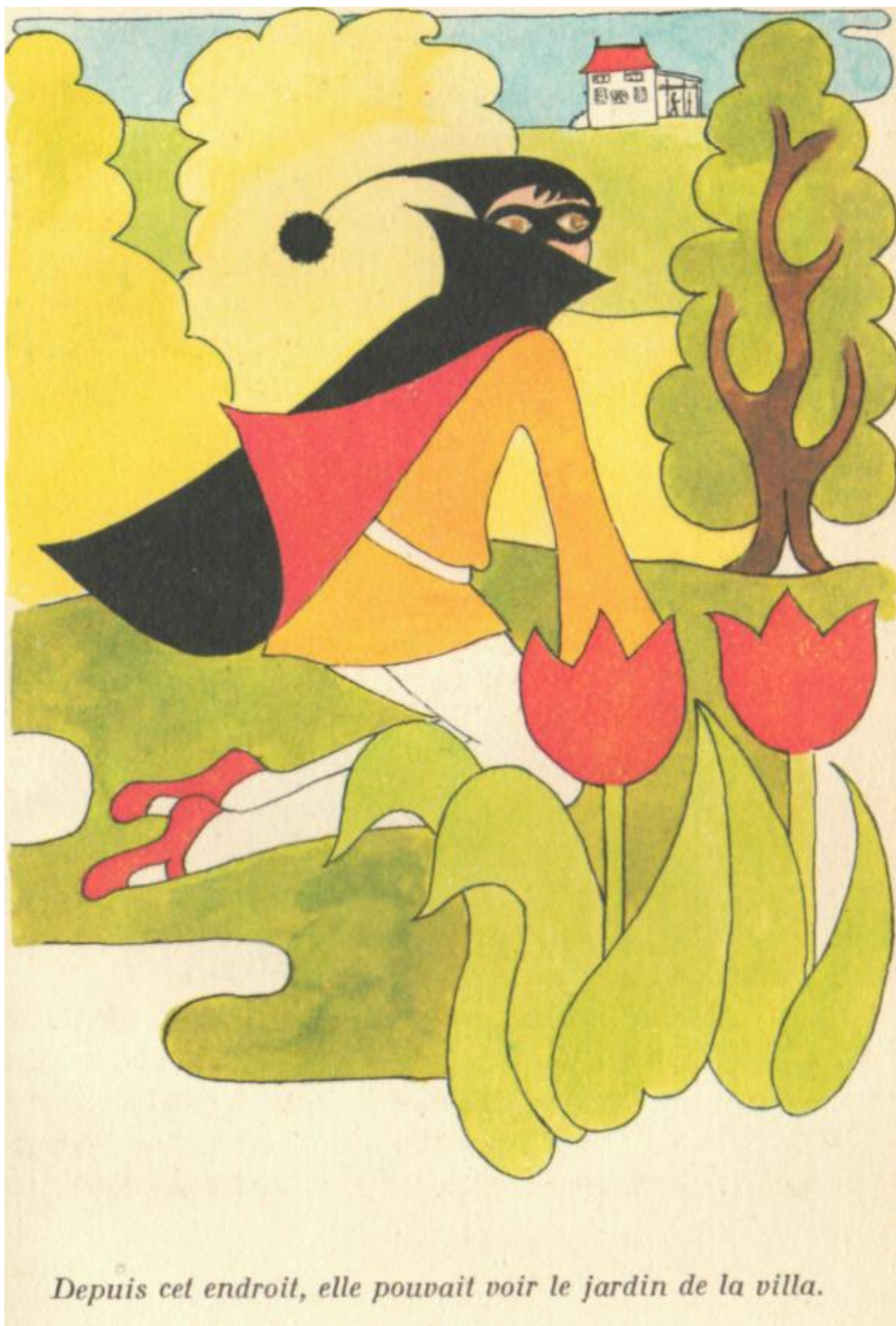
FANTÔMETTE était allongée dans l'herbe, à plat ventre. Elle maintenait devant ses yeux une paire de ces énormes jumelles dont on se sert dans la Marine. Elle avait installé son poste de guet dans un jardin d'une propriété voisine de la villa des Pétunias. Cette propriété étant celle d'un représentant de commerce absent la plupart du temps, Fantômette

n'avait eu aucune difficulté à entrer chez lui.

Elle avait à sa droite un carré de choux; à sa gauche des fraisiers; devant, un massif de tulipes multicolores qui la dissimulait. Depuis cet endroit, elle pouvait voir le jardin de la villa et la façade arrière. A l'étage, la véranda apparaissait dans son champ visuel, débarrassée de sa collection de cactus. Or, si la pièce ne contenait plus de végétation, elle n'était pourtant pas vide. Quelqu'un s'y était installé.

Il s'agissait d'un homme, qui vivait probablement au premier étage; il devait coucher dans la chambre précédemment occupée par les demoiselles Faïence. Dans la journée, il se tenait à l'intérieur de la serre, debout, tournant le dos au jardin. Devant lui se trouvait un chevalet de bois sur lequel était posée une toile. Il paraissait brun, grand et mince.

« Le pavillon est donc occupé maintenant par deux hommes : le gros blond propriétaire de la voiture rouge et ce brun qui m'a tout l'air d'être un peintre. Il utilise la véranda comme atelier, ce



Depuis cet endroit, elle pouvait voir le jardin de la villa.

qui est assez logique. C'est une pièce bien éclairée, qui donne sur un jardin désert. Il travaille dans des conditions idéales, avec la lumière et le silence. J'aimerais bien savoir ce qu'il est en train de peindre... »

Le tableau étant à peine ébauché, il n'était pas possible de définir ce qu'il représentait.

« Je vais être obligée d'attendre. Dans un ou deux jours, il aura suffisamment travaillé pour que je puisse deviner le sujet qu'il peint. Ce n'est encore qu'un gribouillis informe. »

Elle tourna la molette des jumelles pour les raccourcir, les remit dans leur étui de cuir et sortit de la propriété. Elle sauta à cheval sur son cyclomoteur et s'élança à travers la ville.

**

« Ah! te voilà, Françoise! Tu viens de rater la *Chevauchée mirifique*! Un film ébouriffant! Il y avait une pauvre orpheline du Far West enlevée par des méchants bandits masqués! Ils voulaient

faire sauter le train de Santa Fé et dévaliser la banque! Et puis il y avait un gros tas d'Indiens!

— Un gros tas d'Indiens! dit Françoise en riant, j'ai autre chose à faire que d'admirer des gros tas d'Indiens.

— Quoi, par exemple?

— Tu ne t'intéresses plus à la villa des Pétunias? Moi, si. »

Boulotte qui était en train de tremper dans du thé un biscuit champagne (obtenu grâce à l'achat de trois paquets de gaufrettes à la vanille), se mêla à la conversation :

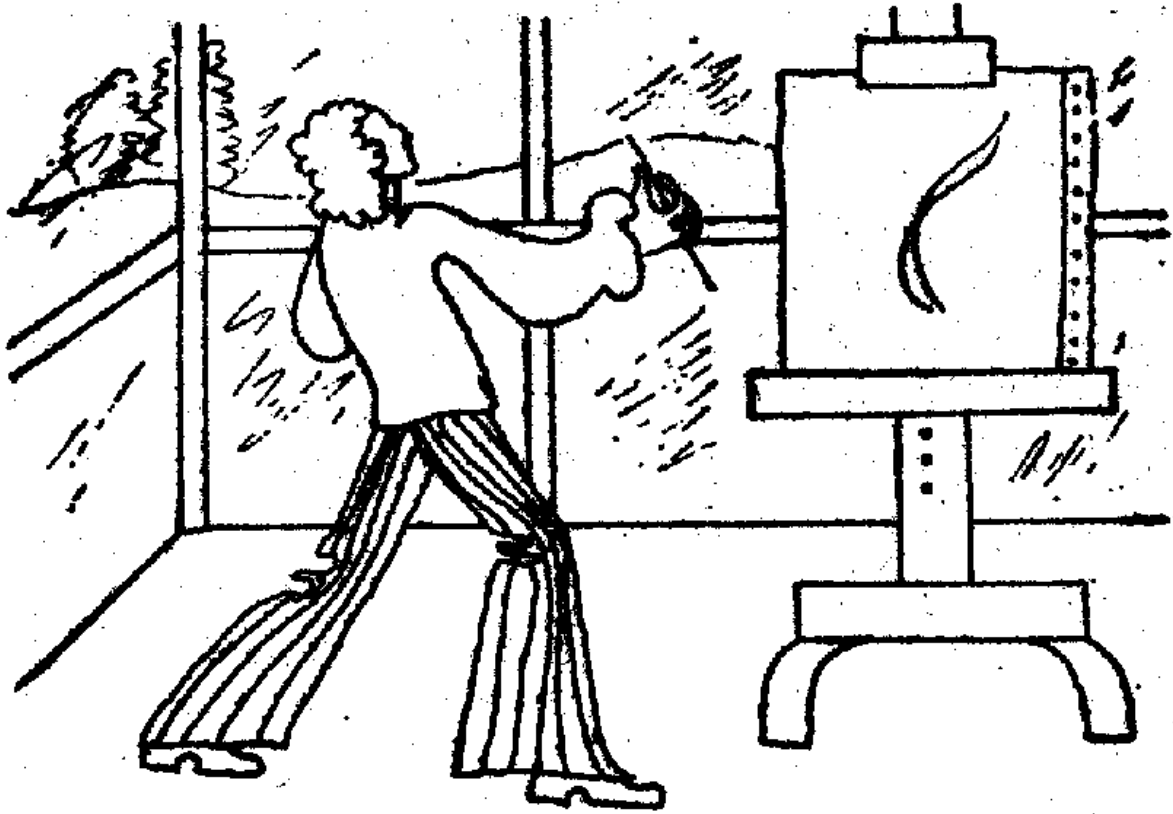
« Je ne vois pas pourquoi tu t'occupes encore de la villa, puisque le fantôme ne doit plus venir. C'est bien ce que tu as dit?

— Oui, il ne viendra plus. Les nouveaux occupants ont obtenu ce qu'ils voulaient. »

Ficelle leva un sourcil.

« Il y a plusieurs occupants? Je n'ai vu qu'un gros bonhomme blond à lunettes.

— Ce bonhomme est le comte de la Pastille. Mais il y a également dans la



villa un peintre qui s'est installé dans la véranda.

— Et ils n'ont pas peur que le fantôme revienne? »

Françoise passait un peigne dans ses boucles brunes en se regardant dans un petit miroir. Elle eut un geste d'impatience.

« Ah! tu n'as pas encore compris? Ce sont eux qui jouaient le rôle du fantôme pour faire peur à tes tantes. Ou plus exactement, c'est le peintre qui se mettait un drap sur la tête et qui remorquait un bout de chaîne.

— Oh! et comment le sais-tu, Françoise?

— Parce qu'il porte un pansement à la main gauche. Il a certainement été blessé par la chute du seau. Il ne l'a pas reçu sur la tête, mais sur le poignet. Comme il peint de la main droite, cela ne le gêne guère.

— Alors, c'est ce barbouilleur qui nous faisait si peur?

— Oui, c'est lui. La villa lui plaisait, il voulait y installer son atelier, et il a réussi. »

Ficelle ne semblait pas convaincue. Elle hocha la tête et murmura :

« Je crois qu'il s'agissait d'un vrai fantôme. Un véritable, comme ceux dont on parle dans les contes. Un qui passe à travers les murailles. D'ailleurs, il n'avait pas de visage.

— Evidemment, grande nouille. Il avait mis un voile noir dessus. Dans l'obscurité, sa figure disparaissait.

— Ah! Tu crois?

— L'explication me paraît assez simple! »

Françoise bâilla, s'étira et dit :

« Assez pour aujourd'hui! J'en ai pardessus la tête, des fantômes et de la peinture! Écoutons plutôt des musicassettes. »

Les trois amies s'offrirent donc un concert de musique enregistrée, jusqu'au moment où la télévision diffusa un merveilleux film du Far West où l'on pouvait voir de méchants bandits, de valeureux cow boys et un gros tas d'Indiens.

*
**

Un mois entier passa, sans qu'aucun incident ne se produisît dans la bonne ville de Framboisy. Certes, des touristes venaient encore admirer les trois emplacements vides où les œuvres de Popovitch avaient été exposées. Mais le directeur savait que cet intérêt ne serait que passager. Sans les trois tableaux fameux, le musée d'Art futuriste perdait les trois quarts de sa valeur. Que serait le Louvre sans la Joconde, la National Gallery sans Hogarth, le Prado sans Goya? Si les trois toiles n'étaient pas promptement retrou-

vées, le musée deviendrait bientôt la proie des mites et des araignées!

Mais, un matin, il se produisit un fait qui remplit d'enthousiasme le directeur, le ressuscita, lui fit pousser des cris de joie. *France-Flash* venait de publier un entrefilet sensationnel signé — une fois de plus — par le Furet qui semblait avoir pris ce quotidien pour porte-parole. La note était ainsi rédigée :

Considérant que l'absence des trois tableaux de Popovitch porte un préjudice certain au musée de Framboisy, que j'ai suffisamment contemplé lesdits tableaux, qu'ils encombrent ma galerie au détriment des œuvres de Raphaël, de Rembrandt et du Titien que je possède, moi, le Furet, j'ai décidé de restituer audit musée les trois tableaux. J'opérerai cette restitution pendant la nuit du 23 au 24 juin.

Ce fut une bombe.

L'opinion publique poussa un « Ah! » de surprise. Le conservateur fit « Oh! » et le commissaire Maigrelet s'écria :

« Mille millions de tonnerres! Cet individu ose nous narguer une fois de plus! Comment pourra-t-il remettre en place les trois tableaux? Cette fois-ci, c'est du bluff! »

Le conservateur du musée d'Art futuriste se grattait le crâne frénétiquement, essayant de rassembler ses idées. Il dit au commissaire :

« Puisque le Furet veut rendre les tableaux, je ne vois pas pourquoi nous en ferions une affaire. Moi, je n'en demande pas plus! Si les trois toiles regagnent leur emplacement, je m'estimerai pleinement satisfait.

— Mais l'honneur de la police? Et mon prestige personnel? Qu'en faites-vous donc? Je n'admettrai pas que le Furet se paye ma tête! Il décide, il exécute comme si je n'existais pas!

— Et Fantômette?

— Fantômette? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle n'est guère plus maligne que nous. J'espérais qu'elle ferait des étincelles, mais je constate que son intervention n'a pas servi à grand-chose. Sa renommée n'est guère justifiée.

— Alors, que pouvons-nous faire, monsieur le commissaire?

— Attendre. Attendre que le Furet rapporte les tableaux. Oh! évidemment, nous prendrons les précautions d'usage. Si nous pouvons le coincer, nous le ferons.

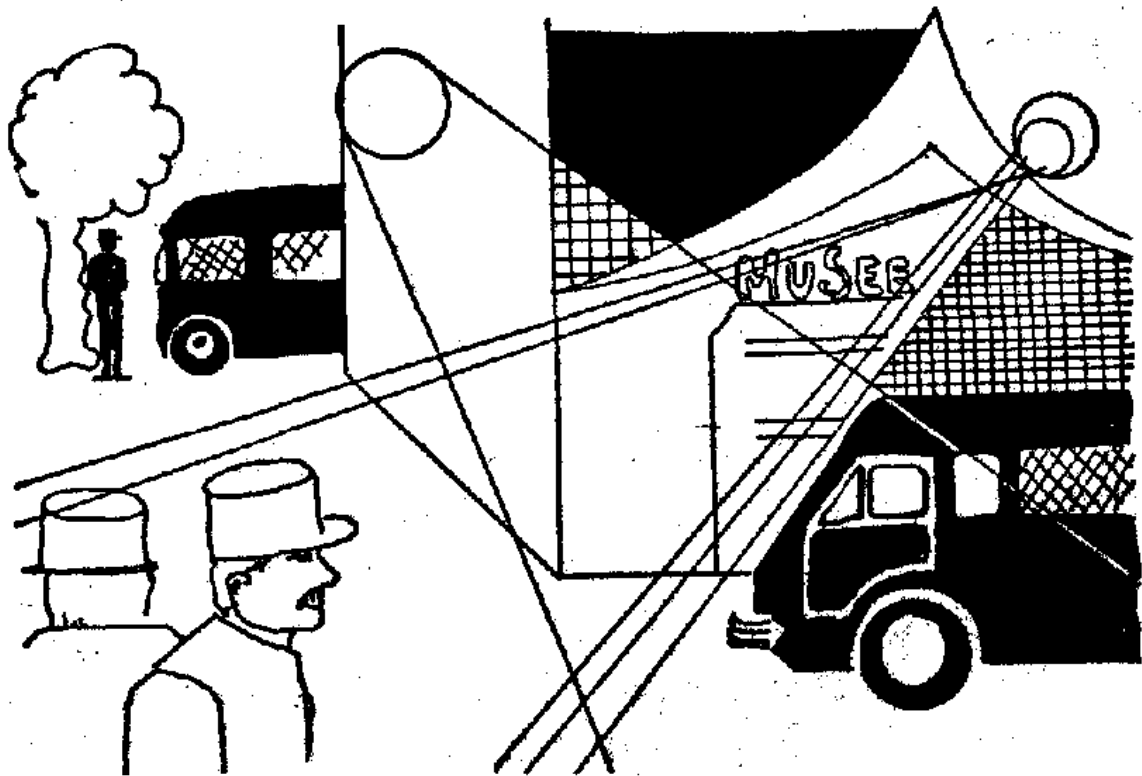
— Et s'il s'échappe? »

Maigrelet leva les bras au ciel :

« Cela ne fera qu'une fois de plus! »

Le même soir, une réponse en forme de défi était publiée par *France-Flash* :

L'outrecuidance et la prétention du



crabe rugueux nommé le Furet méritent une leçon. Notre personne sera présente dans la salle des peintures du musée d'Art futuriste et nous assisterons le commissaire Maigret lorsqu'il passera les menottes au serpent gluant.

Signé : POPOVITCH.

Le duel Furet-Popovitch était engagé. Fantômette jouerait-elle le rôle d'un simple observateur ou prendrait-elle part au combat? Nul ne pouvait encore le prévoir. Le soir du lundi 23, les forces de police étaient déployées dans le musée et aux alentours. Les projecteurs étaient allumés, les patrouilles circulaient, les agents faisaient bonne garde. Le conservateur contemplait tous ces préparatifs en hochant la tête d'un air à la fois sceptique et amusé :

« Cela ne servira encore à rien. Ce sera comme la première fois! Il va tranquillement remettre les tableaux en place sans qu'on s'en aperçoive. »

Le commissaire Maigret mâchonnait le tuyau de sa pipe, serrait les poings et grommelait :

« Moi je vous dis que s'il réussit son coup cette fois-ci, je me fais ramasseur de mégots! La salle de peinture est parfaitement vide. Je vais y passer la nuit et les issues seront gardées. Je vais doubler mes effectifs. Et je vous garantis qu'il n'entrera pas, le gredin!

— Je vais veiller avec vous, dit le conservateur, mais j'ai bien peur que tout ceci ne serve à rien. Vous connaissez le personnage... C'est Méphistophélès en personne!

— Méphis... Comment dites-vous?

— Le Diable, si vous préférez.

— Ah! oui. Eh bien, s'il est le Diable, j'ai bon espoir de lui mettre du sel sur sa queue fourchue et de l'enfermer dans une cage. Attendez un peu cette nuit, et vous verrez!... »

Et la nuit vint. Les agents faisaient les cent pas, l'étui à pistolet ouvert à demi. Ils étaient prêts à faire feu sur la moindre ombre suspecte. Le commissaire roulait nerveusement sa moustache. Le conservateur fronçait les sourcils en portant autour de lui un regard soupçonneux.

A neuf heures du soir, une longue voiture couleur framboise stoppa devant le champignon géant. Le maître Popovitch venait en personne inspecter les dispositions prises par la police. Le commissaire lui serra la main en s'écriant jovialement :

« J'espère que vous n'êtes pas le Furet déguisé en peintre? »

Le grand artiste sourit et désigna sa barbiche en proposant au commissaire de la tirer. Maigrelet, par conscience professionnelle, tira vigoureusement sur la barbiche, ce qui arracha des cris de douleur à Popovitch.

« Comme vous y allez, commissaire!

— Excusez-moi, maître, mais quand on se bat contre le Furet, on ne saurait prendre trop de précautions. Maintenant que j'ai tiré sur votre barbiche, je suis certain que vous êtes réellement le peintre Popovitch! »

Le conservateur demanda également à faire l'essai, ainsi que quelques agents. Au bout d'un quart d'heure, le malheureux artiste avait la face congestionnée par les efforts qu'il faisait pour ne pas

hurler. Maigrelet mit fin à son supplice en ordonnant à ses subordonnés de lâcher Popovitch, tout le monde étant maintenant bien certain de son identité. Il ne restait plus qu'à attendre la venue du Furet.

Le commissaire, le conservateur et le peintre s'assirent sur des chaises disposées au centre de la salle de peinture, devant le panneau central, vide. Il était 21 h 15. Pour tuer le temps, Popovitch fit une conférence sur la manière de peindre un tableau futuriste. Il expliqua comment on imaginait l'œuvre, comment on choisissait la toile, les brosses, les peintures. Comme le commissaire et le conservateur étaient sur le point de s'endormir, il alla chercher une bouteille thermos et trois tasses qu'il avait apportées dans une mallette. Il déclara :

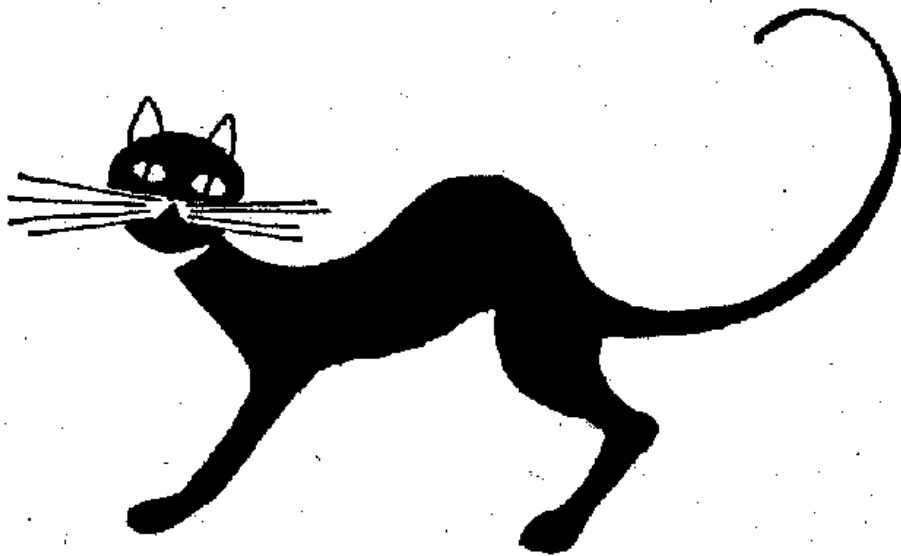
« Messieurs, nous devons veiller toute la nuit. Une bonne tasse de café très fort nous aidera à rester éveillés. »

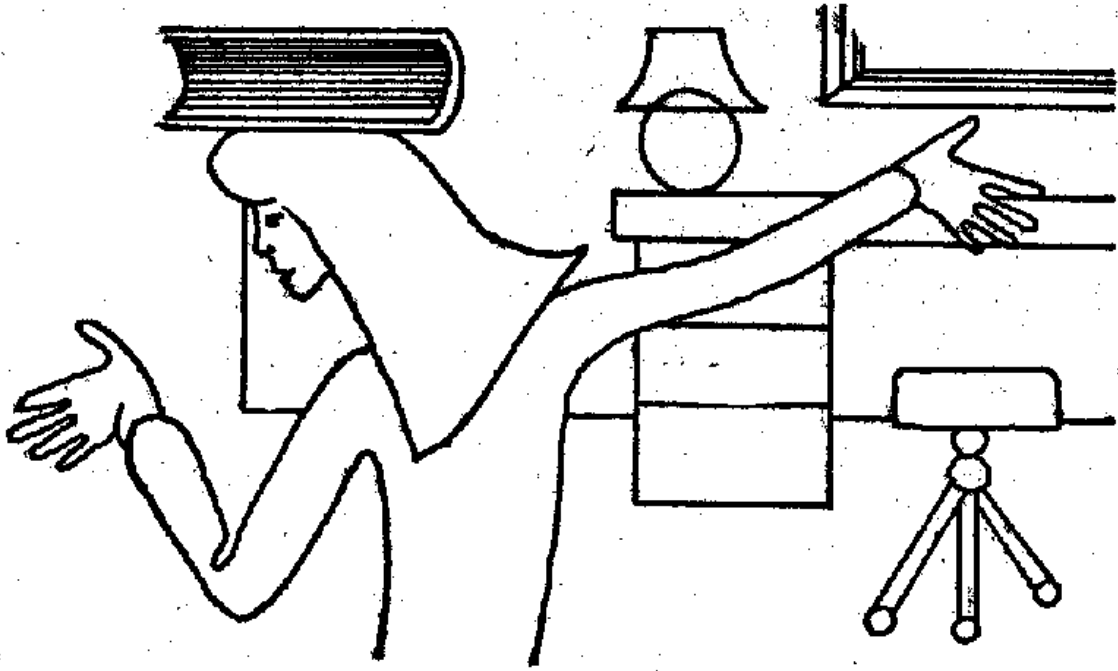
Le café fut absorbé, mais ne parut guère faire d'effet sur les trois hommes. Ou plus exactement, l'effet qu'il produisit fut contraire à ce qu'avait annoncé

le peintre. Un quart d'heure plus tard, au lieu d'être bien éveillés, le commissaire et le conservateur dormaient comme des marmottes au sein de l'hiver.

Vers huit heures du matin, les rayons du soleil transpercèrent les baies vitrées du musée. Le conservateur s'étira, se leva de sa chaise, fit trois ou quatre pas dans la salle de peinture. Son regard se porta vers le panneau. Il poussa un cri de surprise.

Les trois tableaux étaient revenus.





CHAPITRE XII

Françoise réfléchit

BOULOTTE ouvrit la porte de la chambre et demanda à Ficelle :

« Dis-moi, tu n'aurais pas vu mon livre de cuisine, par hasard? Je le cherche partout... Il a disparu...

— Si, c'est moi qui l'ai.

— Ah! donne-le vite...

— C'est que... je m'en sers.

— Oh! tu te mets à faire de la cuisine, maintenant? »

Ficelle eut l'air embarrassé.

« Non, pas tout à fait. Voilà... heu... J'ai vu hier à la télé un reportage sur une école de mannequins. Tu sais, les dames qui présentent des robes dans les maisons de haute couture? »

— Oui. Et alors? Ça ne me dit pas pourquoi tu as besoin de mon livre de cuisine...

— Attends! Pour s'entraîner à se tenir droites, elles mettent un livre sur leur tête. Et il ne faut pas qu'elles le fassent tomber.

— Alors, tu mets mon livre sur ta tête, maintenant?

— Oui. Tiens, regarde... »

Ficelle prend dans un tiroir le livre de cuisine, le pose sur le haut de son crâne et se met à avancer d'un pas majestueux. La porte s'ouvre alors, et Françoise apparaît.

« Qu'est-ce que tu fais, Ficelle? Un numéro de cirque? »

— Non, je m'entraîne pour être mannequin dans un magasin de très haute couture.

— Eh bien, en attendant jette donc un coup d'œil sur ce journal. Toi qui aimes les mystères... »

Ficelle restitue le livre à Boulotte et prend le numéro de *France-Flash*. La une est occupée par la grande nouvelle du jour :

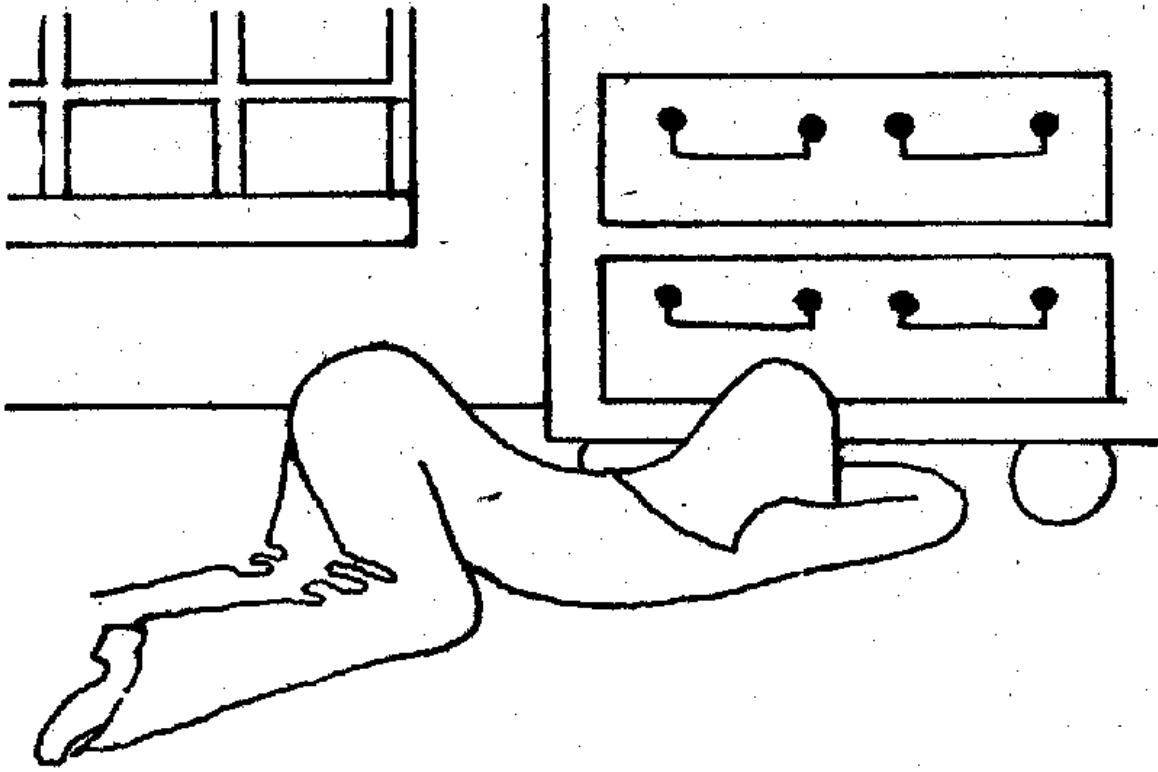
**UN EXPLOIT INCROYABLE!
LE FURET RAPPORTE
LES TABLEAUX VOLÉS**

Cette nuit, un fait extraordinaire s'est produit dans le musée d'Art futuriste de Framboisy. On sait que le fameux cambrioleur avait manifesté l'intention de rapporter les trois tableaux dont il s'était emparé dans des circonstances mystérieuses. Il vient de restituer ces toiles dans des conditions non moins étonnantes. Malgré une surveillance très stricte exercée par le commissaire Maigrelet, les trois œuvres de Popovitch ont été remises en place dans la salle des peintures. On s'interroge sur la manière employée par l'astucieux cambrioleur pour effectuer la restitution. Le commissaire Maigrelet poursuit son enquête.



Ficelle répéta trois ou quatre fois « Oh! eh bien ça, par exemple! » et demanda à Françoise ce qu'elle en pensait. La brunette tortilla une de ses boucles brunes et dit :

« J'ai réussi à deviner ce qui s'était produit la première fois. Je dois de nouveau découvrir la vérité. Que s'est-il passé exactement ? Trois tableaux sont entrés dans la salle de peinture. Or, le musée était surveillé comme précédemment. Il était donc impossible d'y introduire ne fut-ce qu'un timbre-poste. La conclusion, une fois de plus, est immédiate. »



Ficelle plissait son front, faisant de grands efforts pour trouver cette conclusion. Boulotte feuilletait son livre avec l'espoir d'y découvrir la fameuse recette de l'omelette aux œufs durs. Voyant que Ficelle ne parvenait pas à trouver la solution, Françoise expliqua :

« Puisqu'il était impossible de faire entrer les trois tableaux dans le musée, c'est qu'ils s'y trouvaient déjà! »

Elle marqua une pause et répéta :

« Ils s'y trouvaient déjà. Mais où? Là est le véritable problème. Et *qui* les a raccrochés sur le panneau?

— C'est un problème que seule Fan-

tômette pourrait résoudre! » s'écria Ficelle.

Puis elle se mit à quatre pattes pour contempler les évolutions d'une fourmi qui devait avoir flairé quelque bout de sucre égaré sous un meuble. Françoise s'assit dans un fauteuil profond, confortable, et agita son cerveau. Elle murmura :

« Je devine bien où étaient cachés les tableaux, mais je me demande comment le Furet a pu les sortir et les accrocher à leur place. Vraiment, son habileté me dépasse ! »

Elle demeura enfoncée dans le fauteuil, sombre, pensive, pendant une heure entière. Ficelle tenta vainement de la tirer de sa méditation pour lui faire voir un documentaire sur la fabrication des clarinettes. A dix heures du soir elle se leva, ouvrit la fenêtre et contempla la nuit étoilée. Ficelle apparut, en chemise de nuit.

« Comment ! Tu es encore là ! »

Françoise ne répondit pas. Ses yeux regardaient en direction de la Grande Ourse. Elle chantonnait, perdue dans un

monde de rêveries. Ficelle la secoua :

« Hé ! Il est l'heure d'aller dormir ! Tu ne rentres pas chez toi ? Il est dix heures passées ! »

— Comment ? Déjà ?

— Mais oui. Où as-tu donc la tête ? Pendant toute la soirée, tu as navigué dans les nuages ! A quoi pensais-tu ?

— Je cherchais la manière dont le Furet s'y est pris pour remettre les trois tableaux en place.

— Et tu as trouvé ? »

Françoise sourit.

« Oui, j'ai trouvé. C'est tout bonnement admirable. Et d'une simplicité ! Vraiment le Furet est un type extraordinaire... Quel dommage qu'il emploie si mal son talent ! »

— Ah ! Comment a-t-il fait ?

— Tu tiens à le savoir ?

— Bien sûr ! Ficelle est toujours la première informée !

— Je te donnerai l'explication demain.

— Oh ! non, tout de suite !

— J'ai dit, demain.

— Avant les journalistes, alors ?

— Avant tout le monde. »

Rassurée, Ficelle dit bonsoir à son amie, se retira dans sa chambre et s'endormit tout de suite. Françoise quitta la maison et prit le chemin de son logis sans se presser. Elle murmura :

« Après tout, le Furet n'est pas si génial que ça, puisque demain *il aura perdu la partie !* »



Monsieur le
Conservateur



CHAPITRE XIII

« La Conscience universelle »

« **S**I NOUS N'OUVRONS PAS les portes, s'écria le conservateur, les touristes vont les enfoncer !

— Eh, laissez-les donc entrer ! grogna le commissaire Maigret. Que le musée soit plein ou vide, cela ne changera rien aux données du problème. »

Maigret ralluma sa pipe qui ne cessait

de s'éteindre, et se laissa choir lourdement sur une chaise. Après avoir donné ordre aux gardiens de laisser entrer les visiteurs, le conservateur s'assit devant le commissaire.

« Alors ? »

Maigrelet haussa les épaules.

« Que voulez-vous que je vous dise ? C'est encore moins compréhensible que la première fois.

— Nous savons du moins comment le Furet avait opéré, puisque Fantômette nous a donné l'explication.

— Sans doute. Mais elle n'est pas encore venue nous dire comment les tableaux ont fait pour réapparaître.

— Elle a promis de s'occuper de cette affaire. Je compte sur elle. Rien ne nous dit qu'elle ne va pas encore apparaître subitement et que... »

Trois légers coups furent frappés à la porte du bureau.

« Entrez ! »

La porte s'ouvrit. On vit apparaître une jeune personne coiffée d'un fichu rouge, dont les yeux pétillants se dissimulaient derrière des lunettes noires.

« Bonjour, messieurs.

— Bonjour, mademoiselle, dit le conservateur, que désirez-vous ?

— Je viens vous expliquer comment le Furet a fait pour remettre les trois Popovitch à leur place.

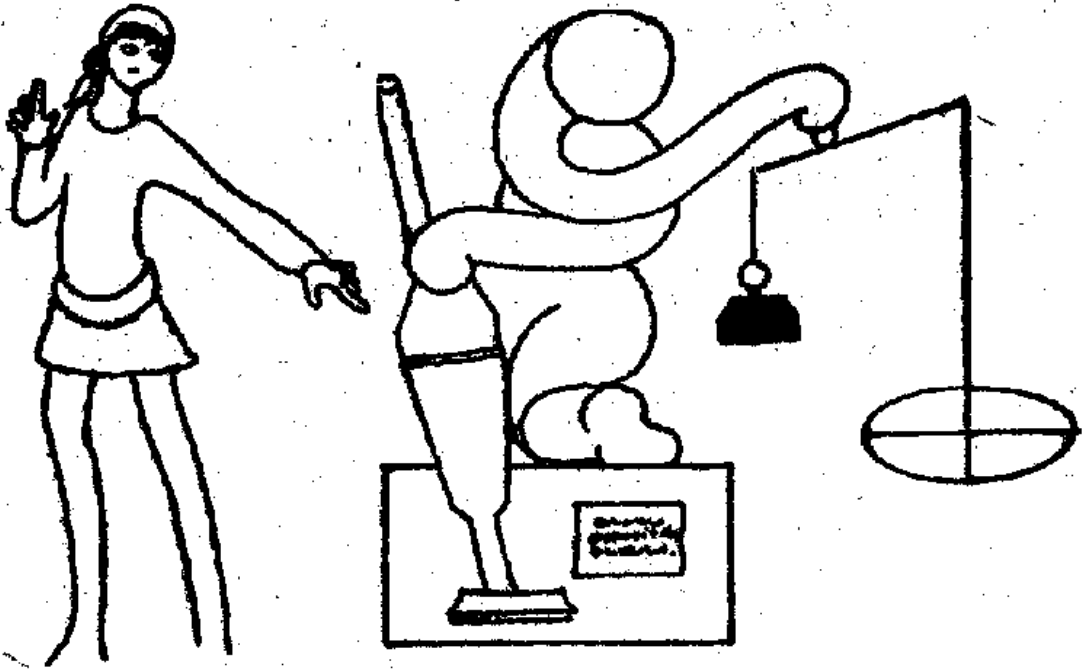
— Comment ? Vous venez nous expliquer... Alors, vous faites la même chose que cette jeune justicière nommée...

— Fantômette. Oui, je sais. *Fantômette, c'est moi.* Quand je suis venue vous voir la première fois, je portais le costume que je mets lors de mes expéditions nocturnes. Mais puisque nous sommes en plein jour, j'ai jugé plus simple de m'habiller comme tout le monde. Cela dit, je vais vous donner ma petite explication, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Au contraire ! s'écria Maigrelet, depuis hier, nous nous creusons la tête pour essayer de trouver ce qu'a fait le Furet, et nous commençons même à avoir la migraine. »

Fantômette sourit.

« Vraiment, il n'y a pas de quoi. Je vais vous dire ce qui s'est passé et votre mal de tête va disparaître aussitôt. Vou-



lez-vous me suivre dans la grande salle ?»

Les deux hommes suivirent la jeune aventurière. Elle s'arrêta devant le panneau où étaient accrochées les toiles futuristes qu'un groupe de visiteurs examinaient. Elle demanda :

« Vous rappelez-vous le petit raisonnement que j'avais fait lors de la substitution, ou de la prétendue substitution des toiles ?

— Oui, dit Maigrelet. Vous avez dit : Du moment que les tableaux n'ont pas pu sortir, c'est qu'ils sont encore ici.

— Très bien. Et maintenant je dis : Du moment qu'ils n'ont pas pu rentrer, c'est qu'ils étaient déjà dans le musée. »

Le conservateur fronça les sourcils :
« Ils étaient déjà ici ? Impossible !
Nous les aurions vus !

— Non, car ils étaient cachés.

— Cachés ? Où donc ? Il n'y a pas de cachette dans la salle !

— Si. Il y a la statue : *La Conscience universelle*.

— Mais nous avons regardé à l'intérieur. C'est même vous, je m'en souviens à présent, qui avez suggéré que le Furet pouvait s'y être dissimulé !

— Oui, c'était moi. Et mon idée n'était pas si mauvaise que cela. Car si nous avons regardé dans la statue, nous avons oublié ce qu'elle tenait en main.

— La balance ?

— Non, l'aspirateur. »

Françoise s'approcha de la statue, frappa du poing contre l'aspirateur.

« Ce cylindre est creux. Le Furet a caché les toiles dedans après les avoir roulées. Il y a mis aussi les cadres qu'il a démontés. La place n'était pas grande, mais tout de même suffisante.

— Mais... A quel moment ce travail a-t-il été fait ?

— Retournons à votre bureau. Nous y serons plus tranquilles pour bavarder. »

Ils revinrent dans le bureau et Fantômette commença le récit détaillé de toute l'affaire.

« Pour bien comprendre le déroulement des opérations effectuées par le Furet, il faut reprendre depuis le début. C'est assez compliqué, donc je vous demande toute votre attention. »

Mais les deux hommes étaient parfaitement attentifs, et Fantômette poursuivait :

« La question qui éclaire toute l'affaire est celle-ci : Pourquoi le Furet a-t-il volé les trois tableaux ?

— Parbleu ! s'exclama le conservateur, parce qu'ils ont une grande valeur.

— Pas seulement ! Ce sont sans doute des œuvres de grande valeur, et le Furet désirait s'en emparer pour pouvoir les revendre un bon prix. Mais il y a une autre raison. Il ne voulait pas seulement vendre ces trois tableaux, il voulait en vendre *plusieurs copies*. Une dizaine, peut-être, en faisant croire aux différents acheteurs qu'il s'agissait des originaux.



— Vous voulez dire qu'il a fait exécuter des copies en série ?

— Oui. Et la meilleure manière d'avoir des copies d'excellente qualité ? C'est de copier les originaux ! »

Le commissaire Maigret alluma sa pipe et murmura :

« Donc, il prend les tableaux authentiques, il fait exécuter des copies et il les revend à toutes sortes d'amateurs qui seront persuadés d'avoir obtenu les vrais tableaux ?

— Je vois que vous avez parfaitement compris. Et une fois que ces ventes sont

faites, il annonce qu'il vend les tableaux, les vrais, par bravade, par orgueil. »

Maigrelet lança une bouffée de fumée vers le plafond et dit :

« Nous savons comment il s'y est pris pour voler ces vrais tableaux : il s'est déguisé en Popovitch et les a emportés en disant que c'étaient les faux. Mais nous ne savons pas comment il a fait pour les rendre ?

— Je vais vous le dire. Le Furet a commencé par suggérer à Popovitch d'offrir une statue au musée.

— Popovitch le connaît donc ?

— Oui ! Ou plus exactement, il connaît le comte de la Pastille.

— Quoi ! Vous voulez dire que le Furet...

— ... n'est autre que le comte de la Pastille, oui. Habilement grimé, avec un faux ventre, une perruque blonde et des lunettes. Mais le peintre ignore que ce faux comte n'est qu'un malfaiteur. Il le reçoit chez lui, l'écoute à l'occasion, lui fait visiter son atelier. Le Furet a donc accès à cet atelier, ce qui lui donne l'occasion de dissimuler dans l'aspirateur trois

copies grossières exécutées d'après des cartes postales, puisque le Furet n'a pas encore à sa disposition les originaux. Lorsque la *Conscience universelle* a été apportée dans ce musée, elle contenait donc ces copies. Et il les a contenues jusqu'à la nuit dernière. Ce sont précisément ces copies qui sont en ce moment vouées à l'admiration du public. Comme le Furet a crié sur les toits : « Je rends les tableaux », tout le monde est persuadé qu'il s'agit des vrais. Comprenez-vous son habileté ? La première fois, il a fait passer les faux pour les vrais. C'est génial ! »

Le conservateur se prit la tête entre les mains et gémit :

« Les faux... les vrais... Les copies... les originaux ! Je n'y comprends plus rien ! Ah ! ma pauvre tête ! »

Le commissaire Maigret semblait nettement plus maître de lui. Il demanda :

« Pourriez-vous m'expliquer comment le Furet a pu sortir les faux tableaux de l'aspirateur et les accrocher sans que je m'en aperçoive ? J'étais là, en compagnie de M. le conservateur et de Popovitch lui-

même. Aucun de nous trois n'étant le Furet, que s'est-il passé ? »

Fantômette eut un petit sourire.

« Vous étiez là tous les trois, mais avez-vous veillé tout le temps ? »

— Hum... Je crois que j'ai dormi un peu...

— Moi aussi, dit le conservateur. »

Fantômette s'esclaffa :

« Dites que vous avez dormi à poings fermés pendant toute la nuit ! N'avez-vous rien bu, au cours de la soirée ? »

Le commissaire réfléchit.

« Heu... voyons... si, je me rappelle que nous avons pris une tasse de café fort, pour nous tenir éveillés.

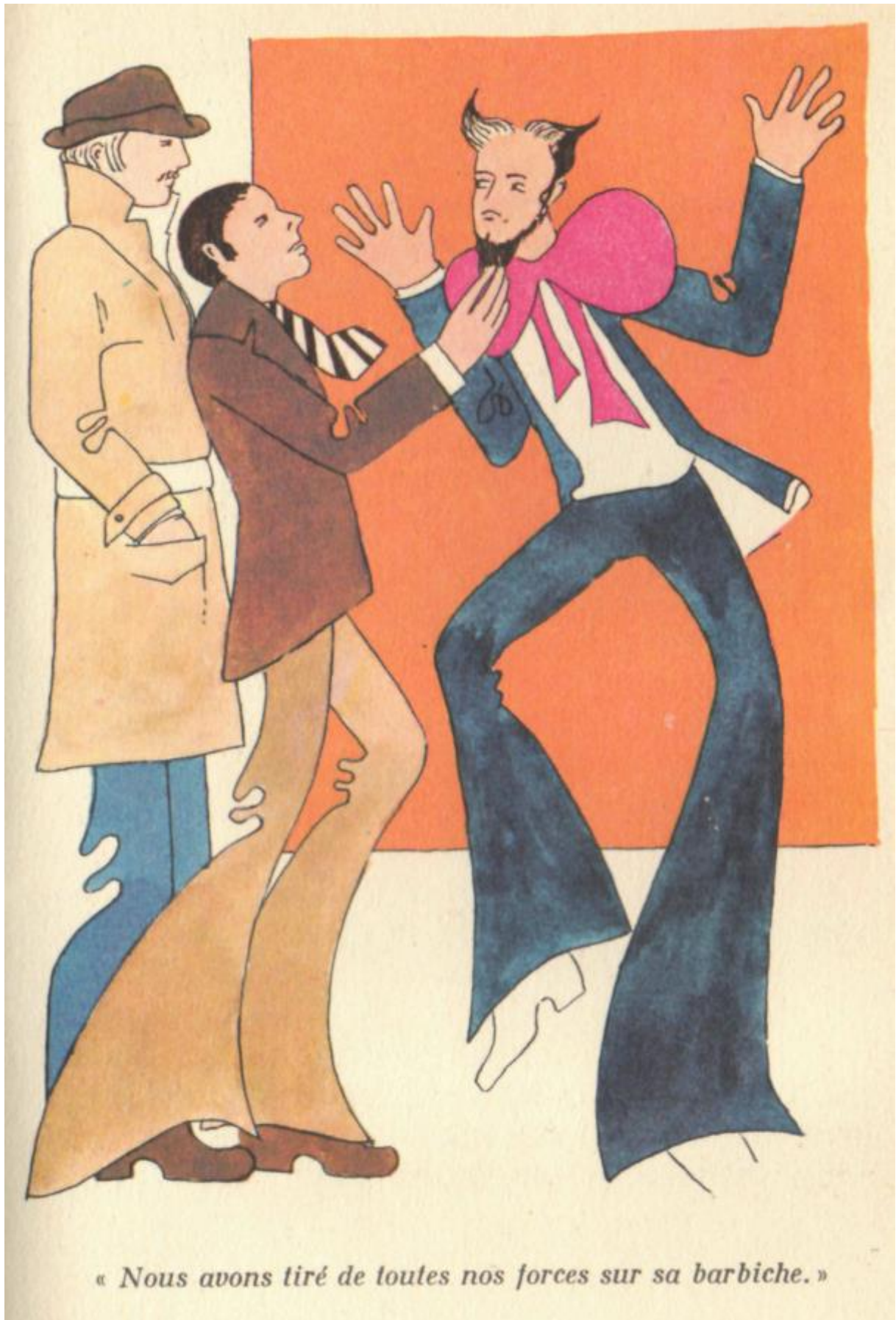
— Quel goût avait-il ?

— Un goût très fort, très amer.

— C'est bien ce que je pensais. Du café contenant un soporifique.

— Mais c'est Popovitch qui nous l'a servi !

— Bien sûr, monsieur le commissaire. Il voulait vous endormir pour pouvoir sortir les tableaux de l'aspirateur et les accrocher sur le panneau.



« Nous avons tiré de toutes nos forces sur sa barbiche. »

— Ah ! vous n'allez pas encore prétendre que c'était le Furet déguisé ! Nous avons tiré de toutes nos forces sur sa barbiche !

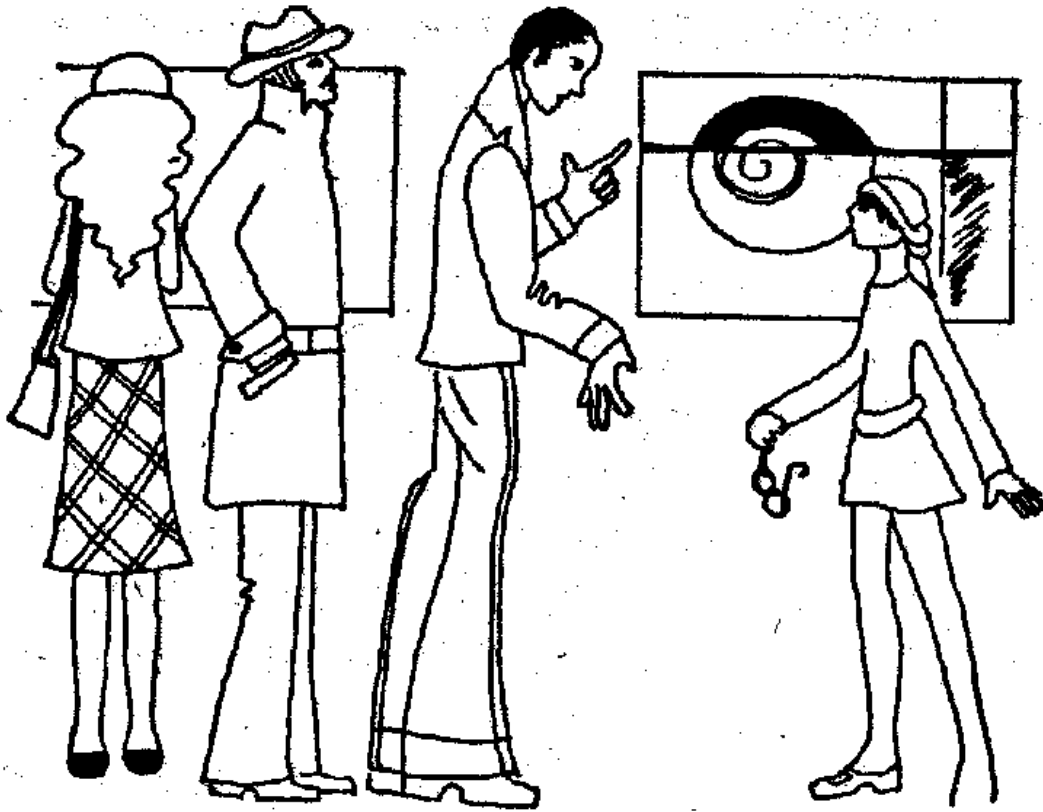
— Je vous crois, monsieur le commissaire, je vous crois. Mais il y a une explication au comportement bizarre de Popovitch. *Il agissait sur l'ordre du Furet.*

— Comment ? Vous voulez dire qu'il était complice de ce voleur ?

— A peu près. Vous avez pu constater que l'absence des tableaux portait un préjudice au musée. On se rend dans un musée pour voir des tableaux, n'est-ce pas ? Si ces tableaux disparaissent, on finit par ne plus y venir. Popovitch voulait que son martien empaillé et son astronaute circulaire retrouvent leur place.

— Vous voulez dire, l'Astronaute empaillé et...

— Oui, oui, peu importe. Il voulait donc que les tableaux reviennent, vrais ou faux. Et le Furet a proposé de les lui restituer. Le peintre ayant accepté, le Furet lui a dit : « Mon cher Maître, il y a « trois tableaux dans l'aspirateur. Vous « n'avez qu'à les raccrocher vous-même,



« après avoir endormi le commissaire.
— Mais Popovitch aurait pu vendre la
mèche ?

— Il ne l'a pas fait. Il avait conclu un
arrangement avec le Furet, il l'a respecté.
C'est un homme loyal, même avec un fi-
lou. »

Le commissaire et le conservateur res-
taient silencieux.

Fantômette demanda :

« Avez-vous bien compris toute l'his-
toire ? Ou faut-il que je recommence ?

— Non, non, dit le conservateur, c'est
inutile. Mais il y a un point qui me pa-

rait obscur. Le Furet a en ce moment les trois toiles authentiques ?

— Oui.

— Comment savez-vous qu'il s'en est servi pour en faire des copies ? »

Fantômette se mit à rire.

« Cher monsieur, c'est précisément mon métier de savoir tout. Sinon, je me contenterais de collectionner des cendriers ou des petits drapeaux, au lieu de courir après les bandits. »

Maigrelet intervint, un peu vexé de se voir relégué au second plan :

« Auriez-vous la prétention de savoir où se trouve le Furet, en ce moment ?

— Oui, bien sûr. Je sais où il est.

— Où donc ?

— Ici, à Framboisy.

— Comment ? Il est dans cette ville ?

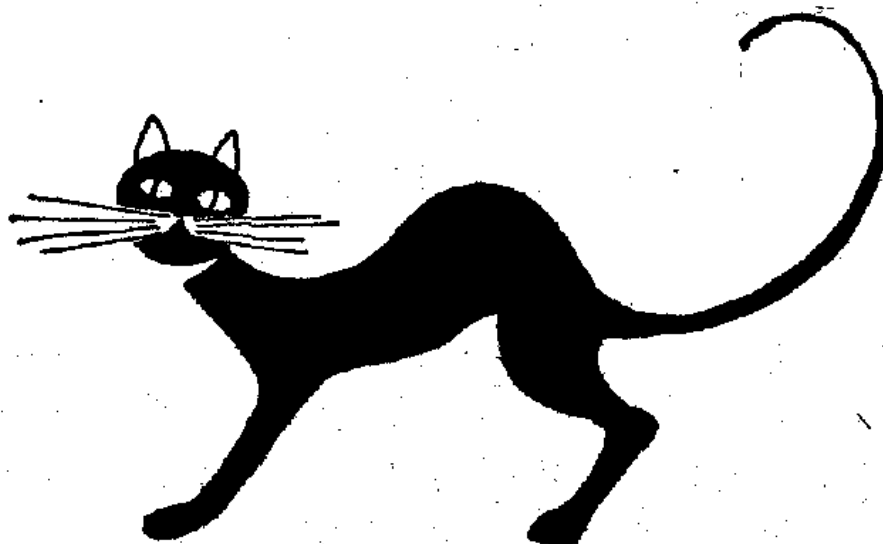
— Mais oui. Il se cache dans une petite maison des faubourgs, qui s'appelle villa des Pétunias. C'est là qu'il a installé un de ses complices, le prince d'Alpaga, qui m'a l'air de savoir manier un pinceau. Mais avant de prendre possession des lieux, il en a chassé les occupantes, les demoiselles Faïence.

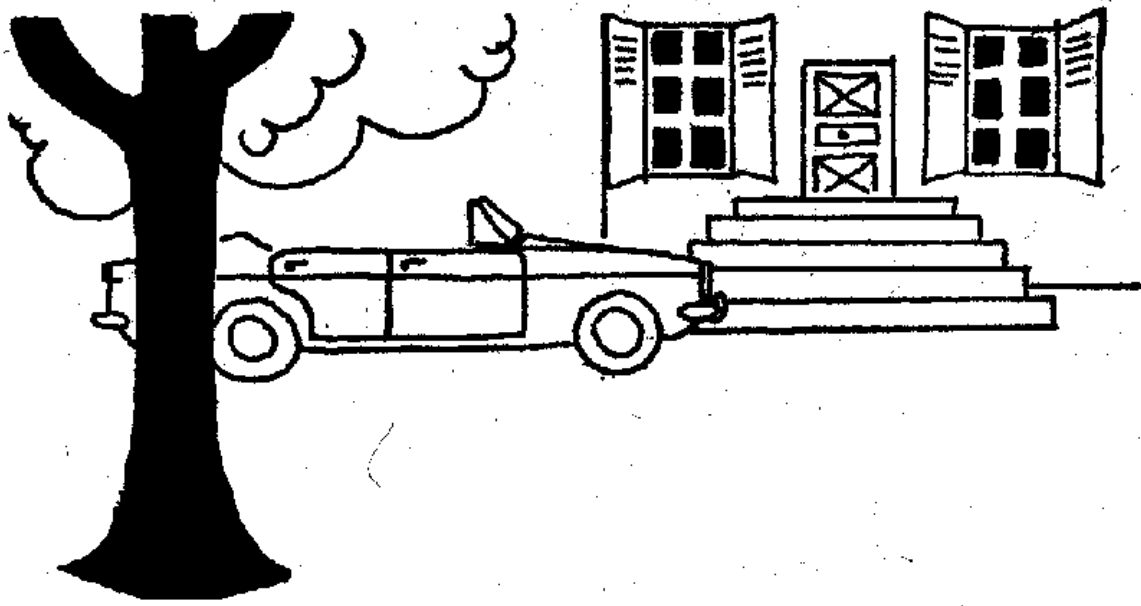
— Oh ! et comment a-t-il fait ?

— Alpaga se déguisait en fantôme et venait tous les soirs pousser des hurlements et gratter les volets avec un couteau. Les deux braves demoiselles n'ont pu résister à ce cauchemar. Elles sont parties.

— Alors, nous pouvons aller cueillir le gibier dans sa tanière ?

— J'allais vous le proposer, monsieur le commissaire. »





CHAPITRE XIV

Où l'on retrouve le Furet

DIX MINUTES plus tard, un car de police bourré d'agents stoppait devant la villa des Pétunias. La voiture rouge stationnait le long du trottoir.

« Il est là, dit Fantômette au commissaire. Voici son auto. »

Maigrelet enfonça son chapeau sur sa tête d'un coup de poing et grogna entre

ses dents qui mordaient le tuyau de son inséparable pipe :

« Allons-y ! Ce sera le plus beau jour de ma carrière ! »

Escorté par Fantômette et suivi par une douzaine de policiers, il franchit la grille, entra dans le pavillon dont la porte n'était pas fermée à clé.

« Il doit être au premier, dans l'atelier, dit Fantômette.

— Montons. »

Ils grimpèrent les marches à toute vitesse. Le commissaire poussa brusquement la porte de l'atelier, braqua son revolver en direction du peintre et cria :

« Haut les mains ! »

Devant son chevalet, le prince d'Alpaga lui tournait le dos. Il ne broncha pas. Le commissaire réitéra son ordre. Sans résultat.

« Ah ! ça mais... Il est donc sourd, ce bonhomme, ou empaillé ? »

Maigrelet s'avança vers le peintre, lui posa la main sur l'épaule. L'artiste s'effondra sur le plancher.

« Un mannequin ! Nom d'une pipe ! Il s'est moqué de nous ! »

C'était effectivement un bonhomme de bois et de chiffons, sommairement vêtu. Le chevalet devant lequel il avait été posté portait un carton sur lequel étaient tracés ces mots :

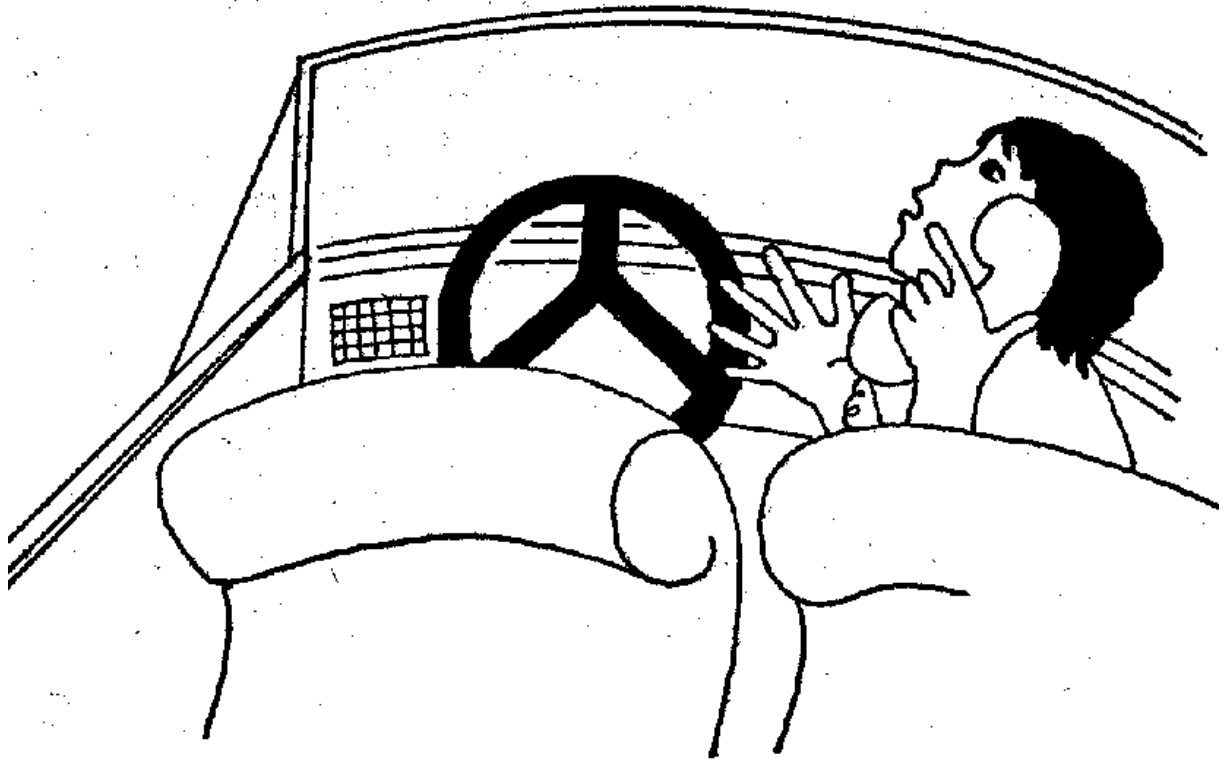
J'ai été charmé de mon séjour — hélas trop court — dans cette délicieuse villa. Mais mon ami le prince d'Alpaga et moi-même sommes inquiets sur le sort des cactus de ces charmantes demoiselles Faïence et souhaitons les voir revenir bientôt dans la serre. Nous leur laissons donc la place. Mes amitiés à Fantômette.

Signé : LE FURET

« La canaille ! rugit le commissaire, il nous échappe avec les tableaux ! »

Fantômette se mordait les lèvres. Elle rageait intérieurement. Elle avait cru surveiller le Furet, et c'est lui qui ne l'avait pas quittée de l'œil ! Décidément, l'adversaire était fort, très fort. Elle murmura :

« J'aurais dû être plus méfiante. Il m'a repérée lorsque j'étais en train d'examiner sa voiture...



— A propos de voiture, dit le commissaire Maigret, ce bandit nous a laissé la sienne. Je vais la conduire au commissariat pour que les experts la passent au peigne fin. Voulez-vous venir ? En chemin, je vous déposerai chez vous.

— Oui, je veux bien. »

Fantômette semblait abattue par la défaite, mélancolique, incapable de réagir. Tous deux sortirent de la villa. Pendant que la jeune aventurière s'asseyait à l'avant, sur le siège de droite, Maigret lui dit :

« Voulez-vous m'attendre une se-

conde ? Je vais ramener deux agents au commissariat. »

D'un geste vague, Fantômette indiqua que cela lui était indifférent. Elle semblait ne plus se soucier de rien. Machinalement, son regard suivit le commissaire qui s'éloignait en direction du porche. Il monta les quelques marches nerveusement, rapidement. Trop rapidement... Une lueur s'alluma dans l'œil de Fantômette. Un pli apparut au coin de sa lèvre. Un déclic venait de se produire dans son cerveau.

Elle allongea le bras vers le tableau de bord, décrocha le téléphone.

« Allô ! Le commissariat de Framboisy ? Ici Fantômette... Ah ! C'est vous... oui, je reconnais votre voix... Vous étiez enfermé dans la Ferme du Diable ? Et comment avez-vous fait pour... Brûlé la porte ? Tiens, tiens ! Je connais, j'ai fait la même chose... D'où je vous appelle ? Je suis devant la villa des Pétunias... Dans une voiture de sport rouge... Je vous préviens qu'elle va vite. Il va falloir vous dépêcher... »

Elle raccrocha. Maigrelet réapparaissait

accompagné de deux agents qui venaient de sortir de la villa. L'un était un grand gaillard épais, l'autre un homme plutôt mince. Ils s'installèrent sur la banquette arrière et le commissaire mit en route la voiture. Il démarra en trombe, passa ses vitesses avec virtuosité. Fantômette le regardait faire avec un petit sourire. Elle semblait avoir retrouvé toute sa bonne humeur coutumière. Elle remarqua :

« On dirait que vous avez conduit cette voiture toute votre vie. Vous semblez très bien la connaître. *Aussi bien que si elle vous appartenait.* »

Maigrelet se renfrogna et grogna :

« Elle n'est pas à moi, mais au comte de la Pastille.

— C'est-à-dire au Furet.

— Oui, sans doute.

— Donc, à vous. »

Il y eut un instant de silence. Puis l'homme soupira.

« Vous m'avez reconnu ? Bon, d'accord. Mais avouez que mon maquillage est bon tout de même. Tout le monde s'y est laissé prendre. Le conservateur...

— Oh ! celui-là, il a la vue tellement basse qu'il confondrait un radis et une citrouille. Et quand il voit quelqu'un qui ressemble à l'expert Floquet ou au peintre Popovitch, il n' imagine pas que ce puisse être le Furet. Mais les agents ? Tous ceux qui sont venus dans le car et qui sont entrés dans la villa en même temps que vous ? Comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait rien dit ?

— Bah ! croyez-vous, ma chère Fantômette, qu'ils passent leur temps à examiner leurs supérieurs à la loupe ? Du moment que j'ai un imperméable, un chapeau et une pipe, je ne puis être que le commissaire Maigrelet.

— Mes compliments, mon cher Furet. Vous êtes très fort.

— Encore plus fort que vous ne le croyez, ma petite. Je suis le maître de la situation. Vous êtes en mon pouvoir, le commissaire Maigrelet est enfermé...

— Était.

— Comment ?

— Je dis : était. Il s'est échappé.

— Impossible ! Comment aurait-il fait ?

— Bah ! La méthode habituelle... En incendiant la porte. Encore une porte neuve en perspective. Les menuisiers vont faire de bonnes affaires... »

Le Furet serra les dents et ricana :

« Peu importe le commissaire, après tout. Celui-là ne me gêne pas. L'important, c'est que je vous tienne. Et maintenant je ne vous lâcherai pas. »

A l'arrière, le gros agent grogna en agitant ses poings :

« Chef, je peux l'aplatir un peu ?

— Non.

— Juste un tout petit peu.

— J'ai dit non. C'est inutile. Nous allons lui régler son compte dans dix minutes. »

L'autre agent n'avait encore rien dit. Il sortit de sa poche un petit miroir et se contempla avec satisfaction.

« L'uniforme me va bien. Je crois que je vais m'en faire faire un sur mesures. Qu'en pensez-vous, chef ?

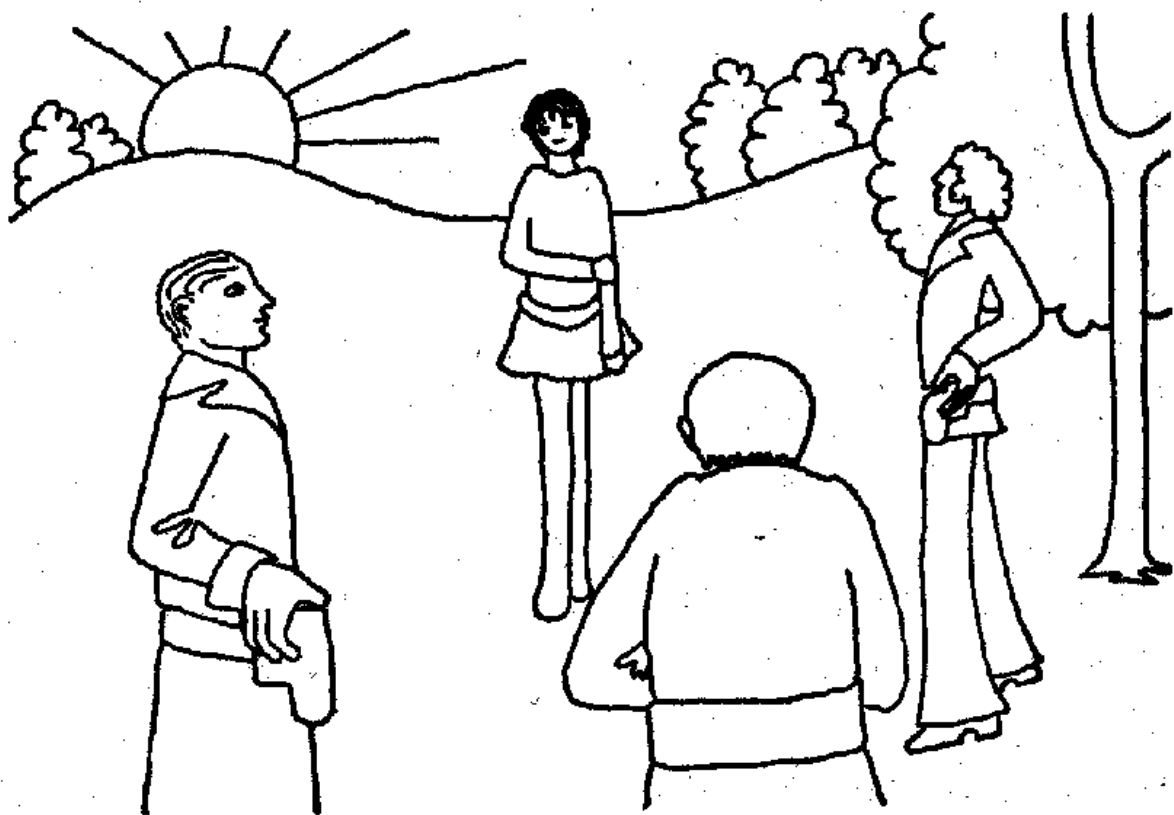
— Si ça t'amuse, Alpaga. Avec l'argent que nous ont rapporté les copies des tableaux, tu pourras te déguiser en amiral ou en académicien. »

A toute allure, la voiture de sport sortait de Framboisy. Elle traversa les faubourgs, s'engagea sur une route de campagne inondée de soleil. Le Furet s'écria narquoisement :

« Belle journée pour quitter ce monde, hein ? Et bon débarras pour nous quand vous ne serez plus là.

— En attendant, mon cher Furet, dites-moi donc pourquoi vous teniez tant à vous installer chez les demoiselles Faïence ?

— Parce que la serre pouvait être faci-



lement transformée en atelier, mais surtout parce que nous n'avions plus un sou pour louer une maison. Alors nous avons trouvé plus économique de faire partir les occupantes et de nous loger gratuitement. Pas bête, n'est-ce pas ?

— Et maintenant, vous espérez continuer longtemps votre activité de faussaire ?

— De faussaire ? Fi ! le vilain mot ! Avez-vous réfléchi, ma chère Fantômette, à ce que je représente ? Je suis une sorte de philanthrope, de bienfaiteur.

— Comment cela ?

— Mais oui. S'il n'existait que des tableaux véritables de par le monde, les collections seraient bien réduites. Tandis qu'en répandant des milliers de fausses toiles, les faussaires en question font plaisir à des milliers de personnes qui sont enchantées d'avoir chez elles ce qu'elles croient être un Manet, un Cézanne ou un Renoir. Vous comprenez que notre activité est tout à fait louable... Et je m'en voudrais de l'interrompre.

— Ouais, grogna le gros Bulldozer, on a besoin d'argent. Et ce n'est pas une

moucheironne dans ton genre qui va nous empêcher de travailler. On va t'aplatir. S'pas, chef ?

— Je crois qu'en effet je vais t'autoriser à l'aplatir, puisque tu sembles y tenir tant...

— Ah ! merci, chef. Il y a longtemps que mes poings me démangent ! »

La voiture ralentit, s'engagea dans un chemin de traverse qui se faufilait à travers champs. Au bout d'une centaine de mètres, le Furet coupa le contact, ouvrit la portière.

« Allez, tout le monde descend ! »

Il tenait à la main un pistolet, et Fantômette obéit sans discuter, un sourire aux lèvres. L'imminence de sa fin semblait lui avoir rendu sa bonne humeur. Elle descendit du véhicule, fit quelques pas sur le chemin en s'étirant, puis fit face aux trois hommes qui avaient également mis pied à terre. Elle lança joyeusement :

« Alors, c'est ici que les aventures de Fantômette vont se terminer ?

— Oui, dit le Furet. Ici, en pleine campagne, au milieu de l'herbe...

— Et du chant des oiseaux », ajouta Alpaga poétiquement.

Le Furet leva son pistolet.

« Tu as peut-être un dernier vœu à exprimer ? »

— J'aurais aimé manger du raisin, mais ce n'est pas encore la saison. Il est un peu tôt... J'attendrai l'automne. Et même... Tenez, j'irai vous en apporter une grappe dans votre cellule. Vous voyez que je ne suis pas rancunière ! »

Le Furet haussa les épaules.

« Tu as beau crâner, ma petite, tu as perdu. C'est fini. Dommage... Tu vas me manquer... »

Il allongea le bras vers la jeune aventurière... Bang !

Le pistolet lui tomba des mains en même temps qu'il poussa un cri de douleur en se tenant le bras. Dans le dos des bandits, des ordres furent lancés :

« Haut les mains ! Ne bougez pas d'où vous êtes ! Inutile de résister ! »

Tenant en main le revolver avec lequel il venait de tirer, le commissaire Maigret s'avança d'un pas ferme. Sa pipe fumait comme une locomotive. Fantô-

mette poussa un soupir de soulagement.

« Ouf ! Si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous m'auriez épargné une belle émotion ! J'ai bien cru que c'était la fin... »

— Je suis désolé... Je n'ai pas pu venir plus vite... Cette voiture de sport était dure à suivre. »

Pestant, jurant, maugréant, le Furet fut empoigné et emmené vers le car qui s'était arrêté sur la route, à l'embranchement du chemin. Il eut le temps de poser une question à Fantômette :

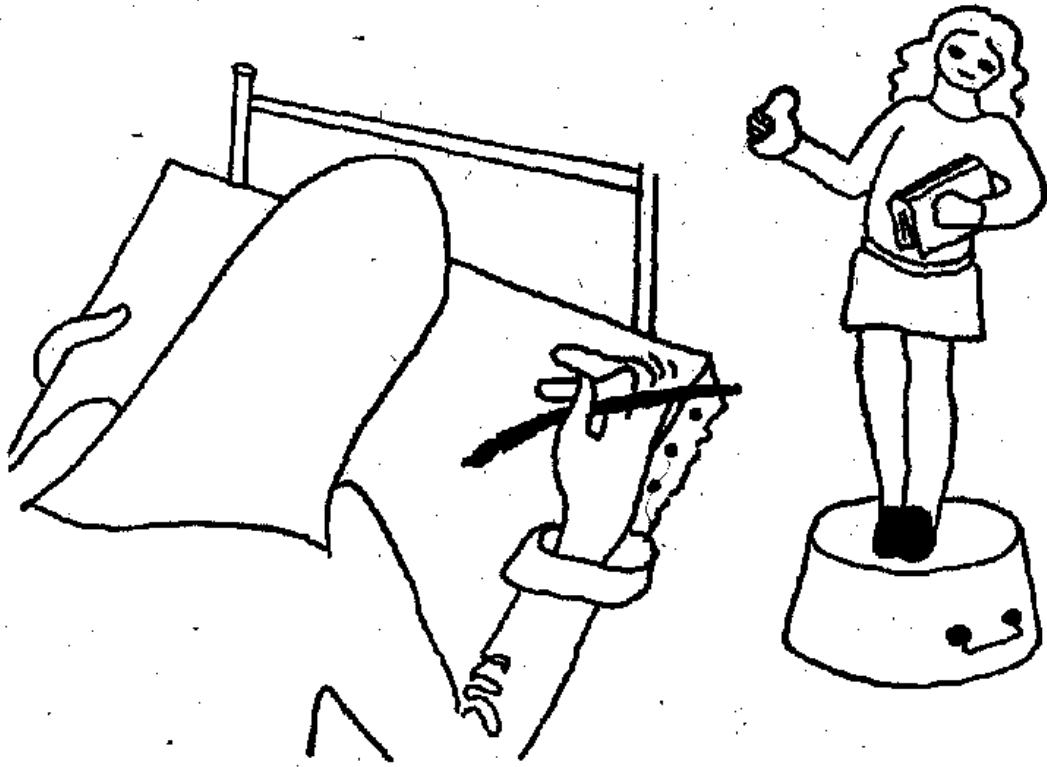
« Comment as-tu fait pour les prévenir ? »

Déjà il disparaissait, emporté par deux solides gaillards. Fantômette mit ses mains en porte-voix et cria :

« Le téléphone ! Le téléphone de la voiture ! Pendant que vous alliez chercher Bulldozer et Alpaga ! »

Le Furet eut une exclamation de dépit et soupira :

« Ah ! ça m'apprendra à avoir des voitures trop modernes ! »



ÉPILOGUE

« **M**ESDAMES, messieurs, bonsoir. La grande affaire de la journée aura été l'arrestation du Furet, grâce à l'intervention de Fantômette. On sait que la jeune justicière s'occupait depuis quelque temps de l'affaire des trois tableaux futuristes. C'est elle qui a découvert la manière dont ils ont été volés et c'est elle

encore qui a dévoilé la véritable identité du comte de la Pastille, bien connu dans les milieux sportifs. Le comte n'était autre que le Furet.

« Ce matin, Fantômette a été enlevée par le bandit et ses deux complices, Bulldozer et Alpaga. Fort heureusement, Fantômette avait pu téléphoner au commissariat central de Framboisy et le commissaire Maigrelet est arrivé à temps pour sauver la jeune aventurière qui d'ailleurs a disparu dans la campagne au moment où le commissaire allait lui demander quelques éclaircissements. Passons maintenant à la politique étrangère... »

Françoise éteint le téléviseur, sort du salon et se rend dans la chambre de Ficelle. La grande fille est à genoux devant une chaise qui sert de chevalet à une immense feuille de carton blanc. A l'autre extrémité de la pièce, Boulotte se tient debout sur une bassine retournée qui lui sert de piédestal. Dans la main gauche, elle tient son fameux livre de cuisine. Dans la droite, une poire fortement entamée.

Françoise demande à Ficelle :

« Alors, qu'es-tu encore en train d'inventer ? Tu fais de la peinture ? »

— Oui. Je peins un portrait futuriste de Boulotte.

— Je ne vois pas ce qu'il a de futuriste.

— Si. Il est très futuriste, parce que je vais l'appeler *La Boulotte circulaire*. »

La grosse fille proteste :

« Je ne suis pas circulaire ! Un peu rondelette, mais pas circulaire ! »

— Ne bouge donc pas tout le temps ! crie Ficelle, et laisse ta poire tranquille ! Comment veux-tu que je peigne la poire si tu la manges ? Ah ! j'espère que Françoise sera un peu plus tranquille que toi !

— Ah ! dit la brunette, parce que tu as l'intention de faire mon portrait ?

— Oui. Tu vas t'habiller en Fantômette. Je te prêterai ma panoplie. Tu sais, celle que j'ai eue à Noël.

— Ce sera un portrait de Fantômette, alors ?

— Oui. Pas très ressemblant, bien sûr, puisque tu ne lui ressembles pas du tout. Mais cette peinture sera quand même fortement véritable et authentique. Je

l'exposerai au musée, et tout le monde voudra l'acheter. Elle aura une valeur extraordinaire... Boulotte, as-tu fini de manger la poire !

— Oui, dit la gourmande, j'ai fini. Maintenant, je vais aller chercher une pomme. »

Il fallut à Ficelle deux jours entiers pour peindre le portrait de Boulotte, et deux autres jours pour faire celui de Françoise. Après quoi, elle mit les deux chefs-d'œuvre sous son bras et se rendit au musée d'Art futuriste pour les proposer au conservateur qui accepta de la recevoir. Il examina les peintures, dit « C'est très bien ! » et conseilla à la jeune artiste de revenir le voir dans vingt ans.

Un peu déçue, Ficelle prit alors la décision d'exposer ses œuvres dans le square de Framboisy. Elle les posa sur un banc, accompagnées de la mention *A vendre* écrite sur une petite pancarte. Ses camarades de classe vinrent regarder ses peintures, le gardien du square les examina d'un œil amusé, mais personne ne proposa de les acheter. De plus en plus déçue, Ficelle rentra à la maison

en maugréant contre le mauvais goût de ses contemporains qui ne savaient pas apprécier les œuvres d'art. Elle s'en plaignit à Françoise :

« Personne n'en veut, de mes peintures futuristes. Pourtant, je suis sûre qu'elles ont une grande valeur !

— Elles auraient une valeur encore plus grande si on les avait volées. Les trois tableaux de Popovitch sont devenus célèbres parce qu'ils ont disparu. »

Cette idée parut frapper Ficelle. Elle s'écria :

« Mais c'est vrai ! Tu as raison ! Il faut absolument qu'on me les vole ! »

Reprenant sa pancarte, elle barra la formule *A vendre* pour la remplacer par *A voler* et courut de nouveau au square pour y faire un nouvel essai.

Et depuis ce matin, elle est là-bas, assise sur un banc, attendant impatiemment que ses tableaux disparaissent !

